APR 18 1922

29e Année. N° 6. 15 Mars 1922.

GENERAL LIBRARY
APR 18 1922
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Sully Prudhomme.	*Journal intime.* — I.	225
Général Duval.	*Notre Organisation militaire*	249
V. Blasco-Ibañez	*Les Quatre fils d'Ève.*	261
Paul Painlevé.	*La Politique de guerre de 1917.*	287
Maurice Genevoix.	*Rémi des Rauches.* — II.	321
Paul Arbelet.	*Les Origines de « la Chartreuse de Parme »* (à suivre).	356
A.-R. de Lens.	*Derrière les vieux murs en ruines.* — IV	380
Abel Bonnard.	La Vie parisienne : *A la Recherche des Caractères.*	399
J. Decamps	La Vie économique : *La Question monétaire.*	408
Henry Bidou.	Les Lettres : *Parmi les Livres*	424
André Chaumeix	La Politique : *La Crise anglaise*	440

Copyright 1922 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

LIVRES NOUVEAUX

FICHTE ET SON TEMPS

I. — LA VIE DE FICHTE JUSQU'AU DÉPART D'IÉNA (1762-1799)

par **Xavier Léon**.

Voici le premier des trois tomes d'un ouvrage fondamental, qui n'est pas seulement une substantielle biographie, mais qui étudie en Fichte le philosophe et l'homme d'action, expose la formation et la prédication de sa doctrine, en montre le retentissement sur les hommes et les événements. On voit comment Fichte s'éprend de l'idéal proclamé par la Révolution française, et comment il doit lutter à l'Université d'Iéna contre ceux qui, en même temps que ses ennemis, étaient les ennemis de la Révolution. *Fichte et son temps*, — qui contient de nombreux inédits, — ne s'adresse pas seulement aux philosophes, aux historiens, aux hommes politiques; il sera lu avec intérêt par tous les curieux du passé, par tous ceux que passionne la lutte pour une idée.

CHEZ GABRIELE D'ANNUNZIO

par **Marcel Boulenger**.

M. Marcel Boulenger, qui est un ami personnel de G. d'Annunzio, lui a rendu, au cours de ces dernières années, plusieurs visites, et a raconté ici-même l'une d'elles. Dans le livre qu'il publie aujourd'hui l'auteur a rassemblé ces récits de voyage où il se montre un fervent défenseur de l'amitié franco-italienne. Nous suivons, avec lui, le poète parmi les Ailes du Lido, au milieu de l'exaltation et de la pompe du Carnaro, et sous les oliviers de Cargnacco, dans cette *Clausura Silentium* où, dans le commerce des muses, le « Comandante » revit ses étonnants souvenirs. Toute la passion latine, passion susceptible et fière, revit dans ces pages, qui peuvent donner lieu à des objections d'ordre politique, mais qui en tous cas plairont par leur grâce, leur enthousiasme et leur poésie.

LE CONTRÔLE OUVRIER SUR LA GESTION DES ENTREPRISES

par **Roger Picard**.

Malgré leur divisions présentes, les groupements syndicaux ne négligent pas l'étude des problèmes pratiques et de l'amélioration des conditions du travail. Au premier plan de leur programme, ils mettent la question du contrôle ouvrier. En dehors des milieux ouvriers, cette question est discutée, étudiée, et de ces recherches sortent parfois des lois, parfois des réalisations immédiates. Le contrôle ouvrier a donc suscité, depuis quelque temps, tout un mouvement d'idées et de faits sociaux. C'est ce mouvement que M. Roger Picard décrit, en une succession de chapitres copieusement documentés et d'une lecture agréable.

TOLSTOÏ, LÉNINE ET LA RÉVOLUTION RUSSE

par **Jean Bourdeau**.

Ce livre, très actuel et très vivant, se compose de trois parties : la première est consacrée à Tolstoï, Tolstoï intime, tel qu'on le voit dans le livre de Serge Persky ou dans les souvenirs de Gorki, Tolstoï écrivain et philosophe, promoteur inconscient de la révolution. Les chapitres suivants exposent les expériences bolchevistes d'après les livres d'Antonelli, d'Étienne Buisson et de Claude Anet, et la doctrine sociale de Lénine, d'après l'analyse de Charles Ris. Enfin le volume se termine par une belle étude, écrite en 1906, sur le tsarisme et les partis révolutionnaires de 1860 à 1905. Le lecteur, éclairé sur les origines historiques et philosophiques de la Révolution russe, se rend mieux compte de la nature profonde du bolchevisme.

CONTES ET LÉGENDES DU BOUDDHISME CHINOIS

par **Ed. Chavannes**.

Le recueil qui paraît sous ce titre et qui est dû au regretté professeur au Collège de France, Ed. Chavannes, intéresse non seulement les érudits, mais tous les lecteurs ayant assez de culture générale pour comprendre l'importance du travail que M. Sylvain Lévi présente dans une attachante préface. La littérature de l'Inde, qui est un des plus riches trésors de contes que le monde possède. Elle s'est répandue sous des formes diverses. Dans l'immensité du désastre qui a anéanti le bouddhisme indien après l'arrivée des Musulmans, une grande part de la production poétique et religieuse a péri. L'activité bouddhique de la Chine a permis à un grand nombre de recueils de récits édifiants de survivre. Le livre captivant qui vient d'être publié est illustré de beaux bois d'André Karpeles, traduction des modèles chinois, empruntée surtout aux estampages rapportés par Ed. Chavannes. En même temps que cette œuvre qui est un hommage à la mémoire et aux travaux du grand sinologue, paraissent des *Fables chinoises* traduites par lui et mises en vers par Mme Ed. Chavannes. Ce petit volume complète de la manière la plus intéressante la publication et fait espérer une prochaine série de Fables.

un
ce
ne
és

SE

se
à
le
de
ur
ni-
es
on
de
ln
ite
lu-
ur
la
la

est
ce,
les
de
nce
ans
de,
que
des
tre
vée
ion
ud-
bre
Le
stré
des
am-
ème
à la
cue,
lui
Ce
plus
une

JOURNAL INTIME

(1862-1868)

Les héritiers littéraires de Sully-Prudhomme, MM. Auguste Dorchain, Albert-Émile Sorel, Camille Hémon et Désiré Lemerre, vont très prochainement faire paraître la dernière des publications posthumes de l'œuvre du grand poète et philosophe mort en 1907. *C'est un livre de prose constitué d'après les manuscrits inédits de l'auteur par M. C. Hémon; il contiendra des* Fragments d'un journal intime, *des* Pensées *et des* Lettres *se rapportant à des questions littéraires ou philosophiques. Les publicateurs ont bien voulu donner aux lecteurs de la* Revue *la primeur des plus belles pages de cet ouvrage attendu depuis longtemps par les admirateurs de Sully-Prudhomme et dont les années de guerre avaient retardé la publication. Voici les principaux passages de la Préface dans laquelle M. C. Hémon présente au public le* Journal intime *et les* Pensées *de Sully-Prudhomme.*

Ce n'est que dans sa première jeunesse que Sully-Prudhomme a noté au jour le jour, sous la forme d'une sorte de Journal intime, ou, selon son expression même, de « Notes quotidiennes », ses impressions, les menus événements de sa vie et surtout ses idées. Il ne l'a fait d'ailleurs que d'une façon très intermittente, sur des cahiers ou des carnets où ses notes sont mélangées à des brouillons de poésies, jusqu'au jour où ces derniers seuls subsistent parmi des réflexions de plus en plus clairsemées, brèves et non datées. C'est ainsi que le cahier de 1864, contient, parmi les notes dont nous publions les passages les plus substantiels, presque tous les sonnets des *Épreuves* (*les Danaïdes, Un Songe, Hora prima,* etc.), *le Cygne, les Écuries d'Augias,* etc., avec leurs variantes et leurs versions successives. Dans le cahier de 1862 on trouve la plupart des sonnets réunis après la mort du poète dans les *Épaves* et aussi la première ébauche de

cette histoire en vers de la philosophie et des sciences qui devait devenir plus tard la « Méditation de Faustus » dans le poème du *Bonheur*. Dans les années qui suivent, Sully-Prudhomme se contente de consigner sur des agendas des réflexions d'ordre général, dont beaucoup figurent dans les *Pensées*; là encore des brouillons de poèmes, des ébauches fragmentaires d'études philosophiques tombent de sa plume à la page du jour, mais le poète n'écrit plus son journal. En 1870, l'agenda, brusquement interrompu par la guerre, reste blanc; et c'est la fin : jamais plus Sully-Prudhomme ne devait reprendre cette pratique de sa jeunesse féconde, douloureuse et troublée.

Il semble que le besoin de s'écrire ainsi à lui-même ne soit jamais venu à Sully-Prudhomme que dans les moments de crises morales, fait qui n'est pas spécial à lui et qu'on observe chez bien d'autres penseurs voués comme lui à la méditation solitaire et comme lui timides, faiblement doués pour l'action, et très aptes aux raffinements de l'analyse intérieure, un H.-F. Amiel, par exemple. L'année 1864 marque pour l'auteur des *Vaines tendresses* l'effondrement d'un rêve de bonheur ardemment caressé, en même temps que l'éveil de sa vocation de poète et la fermentation de sa pensée philosophique. En 1868, Sully-Prudhomme revient à son *Journal* dans des dispositions plus rassises; il semble y chercher surtout un moyen de fixer d'une façon aussi objective que possible les résultats de ses efforts intellectuels, pendant que sa verve poétique subit, comme il se l'avoue, une période de sécheresse. Il l'abandonne de nouveau quand il sent en lui une « renaissance au travail, c'est-à-dire à la force, à la joie intime, au seul bonheur inviolable, à la dignité ». Les rares et courtes notes du *Journal*, en 1869, sur les feuillets d'un agenda, trahissent une profonde crise de dépression physique et morale, dont les effets motivèrent le séjour que le poète dut faire un peu plus tard en Italie pour réparer sa santé gravement ébranlée.

Ce qu'on trouve, en somme, dans ce *Journal* et dans ces notes quotidiennes, et ce qu'on doit exclusivement y chercher, c'est, comme le dira plus tard l'auteur dans l'épigraphe du *Prisme*,

> ... le reflet mouvant
> D'une âme qu'analyse un monde en l'éprouvant.

Les *Pensées* n'ont pas une origine sensiblement différente de celle du *Journal intime* : elles aussi sont, pour la plupart, des « notes quotidiennes » écrites dans les mêmes conditions au jour le jour et sans plan. Peut-être est-il permis d'attribuer le goût de l'auteur pour la composition de sentences et d'aphorismes à l'influence de son milieu mondain où cet exercice d'esprit était en honneur, en particulier dans le salon de la comtesse Diane (madame de Beausacq), intime amie du poète, à qui l'on doit un estimable petit volume de *Maximes* préfacé par Sully-Prudhomme lui-même. Plusieurs fragments assez étendus compris dans le recueil des *Pensées* sont

de véritables ébauches de dissertations philosophiques semblables à celles qu'on rencontre déjà dans le *Journal intime*.

. . . . . .

Ce qui transparaît à travers ce livre dont le texte ne fut point écrit pour la postérité, c'est l'âme d'un des écrivains et des penseurs les plus illustres, mais aussi les plus méconnus de la seconde moitié de notre XIXe siècle. On ignore trop en France que le « poète du *Vase brisé* » fut aussi un profond philosophe, plus soucieux de cette vérité pure qu'il cherchait avec une scrupuleuse passion que du succès littéraire. Se doute-t-on qu'il pratiqua assidûment les mathématiques et composa un original traité de géométrie, auquel fait allusion un passage du *Journal intime*, et qui, de l'avis de Henri Poincaré, son successeur à l'Académie, est une œuvre de valeur? Connaît-on Sully-Prudhomme sculpteur, dessinateur et critique fort compétent en matière d'arts plastiques, comme en témoignent ses lettres sur les peintres hollandais et flamands? Lit-on comme elle mériterait d'être lue l'œuvre considérable du prosateur philosophe qui s'est attaché à presque tous les grands problèmes de la métaphysique, de la logique, de la morale, de l'esthétique, de la sociologie? Et pourtant dès 1859, époque où, à peine sorti du collège, il ébauchait sa *Préface à la traduction en vers du Ier livre de Lucrèce*, publiée dix ans plus tard, jusqu'en 1907 où, quelques mois avant sa mort, il traçait encore d'une main défaillante la *Psychologie du Libre Arbitre* et cette admirable *Préface* à notre livre sur sa Philosophie[1], qui fut comme son testament philosophique, pas un instant Sully-Prudhomme n'a cessé de vouer le meilleur de son activité cérébrale aux questions de doctrine, malgré son génie de poète et sa gloire croissante de littérateur. A cet égard, le *Journal* et les *Lettres* éclairent d'un jour singulièrement net et nouveau le véritable tempérament intellectuel du grand Parnassien.

L'homme n'est guère mieux connu que le philosophe. Seuls ses familiers ont pénétré toute la noblesse de cette haute conscience hantée par le « tourment divin », toute la tendresse de ce cœur ardent, toutes les nuances de cette fine sensibilité d'artiste et de poète, tout le charme indicible de cet être d'élite qu'on ne pouvait approcher sans lui vouer un véritable culte. Retenu par la pudeur et la timidité qui constituaient le fond de son caractère moral, Sully-Prudhomme ne s'est jamais entièrement livré au public ni dans ses poèmes, ni dans ses ouvrages de prose. Qu'on lise la première page du *Journal* de 1868 et celle qui porte la date du 26 juin de la même année, et l'on verra comment il concevait la part que l'écrivain doit faire à la spontanéité et à la sincérité dans ses œuvres, mais aussi pourquoi il aimait à se laisser aller à son véritable naturel quand il n'écrivait que pour lui seul. « Écrire pour le public est une rude besogne, où l'attention est toujours en éveil pour choisir et critiquer tous les

1. *La philosophie de Sully-Prudhomme*, par C. Hémon, Paris, F. Alcan, 1907.

matériaux fournis par la spontanéité; écrire pour soi, ce n'est plus travailler, c'est respirer. Respirons donc, traçons ces lignes au hasard de l'émotion et de la pensée, sans les voir naître et finir, surtout sans les relire; que la plume sténographie machinalement le poème intérieur, triste ou gai... » Une preuve matérielle de cette différence d'attitude serait fournie par la physionomie même des manuscrits que nous a légués notre Maître : tandis que les brouillons de ses œuvres destinées à la publication sont hachés de ratures et même surchargés de petites pièces de papier collées, parfois à plusieurs épaisseurs, sur les trous faits dans la page à force de grattages, le *Journal intime* est écrit d'un seul jet, presque sans une retouche; mais sur les mêmes cahiers les versions successives des moindres poèmes, mis et remis sur le métier, attestent l'exigeant purisme d'un esprit épris de sincérité et d'exactitude jusqu'au scrupule : « Le goût dans le style est la pudeur de la sincérité. »

Quiconque désormais voudra pénétrer jusqu'au fond de la pensée de Sully-Prudhomme devra nécessairement s'inspirer de ces pages où, mieux qu'aucun critique, il s'est peint, analysé et jugé lui-même. Depuis l'accent déchirant des plaintes que lui arrache un cruel deuil de cœur, jusqu'à son étude pénétrante du mal de l'absolu qui le fit « aspirer » à toutes les formes d'un inaccessible idéal et le condamna aux « vaines tendresses » et aux « solitudes »; depuis ses méditations sur les plus graves problèmes philosophiques, jusqu'à ses boutades humoristiques, où se révèle un aspect très peu connu de cet esprit sérieux et souvent incliné au pessimisme; depuis ses retours clairvoyants sur sa propre façon de sentir et de composer, jusqu'à ses appréciations sur l'esprit des autres, c'est lui, lui tout entier, que Sully-Prudhomme nous dévoile enfin dans ces lignes où nous surprenons le rythme même de sa vie intérieure.

Pour ceux enfin qu'intéresse le développement des idées philosophiques du penseur ces pages offrent un grand intérêt documentaire. On trouve en effet dans ce *Journal* de jeunesse, dans ces *Pensées*, dans ces *Lettres*, les germes ou les ébauches de la plupart des grands ouvrages ultérieurs de Sully-Prudhomme. Tel long morceau du *Journal* de 1864 écrit après la lecture d'un critique de Ruskin contient en puissance toute la thèse de l'*Expression dans les Beaux-Arts* publiée vingt ans plus tard; telles réflexions sur le problème du Mal, au lendemain d'une catastrophe survenue en Amérique, annoncent les arguments fondamentaux du poème de la *Justice*; ailleurs, c'est un premier aperçu sur la théorie du *Lien social*, c'est l'esquisse d'un rapprochement entre l'Éthique et l'Esthétique que le philosophe approfondira dans *Que sais-je?* Première éclosion des fleurs de pensée, dont on ne connaissait jusqu'ici que les fruits.

Par là nous suivons dans sa patiente continuité le labeur acharné de ce grand esprit spéculatif, comme sous un autre rapport nous découvrons, sans qu'il soit besoin du ragoût des anecdotes et des confidences indiscrètes trop fréquentes dans les autobiographies

et les mémoires des écrivains célèbres, l'homme qu'on aime toujours à chercher derrière l'auteur. Et cet homme, c'est celui que tous les lettrés délicats chérissaient et admiraient déjà à travers cette poésie « discrète, mystérieuse, où tout se passe d'âme à âme, où l'on s'entend à demi-mot » et qui est si spéciale à Sully-Prudhomme. Puisse la lecture longuement méditée de toutes ces pages admirables attirer encore à la mémoire du Maître que nous vénérons un nombre croissant de ces *Amis inconnus* dont la sympathie fut de son vivant si chère à son grand cœur affamé de tendresse et de haute spiritualité!

CAMILLE HÉMON

1862.

Pascal, je t'admire, tu es mien, je te pénètre comme si je pensais en toi; tristesse magnanime, profonde, profonde comme la nuit; comme elle est pleine de lueurs lointaines! Sois mon maître, adopte-moi, je souffre infiniment, je gravite autour de la vérité, je ne l'atteins jamais. As-tu vraiment cru à la révélation? Quand un génie pareil abdique la raison, qui est sa force et sa gloire, osé-je douter? Pourtant je doute, et sincèrement, avec douleur. On sent que tu étais d'une tendresse de cœur tout humaine, mais que tu étais vaincu, dépité; oui, à un certain moment tu t'es rendu à la force d'un ange qui t'a saisi violemment la main pour te placer le doigt dans la plaie du Christ; alors tu as cru, mais avec irritation; tu es bien le croyant irrité, forcé, farouche.

— La musique : puissance étonnante sur moi. Je crois à un monde inconnu révélé par les angoisses, les sanglots, les cris du cœur enivré d'harmonie. Il semble dire : ouvrez, oh! de grâce, ouvrez la porte, voyez, je suis navré, déchiré, sanglant, et je sens que vous êtes là, mon Dieu, et vous me laissez mourir!

— Jeunes filles : j'ai senti le charme de la pudeur, elle fait le prix des voluptés. La rougeur, l'ignorance, ce sont les grâces de la vertu; qui sait en jouir jouit de la vertu dans la beauté. Suprêmes délices.

***

Réflexion sur la mort : le comble de la misère de l'homme, c'est la crainte de ce qui pourrait le délivrer de sa misère,

la crainte de la mort. On ne peut penser à la vraie douleur sans frémir; ainsi n'avoir pas d'amis au milieu d'une grande ville très animée, avoir faim, avoir froid, être malade et seul... Et Dieu absent, muet... Nous nous réclamons toujours de quelqu'un, nous nous plaignons, nous souffrons en enfants gâtés; mais être seul aux prises avec l'inexorable et brutale misère, je ne l'imagine pas... Bénigne mélancolie de poète! tout est médiocre en moi, jusqu'au malheur.

— Il me semble parfois que l'amour n'est pas digne de faire l'objet d'une grande œuvre, parce qu'il suppose la femme qui est ignorante, vaine, frivole; mais souvent je trouve que l'amour saisit la nature aux entrailles, la devine, la pressent, et devient initiateur et prophétique, et je ne conçois plus une grande œuvre sans lui. Ainsi Marguerite dans *Faust* ouvre des horizons infinis d'espérance : il ne s'agit plus de la petite fille, du rouet et du baiser; il s'agit d'une bonté, d'une pitié immense d'un Dieu pour le monde; un sourire candide, et le Créateur est justifié!... L'amour dans ce dernier cas ressemble à la grâce des catholiques.

— ... Ruffin est décidément hostile à mon poème sur *la Douleur*. Suis-je un poète? Suis-je un philosophe? Je remercie Dieu de ne pas m'avoir mutilé pour faire de moi l'un ou l'autre. La philosophie me permet de plonger à des profondeurs vertigineuses et la poésie me permet d'y sentir l'horreur de l'infini et l'admiration de la vivante nature. J'ai fait de l'algèbre ces jours derniers, j'en suis resté aux séries, je m'y remettrai pour jouir de la certitude qui est la santé de l'esprit, après ces études métaphysiques qui en sont l'ambition et le désespoir. Cependant je suis content de ma méditation psychologique; il n'y a point de contradiction dans l'homme. Vauvenargues a dit vrai, mais il y a des lois secrètes que j'arracherai à la nuit de la conscience; alors les réflexions paradoxales des moralistes à la manière de La Rochefoucauld et les observations intuitives des La Bruyère et Montesquieu feront place à la science du cœur; au lieu du bel esprit, nous aurons des démonstrations.

— Le passé d'une femme est la racine de la fleur; la racine

plonge dans la boue, cependant vous portez la fleur à vos lèvres. Qui s'avise de chercher ce qui se passe sous la terre? Moi je le cherche...

— La romance américaine : « On dit que tu te maries... » Monotonie triste, délicieuse... La musique est le plus élevé des arts; elle ne formule pas la pensée, elle en est comme la substance pure. C'est par elle que nous nous rapprochons de Dieu; elle fait bien comprendre qu'il existe un monde supérieur, une félicité, ce qu'on nomme un ciel... Quel dégoût elle donne du travail et de la vie!

***

Ne crois pas, mon ami, que l'homme soit capable de sentir autant de bonheur qu'il en peut concevoir; il y a dans le désir et dans l'imagination moins de force que dans la sensibilité. Qu'il te soit donné tout à coup de vivre au milieu d'une terre délicieuse, celle que cet hiver, en foulant le pavé de bois, nous nous peignions en traits si vifs; tu voudras y courir, y séjourner toujours, tu croiras pouvoir en jouir, mais ton cœur impuissant ne tiendra pas la promesse de ton cerveau. Tu sentiras la surprise, l'embarras d'une existence toute nouvelle, égale et vaste, à laquelle une vie étroite et tourmentée t'a rendu pour jamais impropre. Nous éprouvons un sentiment pareil en contemplant le ciel des nuits d'été; les poètes ont beau le chanter, ils ne prennent point à cette contemplation tout le plaisir qu'ils disent; ce spectacle ne fait que les inviter à une joie qu'ils comprennent, mais qui les passe. Cette incomplète émotion, je la ressens aujourd'hui. Cette jeune fille belle et fière qui respire un air fait, pour ainsi dire, de louanges et d'hommages, dont toutes les coquettes fantaisies sont épiées comme autant de précieuses occasions de solliciter son sourire, cette jeune fille vient à moi, me tend la main, à moi seul, me la laisse presser et (le puis-je dire sans en douter?) me rend cette caresse par une pression mille fois plus tendre. Hé bien! je ne sais, mais cette fortune extraordinaire m'étonne, m'oppresse, et, au lieu d'en savourer la douceur infinie, je tremble, je n'y peux suffire, je souhaite d'être un ange pour être capable d'une félicité divine, et, si

demain je n'étais plus accueilli, je n'éprouverais que la désillusion qui suit un beau songe brisé par le réveil ou la restitution prévue d'un bien trouvé qu'on nous réclame [1]...

***

Jeudi 28 janvier 1864.

Aujourd'hui je me suis senti en possession d'un principe esthétique capital, l'unité de composition, et du vrai moyen d'expression, la propriété *absolue* des termes. Un artiste n'est pas fait tant que ces choses n'ont pas pris un sens pour lui. La composition est une, ou plus simplement il y a composition quand tout dans l'œuvre concourt à un effet unique par la justesse parfaite des comparaisons et leur sobriété; certaines comparaisons sont plus riches qu'on ne voudrait et introduisent des vues nouvelles qui apportent des distractions à l'esprit en détruisant l'unité d'effet; donc, simplicité extrême de la comparaison, et ce n'est pas pauvreté, c'est force et vérité. Ajoutons à cette qualité des comparaisons ce qui est plus important encore pour la composition, à savoir le rapport des idées accessoires à l'idée principale; celles-là doivent affluer à celle-ci, comme les ruisseaux aux rivières et les rivières aux fleuves. Toute cette rhétorique, si décriée parce qu'elle n'est qu'enseignée, devient étonnamment juste et précieuse quand elle est découverte; en fait de lettres et de philosophie, presque rien ne profite de ce qui vient du maître. J'ai à dire de l'expression qu'elle peut se définir : l'exacte réflexion de la pensée dans le monde extérieur, par quelque miroir que ce soit, langage, marbre ou toile. Voici à ce sujet une image bien saisissante : le travail du modeleur est triple; il cherche d'abord l'attitude de son personnage, travail de composition; puis il étudie la représentation naturelle, anatomique des membres, travail d'expression spéciale (l'expression d'ensemble doit résulter de celle-ci, mais surtout de la composition); enfin il polit et achève l'ébauche de façon que la glaise soit nette, pure, lisse comme bronze, travail un peu

1. Fragment d'un brouillon de lettre sans indication du nom du destinataire; sur la même feuille, tracés à la plume, un délicieux profil de femme et une colombe. *(Note de l'éditeur.)*

mécanique, mais qui sera toujours un besoin pour l'artiste élégant. J'applique cette distinction aux œuvres littéraires. Le corps humain est un excellent modèle d'unité; il ne s'y rencontre pas de posture qu'on ne sente dans toutes les parties et jusque dans les extrémités; aussi est-il un incomparable organe d'expression. Il faut que toute œuvre soit un homme, harmonieuse comme un visage. Je ne veux plus que cette image m'abandonne, elle sera ma règle et mon modèle.

— Ne cherchons pas l'élégance ailleurs que dans la justesse, car, de deux choses l'une, ou nous aurons fidèlement exprimé ce que nous sentons, et on ne conçoit rien de plus qui ne soit superflu, ou nous serons resté à côté de nous-même, et il n'est pas d'agréments étrangers qui puissent sauver ce vice essentiel. Le style ne peut valoir mieux que la pensée, car il tient tout d'elle, n'existant que par elle et pour elle; tout ornement qui n'est pas délicatesse d'idée ou de sentiment, que peut-il être? Une excroissance, un parasite agréable, mais indiscret. Il est vrai que par un long usage, une sorte d'habitude acquise par l'oreille, les mots ont une vertu propre, comme la gamme, par leur assemblage et peuvent plaire à un sens qui s'est créé en nous et qu'on peut confondre avec ce qu'on nomme le génie de la langue; ce sens nouveau est bien curieux; il est affecté à la musique des langues, à ce point que de bons poètes sont de détestables musiciens. Un prosateur peut mieux s'en passer qu'un poète; Montaigne, souvent heurté, n'en reste pas moins le premier styliste par la singulière énergie de l'expression; Ronsard possède ce sens au degré suprême; Lamartine y a sacrifié la pensée. La supériorité d'un Musset consiste dans la parfaite alliance en lui du génie de la langue avec la vérité d'expression. Le plus grand poète est celui qui trouve la note de chaque impression, ne fait entendre qu'elle et la donne tout entière.

— L'auteur doit se défier de sa situation spéciale : il est à la fois celui qui pense et celui qui exprime; le public lit avant de s'approprier la pensée. De là un danger pour l'auteur qui se juge et se croit à la place du lecteur, car ce qu'il vient d'écrire est un signe toujours suffisant pour lui qui connaît

déjà l'objet, ou du moins ce signe lui paraît toujours quelque peu corrélatif à son objet, car il tient le bout du fil qui mène de l'un à l'autre; malgré lui, l'auteur va de l'idée au mot, le lecteur, au contraire, du mot à l'idée, et il doit ouvrir la même porte avec cette clé qu'on lui donne; l'auteur qui se relit est déjà chez lui et il est plutôt embarrassé que servi par la clé. Que de trousseaux de clés dont on n'a jamais retrouvé les serrures! Je comprends pourquoi Horace veut qu'on laisse si longtemps dormir son œuvre pour devenir apte à se faire son propre critique; il veut qu'on se mette à la porte de chez soi et qu'après une longue absence on trouve au retour tout fermé; il veut qu'on se rende capable de remonter du mot qui reste à l'idée oubliée.

***

Vendredi 29.

Chapu a terminé mon médaillon. J'ai critiqué sa Vierge, reine du ciel. Je lui ai trouvé un tour antique, peu chrétien. J'ai senti là ce qu'est la grâce antique; j'ai senti que, toute simple, elle n'est cependant pas sans quelque apprêt, sans une conscience d'elle-même. Elle n'est pas *humble* comme la simplicité chrétienne; elle est plutôt sobre que simple. L'attitude de la Vénus de Milo n'est ni voluptueuse ni cherchée, ni trop imposante, elle est simple, mais on comprend qu'une telle attitude, donnée par un mouvement ferme, dur, puissant de la Nature, ne saurait convenir à une chrétienne! La Vierge antique n'est pas ignorante d'elle-même, elle est fière de son état pur et entier; la Vierge chrétienne est, si j'ose dire, incorporelle. Elles sont toutes deux également naïves, en ce sens qu'elles n'apportent aucun art dans leur démarche, mais l'une est fille de la Nature, l'autre du Ciel.

— J'ai repris plusieurs de mes anciens sonnets. Je versifie plus facilement, j'assouplis et j'enfle le vers. Je ne le mesure plus avec un mètre de charpentier, raide et articulé, je le jette en avant comme un serpent libre et élancé qui retombe toujours sur une courbe. Je suis content de ma verve actuelle; sans le Droit, que de compositions je produirais!

— J'ai fait le portrait de F... chez Chapus. Frappant pour moi, mais je dessine comme un hanneton dans l'encre.

— Je pense à X... Irrésistible attrait du bonheur dédaigné! Le passé a des regards voilés qui tuent. Une lettre est dans ma poche depuis huit jours. Partira-t-elle? Quelle imprudence! mais aussi quelle émotion promise!

— Poser mon front sur ses genoux et me reposer d'être. Lui dire : à toi l'éternel retour, le retour délicieux toujours prévu et désiré au milieu des écarts violents de ma vie. Aimer tendrement et violemment.

Samedi 30.

Il y a quelque temps j'ai conçu vivement le bien, non dans sa définition précise, mais dans sa pratique et son effet sur l'âme. J'aurai peine à rendre l'admiration qu'il m'inspirait, me voilà tout refroidi. J'imaginais sur ce thème une comédie : *Si j'étais riche*, où j'aurais montré à l'envieux que la richesse, au lieu de lui fournir les moyens de bien faire, engourdirait son bel enthousiasme dans le berceau du bien-être. Il faut renoncer à donner une formule du bien, mais il faut s'attacher à représenter l'état tout extraordinaire qu'il crée dans le cœur. Il semble que la préoccupation de toujours bien faire doive entretenir la volonté dans une continuelle hésitation, car, parmi les multiples emplois possibles de l'activité, lequel choisir qui soit le plus digne, et surtout, à supposer qu'il soit trouvé, comment résoudre les embarras des délibérations particulières si variées, si délicates? poursuivre le bien unique, absolu, cela peut devenir comme chez les plus grands saints une tâche sans fin, surhumaine, presque une maladie. D'un autre côté Montaigne me paraît trop facile. On recule avec effroi devant ce devoir qui est capital : choisir la meilleure conduite. Nous n'essayons guère la pratique du bien que dans le détail d'une vie acceptée dans sa forme générale; mais de là à se créer un plan de vie, à rapporter toutes les actions au perfectionnement de soi, quelle distance! Nous nous laissons porter par un flot en nous contentant d'éviter d'y noyer notre dignité, mais la pensée ne nous vient pas de le remonter

bravement jusqu'au roc où nous serions à l'abri du péril. Mais, dira-t-on, qu'est-ce que ce bien qu'il faut faire? Je répondrai qu'il n'est que la qualité des actes qui créent dans l'homme le contentement de soi. C'est un fait aussi incontestable que la chute des corps, qu'il y a des chutes morales que nous sentons douloureusement. On est content ou mécontent de ses actes, et leur qualité morale se règle et se définit par ce sentiment même, beaucoup plus souvent que par la loi que l'intelligence cherche à lui assigner. Le bien subjectif, le bien en nous, notre amélioration consiste à ne rien faire qui ne nous cause cette joie très commune inhérente au sacrifice et, certes, s'il y a un vrai bonheur, il n'est que cette joie-là rendue constante. Le bien objectif, dans les manifestations extérieures de nos volontés, est tout autre chose, et c'est de celui-là que les moralistes cherchent la définition, mais il n'est que l'utile; sans cette distinction les contradictions et les absurdités abondent. Ainsi, dans certains pays, exemple souvent cité, il est ordonné aux enfants de tuer leurs vieux parents. Pour juger une pareille loi il faut distinguer évidemment le bien subjectif du bien objectif. Naît-il dans l'enfant qui exécute cet ordre la satisfaction morale du devoir accompli par le sacrifice, l'enfant n'est pas coupable; croit-il, par une juste appréciation du devoir, que cet acte est barbare, il est coupable de s'y soumettre. Quant à l'acte matériel, manifestation extérieure de la volonté, il n'est pas l'*expression* du sentiment qui le dicte, car il est cruel et ce sentiment ne peut être moral; le bien subjectif est ici violé, contraire à la notion de l'utile dans le sens large du mot. A cette question : qu'est-ce que le bien? Il faut donc répondre : c'est la qualité des actes qui nous font aimer de nous-même; cette vraie qualité, analysée, se résout dans le sacrifice, dans le concours au bonheur d'autrui, de préférence au sien propre; c'est améliorer la vie universelle autant qu'on le peut, et alors le bien subjectif résulte du bien objectif, ils deviennent parfaitement corrélatifs.

— Quand on a approfondi une question philosophique, il faut, en quelque sorte, se reculer comme le peintre et regarder ce qu'on a produit. Le président de l'intelligence prononce

alors si elle a bien opéré; ce président secret, c'est le centre de gravité du système des facultés intellectuelles, je ne le connais pas, je le sens et je le consulte, on le nomme *bon sens*.

Le bon sens est la dose minime, mais suffisante, de véracité que la nature, pour les besoins de la vie, pour la subsistance du sujet, a mise dans l'intelligence. Il fallait au moins que l'esprit eût la certitude jusqu'à un certain degré pour être un instrument utile, comme il fallait que les jambes fussent capables d'un certain écart pour la marche; sinon, pourquoi un esprit? Le bon sens donne donc la mesure de véracité octroyée à l'esprit humain par la nature pour la solution des premiers problèmes de la vie. Les philosophes ont forcé le bon sens à un travail qui le détériore et l'émousse et il y a certainement le même rapport entre un homme de bon sens et un métaphysicien qu'entre un bon marcheur et un acrobate. Nos esprits sont des acrobates moraux qui font sourire l'infini comme le soleil rit du tremplin.

— Entretien philosophique avec Accarias. Le *comment* est la question scientifique et seule féconde; le *pourquoi* est la question métaphysique, mais stérile, hors de l'homme qui ne peut la poser qu'à sa propre activité. Cette dispute m'a fait entrevoir plus clairement le nœud de la difficulté qui naît des causes finales. Étant donnée une essence, pour qu'elle soit *telle* et non autre, si elle n'est pas nécessaire, il y a une raison extérieure à elle qui marque son principe et sa fin. Il est bien certain qu'une chose ne peut exister sans des qualités, des conditions, qui lui donnent l'être; ce n'est donc pas en tant qu'elle *existe* avec des qualités qu'elle agit pour un but, puisque même sans but il faudrait pour exister qu'elle affectât quelque qualité, mais c'est en tant qu'elle existe *d'une manière plutôt que d'une autre* sans être nécessaire en soi; car cette détermination, cette limitation et spécification de ses qualités ne résultant pas de sa nature, ne peut s'expliquer, se justifier que par un but à atteindre qui l'exige ainsi. En un mot, le fini contingent manque absolument de raison dans la notion de la fin et du rapport préconçu.

— Dîner chez Heredia. Bonne critique de mes vers par le

neveu de M. Larabure : il faut *exprimer les sentiments sans considérations*. Juste et bien dit.

— Velléité de demander compte à L... de son silence. A quoi bon?... L'irrésolution est un dissolvant de la volonté qui la rend fluide et propre à tous canaux. La vie de l'irrésolu est à tous, tout le monde vit pour lui, à sa place, il est mollement malheureux, mollement heureux, annulé.

Dimanche 31.

L'estime que les hommes nous inspirent peut se mesurer à la qualité de nos confidences. Nous ne serons pas toujours francs à l'égard des meilleurs, car on peut être réservé pour deux causes : soit qu'on craigne de se blesser soi-même en se heurtant à la grossièreté des sentiments, soit qu'au contraire on craigne en avouant certaines fautes de ternir la fraîcheur d'une amitié fondée sur des sentiments élevés.

— Discussion sur la forme en littérature : la révérence pour le succès.

— Question bien délicate : les arts expriment la pensée de l'artiste, mais pour qui? Doit-il modifier la forme selon le public, comme on modifie son langage en voulant se faire comprendre d'un paysan? En un mot, la forme est-elle indifférente pourvu que la pensée soit comprise de tous? Je ne le crois pas, quand il s'agit d'œuvres d'art. Je répondrais affirmativement s'il ne fallait que répandre une pensée et la faire pénétrer dans la foule; mais en littérature proprement dite, par exemple, le langage a une qualité esthétique propre qu'on nomme le style et qui ne se résout pas dans la pure expression de la pensée. Chacun conçoit une expression de sa pensée, non pas pour qu'elle soit comprise du paysan, mais pour représenter à soi-même exactement ce qu'on pense ou imagine. On ne se propose point en littérature d'approprier son style à telle ou telle catégorie de lecteurs, on cherche la satisfaction vraiment artistique de placer hors de soi sa conception sous la forme qui la reproduit le mieux aux yeux mêmes de l'auteur. *On exprime pour soi.* Ce qu'on aura bien exprimé pour soi ne manquera pas de lecteurs

sympathiques, car on est homme; mais il se peut que le grand public ne l'apprécie guère, car, s'il représente les sentiments généraux, les traits saillants de l'homme, il n'en donne pas les caractères spéciaux qui font les individus. On trouvera sans doute puéril le plaisir de reproduction extérieure pour soi, car, certes, les signes sont faits pour la communication des idées et des sentiments. Celui qui fera cette objection sera peut-être un publiciste, mais il ne sera jamais un littérateur ni un artiste.

— Le soir, rien d'intéressant, fatigue, sommeil. Paul me remet son petit poème : quelle grâce, quelle fraîcheur! il faut estomper cela légèrement, cela doit fuir dans l'infini par les bords.

***

Lundi 1er février.

Je me suis réveillé à six heures et j'ai pensé jusqu'à neuf heures. C'est une de mes voluptés les plus chères de passer quelques heures à rêver dans mon lit le matin. Mais cette habitude est mauvaise, car les pensées ne se forment pas bien dans de telles conditions; tout s'exagère et se noircit; les passions prennent un caractère particulier de violence et de désolation; le suicide paraît simple et on en discute gravement l'opportunité. Je choisis une femme dans mon souvenir et je recommence pour la centième fois un vieux roman rompu; je rétablis la situation et je me regarde agir. Les heures passent avec une étonnante rapidité pour moi dans ces rêveries; la sonnerie de la pendule m'afflige, il me semble que mon cœur se repaîtrait pendant l'éternité des œuvres de mon imagination. N'est-ce pas le temps de la journée où je vis le plus? Les faits ont moins d'action sur ma sensibilité par leur impression directe que sous l'angle de la réflexion dans le prisme de mon imagination. Je constate une fois encore que je sens ce que je veux.

— Poésie : hésitation d'Hercule. — Discours de la Volupté; elle avoue sa lâcheté, le mépris qu'elle inspire et ses remords, mais elle est délicieuse et on la suit quand même. Elle a de

l'infini dans le vallon des yeux. Elle est si voisine, si complaisante; elle précipite l'âme dans l'oubli, et dans l'indifférence morale par une chute si douce, qu'elle lui procure, en quelque sorte, le plaisir du laisser-aller, du découragement, de l'abandon complet de toutes les forces, et lui fait désirer de s'enfoncer assez pour ne plus pouvoir se tirer de si bas. Elle a quelque chose de plus présent, de plus palpable que la joie de la gloire, elle est à portée de tous les cœurs. Elle est une façon de se perdre qui fait aimer l'abîme et regarder les hauteurs avec admiration et pitié.

Discours de la Vertu : elle ne doit rien promettre, elle se réjouit de ses propres actes; elle propose toutes les douleurs au courage et couronne la vie du pur sentiment de la dignité.

Dire que la volupté réduit la vie humaine à une sorte d'attraction passive et l'affranchit des soucis de la délibération et du martyre de l'effort.

***

Mercredi 3 février.

— Je n'ai pas à me louer de mes rêveries du matin. J'ai relu mon premier journal du mois d'octobre 1862. Impression nouvelle. Je remarque que les mêmes idées me reviennent et que je me répète dans celui-là. Que m'importe! Si je n'étais pas le soir si fatigué, ce serait une récréation des plus amusantes que de laisser courir ma plume au gré de mon caprice et de mes souvenirs; pouvoir écrire exactement ce qu'on pense sans concession aux exigences du goût nouveau, ni aux préjugés, ni à la vraie pudeur, quelle indépendance! Ici tomberont tels quels mes pleurs. Je veux m'étudier à fond et forcer les retraites les plus cachées de ma conscience.

Je voudrais aujourd'hui me demander où j'en suis de mes recherches philosophiques, quelle est ma croyance? Ai-je acquis la certitude d'un principe? J'appliquerai à cet examen mon critérium ordinaire : je parierai ma vie que telle assertion est vraie.

Que pensé-je donc de Dieu?

J'ai la certitude absolue que le *Tout* satisfait à toutes les

exigences de la raison parfaite; qu'une révélation faite de l'ensemble à mon esprit résoudrait immédiatement ses doutes et ses inquiétudes. Telle est ma foi. Si donc quelque contradiction, quelque absurdité se manifeste à ma pensée dans l'Univers, j'en accuse ma pensée d'abord, et je m'applique plutôt à corriger mon système que le système du monde, que je tiens *a priori* pour un, et rationnel, et complet. Je suis fort tranquille sur ce point, car je ne trouve rien de plus certain, dans tout ce qui tombe sous l'intelligence, que cette proposition : ce qui est se suffit et a conscience de soi. Une nature aveugle et fatale révolte ma raison qui n'y peut concevoir un principe d'être et de détermination; car pourquoi telle forme plutôt que telle autre, pourquoi et comment l'existence même de cette nature? Si l'être est nécessaire, il ne l'est point sans tel ou tel mode à moins d'une virtualité contenant un développement et un but préconçus, une conscience. Supprimez la pensée organisatrice de l'Univers, toutes les forces y sont indifférentes et il devient insensé de prétendre que telles ou telles directions qu'elles suivent sont nécessaires; la fatalité devient le caprice même; car je ris à la barbe de Spinoza qui veut me persuader que la loi de la chute des corps est nécessaire. Comme si le monde ne pouvait se soutenir qu'à la condition que les corps s'attirent avec une intensité et une vitesse fixes! Changez toutes les vitesses proportionnellement, et les astres, les molécules, se comporteront selon le même équilibre.

***

Jeudi 4 février.

Je vais avoir vingt-cinq ans; ne serait-il pas temps de me proposer une vie digne de mes aspirations? Je sens bien que l'exercice ferme et vigilant d'une bonne volonté joint au culte du beau est la seule conduite qui convienne à l'homme. Se posséder, s'appartenir, disposer à son gré de ses instincts et de ses facultés, voilà qui est admirable, et je ne le pourrai jamais faire. Je suis gêné par le catholicisme qui semble narguer l'effort généreux des stoïciens. Si j'étais né du temps de Zénon, peut-être aurais-je été meilleur. Je préférerais la

nuit profonde de l'antiquité où chacun devait tâter sa route et se risquer bravement, à ce demi-jour incertain où flotte la conscience qui traîne encore les langes de sa première éducation catholique. On n'ose pas entreprendre sur soi une réforme qui peut n'être qu'un vain travail et très pénible, à côté de gens qui lisent l'*Imitation de Jésus-Christ* et qui deviennent meilleurs.

— Je ne puis trouver l'enchaînement de mes pensées pour faire de mon livre sur la psychologie une œuvre une et compacte; je ne sais si cette science comporte une exposition méthodique; tout s'y commande, de sorte qu'on ne voit pas de raison pour commencer par telle analyse plutôt que par telle autre.

— Soirée chez J... E... — Livre de Ferry sur la Lutte électorale; la politique, dont l'objet est le plus grand qui puisse occuper l'homme, est dans ses procédés, ses principes appliqués, ses préjugés, ses iniquités, ce qui se peut imaginer de plus étroit et de plus monstrueux. C'est qu'on n'y a encore introduit que l'intérêt et la force. A quand l'amour? L'humanité sera usée jusqu'à la moelle avant d'en arriver là.

— La terre est dégoûtante; on a beau se raisonner, et tâcher d'estimer la vie pour se rendre utile et s'honorer, il semble qu'on s'honore davantage en refusant de se mêler à ce tripot. Les hommes gais qui prennent à cœur ce qui se fait sous leurs yeux, qui en parlent avec passion et font cause commune avec les autres vivants, excitent mon étonnement, et, suivant leur dignité et leur conviction, mon admiration, ou ma pitié, ou mon aversion. C'est moi qui suis le malade; la santé se reconnaît à ce signe que la vie consent à plonger ses racines dans son élément terrestre et s'y complaît; toute révolte contre la nature, contre les conditions de l'essence, est stérile et morbide. O Grecs, vaillante race, enfants joyeux et magnanimes qui avez sanctifié la terre, aimé votre ville et défendu vos droits, on peut vous caractériser d'un mot : vous fûtes une génération *saine*. Votre santé n'a pas duré, et votre corruption, inoculée au monde, l'a pourri.

***

Dimanche 7.

Le hasard m'a fait rencontrer Georges Guéroult. Il m'a parlé du mariage de notre ami C... J'ignorais que C... fût épris depuis si longtemps de celle qui est aujourd'hui sa femme. Quelle que soit la grandeur de nos pensées, l'abstraction et l'aridité de nos travaux, le rêve d'amour l'emporte enfin; nous ne pouvons nous affranchir des impressions naturelles par les plaisirs forcés, artificiels, de la Science; nous ne dépassons les proportions de notre essence que par soubresauts de courte durée; la nature ne nous a pas considérés comme de si hauts personnages dans l'univers, elle a jugé qu'un doux visage et un bon cœur sont ce qui convient et à nos yeux et à notre sensibilité; et il en est ainsi, en dépit de nos aspirations haletantes vers l'inconnu et vers l'idéal.

Hélas! combien je sens ces choses! J'ai pensé à toi, chère X...; je t'aimais donc, belle fille! Il a fallu que je te perdisse tout à fait pour l'éprouver si vivement. Qu'as-tu fait? Oh! si tu m'avais dit un mot de ce projet! Mais je l'ai appris un jour par hasard, je ne sais comment! Ainsi, toutes mes tendresses, toutes mes déclarations sont à néant; ce trésor que j'avais répandu sur tes pas pour voir si tu oserais marcher dessus, tu l'as, non pas foulé aux pieds, mais écarté légèrement, discrètement, du bout de ton petit soulier, pour te faire de la place et t'échapper. Voilà, fille bien élevée, fille raisonnable et dure, ce que tu as fait. Et tu crois que tout est sauf, que je n'ai conservé ni passion ni droit? Non, je t'aime encore et tu le sauras.

Que ne donnerais-je pour avoir un entretien d'une heure avec elle!

— Je marche entre le suicide et le succès, et, à mesure que j'avance, ces deux bornes se rapprochent et me serrent davantage; et je suis un peu ivre. Sur laquelle vais-je m'asseoir et me reposer?

— Couche-toi, misérable. Encore un soleil que je n'ai pas regardé. A demain un autre soleil que je ne regarderai pas non plus. Jouir du jour sans y penser!

— Mes vers me semblent bons ou mauvais selon les personnes à qui je vais les lire. De même, je sens mes idées devenues fausses quand je veux les confier à certaines gens, et se redresser vers le ciel quand je rencontre un ami.

***

28 novembre 1864.

Enterrement de Marcel. Les bières petites ne sont pas seulement des coffres étroits et courts; elles ont une physionomie enfantine, elles ont de la grâce, elles semblent dire papa et maman pour la dernière fois. Au sortir de ces funèbres cérémonies, je conçois qu'on se rue éperdument dans le plaisir ou qu'on se retire profondément dans la peur. S'étourdir ou veiller; mais penser quelquefois au précipice de la mort, y regarder quelquefois, par hasard! C'est ne pouvoir ni oublier, ni se prémunir. La mort jette sur la vie une ombre furtive, légère, mais glacée, inévitable.

29 novembre.

Ricard me présente à Michelet. Un petit vieillard à grande tête, diction oratoire. A trouvé dans sa conscience une base qui le dispense de toute métaphysique, la justice. Deux lois suffisent au règlement de l'activité universelle, la *justesse* et la *justice*. Si le monde matériel est réglé par des lois qui sont destinées à y créer de l'ordre, le monde moral possède vraisemblablement sa justesse qui est la justice. Il n'est pas porté à admettre l'immortalité de l'âme, il *n'en a pas besoin*, mais il se sent contraint à y croire par le sentiment qu'il a d'une justice compensatrice des maux soufferts.

En somme une bien mince, bien chétive, bien bourgeoise philosophie. « Je ne suis qu'historien », dit-il. Gilet blanc, redingote à revers de velours; une femme jeune qui parle un peu du nez, non sans charmes.

De la Révolution : il admire l'attitude de nos pères dans ces temps terribles; nous eussions fait pis à leur place. On n'a pas assez étudié les rapports des députés en mission.

Il aime à s'entourer d'une cour de jeunes gens, il les excite à une opposition puérile.

Impression générale : ne me fait pas l'effet d'un homme sérieux et complet, mais, au demeurant, sincère.

***

30 novembre.

Attendre! Vie provisoire qui ne compte pas! Colère stérile contre le temps qui veut être mesuré par la vie, bon gré mal gré. Il se venge bien des vains discours sur sa brièveté. Lui rapide! Ah! quel reptile pesant! Qu'il est lent et implacable dans sa lenteur!

L'attente me rendrait fou. A la fin tout m'est pénible, chaque bruit, chaque visage m'apparaît comme un traître qui m'annonce la personne attendue et me trompe. Qui s'avance? C'est elle... A coup sûr, oui, oh! c'est bien elle!... Et voici que ce spectre en approchant se décompose et ne m'offre plus que la caricature de la bien-aimée. La résignation est impossible, car enfin elle peut venir... Elle est peut-être à deux minutes d'ici. On se résigne à une perte, mais on ne se résigne pas à l'abandon d'une chance. L'attente est le plus cruel mélange d'espoir et de désespoir qui puisse tourmenter l'âme; c'est un sentiment d'impuissance et un mouvement de désir qui enfièvrent.

3 décembre.

Whist chez Colin. — Du Jeu. Les jeux ont un sens profond. L'essentielle occupation qu'on nomme travail étant discontinue, et le besoin d'agir étant continu durant toute la veille, il fallait une occupation intermédiaire. Mais on n'agit pas sans un but; il fallut donc inventer un intérêt à cette occupation, de là le jeu. On peut le définir : un intérêt d'action hors du travail. Entre le travail et le jeu, il n'y a que l'ennui qui est la sensation de l'oisiveté, sensation aussi vague que l'oisiveté est indéterminée.

Le jeu change de caractère avec l'âge. Il consiste pour l'enfant à représenter la vie; pour l'adolescent, à la rêver;

pour le jeune homme, à l'activer; pour l'homme fait, à s'en distraire.

Quant à l'enfant en bas âge et au vieillard, à proprement parler ils ne jouent ni l'un ni l'autre. Ces deux âges extrêmes se touchent par la gravité. Le nouveau-né expérimente sans cesse, il a le sérieux de la curiosité; le vieillard, qui a abdiqué les affaires, met tout son travail au jeu. Ne croyez pas qu'il s'amuse au whist, ni au billard, ni à quoi que ce soit; il y transporte l'intérêt de sa vie active, sinon de sa vie d'affection. Ne lui demandez ni indulgence, ni merci pour les fautes d'un partner, et gardez-vous de gagner si vous êtes son adversaire.

L'essence du jeu n'implique pas le hasard, mais le hasard dut bien vite s'introduire, car il crée l'intérêt par le doute; l'intérêt de la rivalité fut le premier; mais le doute, qui ne fait que suspendre la connaissance d'un événement, exige moins d'effort et passionne autant que l'émulation. Un coup de dés fatigue moins qu'une lutte et exerce aussi bien l'activité morale. On peut faire cette différence dans une course, où les jockeys sont rivaux et les assistants parieurs.

Le mot jeu est détourné de son sens primitif pour désigner toute combinaison aléatoire, commerciale ou financière.

***

13 janvier 1865.

Pensées d'un flâneur. — Je me suis laissé persuader que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, mais je ne trouve personne pour le prouver. Une ligne a-t-elle cette forme quand on la définit la plus courte? Est-elle la plus courte quand on lui donne cette forme? J'aime à la chicaner parce que je ne puis la souffrir, non plus que la ligne brisée. Tous les instincts s'y précipitent, toutes les choses tristes s'y complaisent. L'élan du tigre sur sa proie, le fer de l'épée, le sceptre, la colère et l'injure, les colonnes Vendôme et les béquilles, le duel d'honneur qui est le plus court chemin de la vengeance, le cordon de la guillotine, le droit des codes qui va droit au préjugé; enfin, et par-dessus tout, le boulevard grande route de la cohue : tout cela fait de la ligne droite.

J'aime la courbe; écoles buissonnières, vol des hirondelles, ondulations des mers, nuages, vallées, beaux horizons, beaux visages, vous êtes des courbes. C'est une courbe qui suit la justice lorsque, au lieu de couper le lingot d'or en deux et de le jeter aux parties, elle va jusqu'au plus profond des âmes s'inspirer des besoins de chacune et porter à chacune sa nourriture comme le réseau sinueux des veines alimente le corps, si bien qu'on ne la distingue plus de la charité. C'est une courbe que l'éloquence, qui sait faire de la certitude un charme enveloppant, et la délicatesse, qui ne donne ou ne refuse qu'en pressant la main. La pudeur est un délicieux détour, et un beau vers tombe et se relève douze fois comme un serpent sur ses orbes. La tolérance fait circuler entre tous la liberté sans en coudoyer aucun. L'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse, quelle courbe au-dessus de l'horizon de la vie! L'art n'est pas une raide échelle du réel à l'idéal, et le progrès une hélice, mais une parabole, cette belle ligne qui tente vers son asymptote un baiser qui toujours fuit.

Trois belles droites : le rayon, la frise attique et la loyauté. Trois courbes odieuses : la diplomatie, l'hippodrome et le cercle vicieux.

L'homme d'affaires est une droite, l'artiste une courbe.

***

5 mai.

Poésie. — Une terre pleine de ronces et d'orties. Un homme la défriche, l'herbe y pousse, c'est une prairie. — L'homme laboure la prairie, le blé y pousse, c'est un champ. — L'homme moissonne le champ et le retourne. Les vents d'Asie y apportent des semences de fleurs et voici que le champ est devenu un immense parterre embaumé. L'homme respire cet air délicieux et dit : « Cette terre est belle, je ne faucherai plus. »

L'humanité a été une horde barbare; Dieu l'a fauchée par le bras de la mort; elle est devenue nation, il l'a fauchée encore. Elle deviendra famille aimante et pure. Alors Dieu dira : « L'humanité est belle, je ne faucherai plus. »

Seigneur, cela sera digne de ta grandeur, plus digne que

l'insatiable voracité de la tombe, et nous, les éphémères, nous souffrirons et travaillerons avec plus de courage pour nos derniers fils qui seront les immortels.

— Autre sujet de poésie.

Je n'étais rien, je finirai; cependant la terre reste, elle était avant moi et me survivra. Je suis donc véritablement un passant, mais je t'aime. Je suis un passant qui cueille une fleur dans un pays et la rapporte dans sa patrie et la montre à ses parents, à ses amis, et leur dit : « Dans ce monde d'où je viens, il y a des fleurs comme celle-ci. »

SULLY-PRUDHOMME

(A suivre.)

NOTRE ORGANISATION MILITAIRE

A PROPOS DE LA DISCUSSION DE LA LOI SUR LE RECRUTEMENT

Pour la masse du public le problème militaire ne comporte qu'une seule question : la durée du service. Fera-t-on deux ans, dix-huit mois ou un an? tout est là! Et comme c'est cela d'abord qu'il importe de savoir, allons! MM. les Députés, traitons cela d'abord! Le Parlement se laisse faire et commence par le Projet de loi sur le recrutement la discussion de toute notre organisation militaire. En quoi la logique l'inspire moins que l'opportunité.

Je m'en rapporte à ceux qui ont lu ce projet. Peut-il vraiment être considéré comme le fondement de tout l'édifice? Y trouve-t-on les principes généraux, les grandes lignes d'une organisation militaire quelconque? N'y est-on pas perdu dans les mille détails qui règlent légalement et juridiquement la condition militaire de chacun en temps de paix et en temps de guerre? Ces détails sont toute la loi. Une loi de recrutement n'est plus aujourd'hui que le statut militaire des personnes.

En 1872, elle était encore autre chose, autre chose qu'il fallait déterminer d'abord. Comme, *en fait*, elle ne créait pas l'obligation réelle du service pour tous, mais pour un certain nombre seulement, de ses dispositions résultait l'importance des ressources en hommes dont serait faite l'armée. En termes

plus techniques, elle réglait la question des effectifs. Elle la réglait d'ailleurs avec infiniment de souplesse, car on savait que les possibilités financières marquaient une limite maxima impossible à dépasser. Aussi le pouvoir exécutif conservait-il le soin de déterminer chaque année le nombre d'hommes qui feraient partie de la première portion du contingent, la seule appelée.

Depuis 1905, la loi de recrutement est sans action sur le chiffre du contingent annuel. Elle a posé comme principe fondamental que tous les Français susceptibles de servir sont non seulement appelés, mais appelés pour la même durée; l'effectif de l'armée en temps de paix résulte uniquement de cette durée.

Le problème est donc à résoudre dans l'ordre inverse de 1872. « Déterminons d'abord qui nous appellerons sous les drapeaux, disait le gouvernement au Parlement, et nous organiserons ensuite l'armée en conséquence. » Aujourd'hui, il déclare : « Pour avoir une armée de telle importance, tant d'hommes sous les drapeaux sont nécessaires, donc tant de contingents. »

La loi de recrutement ne crée plus les ressources en hommes. Elle se borne à assurer au gouvernement celles dont il a besoin.

L'effectif du temps de paix nécessaire et possible est donc la première, la plus fondamentale de toutes les questions à régler. Discuter la loi de recrutement d'abord, c'est résoudre le problème sans l'avoir posé.

Cherchons à le poser.

***

Remarquons d'abord que, lorsqu'on parle d'effectifs, il ne peut s'agir que du temps de paix. En temps de guerre, en effet, tout citoyen physiquement susceptible de servir doit servir; il ne peut y avoir à cette règle aucune limite. J'estime même qu'à cet égard on peut reprocher au projet de loi actuel une certaine timidité. Il affranchit de toute obligation les hommes âgés de plus de cinquante ans; il se réserve, il est vrai (article 2) le droit de réquisitionner individuellement tout Français apte à un emploi « au service de la mobilisation adminis-

trative, économique et industrielle ». N'est-ce pas là une porte ouverte à l'inégalité la plus injuste? Car à quel moment l'inégalité paraîtra-t-elle plus criante qu'en temps de guerre entre deux hommes de plus de cinquante ans dont l'un, demeuré au sein de sa famille, continuera de travailler à son profit, tandis que l'autre sera astreint en un lieu quelconque à des fonctions industrielles, agricoles ou administratives, pour lesquelles il recevra seulement la rémunération de son grade?

Je regrette également qu'aucune forme de l'obligation militaire n'ait été envisagée pour les femmes. Elles ont été largement employées au cours de la dernière guerre et ont libéré beaucoup d'hommes qui ont grossi le nombre des combattants. Les incidents qu'elles ont parfois provoqués auraient presque toujours, été évités, si elles avaient été liées par un contrat légal et soumises à une discipline. La matière est évidemment délicate, parce que très neuve; n'aurait-on pu prévoir pour les femmes une certaine forme d'engagement volontaire, et leur créer ainsi un statut légal en même temps que des droits et des devoirs définis dans les emplois qui peuvent leur être confiés?

Ceci posé, nous devons donc aborder le problème de l'effectif de l'armée en temps de paix. Et la première donnée de ce problème, c'est la donnée politique, celle qui est généralement exprimée par ce principe de tous les temps et de tous les pays : « Il faut avoir l'armée de sa politique. » Ce serait donc une nécessité antérieure à la loi militaire que de définir la politique de la France. Reconnaissons que ce n'est pas là une chose facile et que la matière n'est pas entièrement libre. Prenons donc les choses comme elles sont, plutôt que de nous engager dans des considérations purement idéales et en dehors de toute réalité présente.

Il y a, il y aura toujours des exigences du dehors et des exigences du dedans. Les exigences du dehors, ce sont les entreprises extérieures dans lesquelles notre pays se trouve engagé : l'Algérie et la Tunisie, le Maroc, Constantinople, le Levant..., etc..., etc... Les exigences du dedans, c'est l'obligation de veiller à la sécurité de la métropole contre toute agression possible, obligation qui se ramène actuellement à

la garde de notre frontière rhénane et aux mesures éventuelles à prendre pour l'exécution du traité de Versailles.

J'ouvre le rapport de M. Calary de Lamazière sur le budget du Ministère de la Guerre en 1922, et j'y vois que, pour cette année, l'effectif budgétaire de notre armée, c'est-à-dire celui des hommes constamment présents, est d'environ 675 000 hommes, non compris la gendarmerie. Sur ces 675 000 hommes, 208 000 dont 70 000 Français sont au dehors, 467 000 dont 390 000 Français sont en France et dans les pays rhénans.

C'est donc un total de 460 000 Français sous les drapeaux. En défalquant 60 000 engagés ou rengagés constituant la partie permanente de l'armée, il reste, en chiffres ronds, 400 000 appelés. Le contingent annuel étant de 250 000 hommes, en tenant compte des soldats coloniaux payés sur le budget des colonies et des permissionnaires, cet effectif correspond au service de vingt-deux mois environ. Un effort appréciable est donc déjà nécessaire pour que, toutes choses demeurant dans l'état actuel, le service de dix-huit mois satisfasse aux nécessités de notre politique.

***

Mais s'il faut avoir l'armée de sa politique, il faut bien aussi (comment faire autrement?) avoir l'armée de ses finances. La politique nationale marque le minimum de l'effort à accomplir; les possibilités financières imposent le maximum. Et nous devons nous demander s'il y a un accord possible entre ce maximum et ce minimum, autrement dit si les 675 000 hommes que réclame à l'heure actuelle notre politique peuvent être levés, entretenus, outillés, instruits avec les crédits que nous pouvons affecter à cette fin.

L'engagement a été pris récemment par le gouvernement devant la Commission des finances de la Chambre de ne pas dépasser dans les budgets futurs le total des crédits ouverts en 1922 au budget de la guerre, soit environ 3 milliards. Cet engagement peut-il être tenu sur le pied de notre armée actuelle? Non, d'une manière certaine. Il n'est pas besoin de spéculations théoriques pour le montrer. Le budget de 1922 ne fait face

d'une façon correcte (et encore!) qu'aux dépenses inévitables, relatives soit à la solde et à l'entretien des hommes, soit au fonctionnement matériel des services. L'entretien d'un soldat français sous les drapeaux coûte annuellement plus de 4 000 francs; et il y en a 400 000, auxquels s'ajoutent 60 000 engagés et rengagés, 36 000 officiers et 215 000 indigènes, sans compter 25 à 30 000 gendarmes qui sont compris dans les 3 milliards. Il reste très peu de chose pour l'outillage et l'instruction de l'armée, et c'est cependant encore là-dessus que s'exerce l'ingéniosité des commissions des finances en quête d'économies; car comment pourraient-elles en poursuivre ailleurs?

Il règne un peu partout l'illusion que notre armée, encore au lendemain de la guerre, est riche en matériel perfectionné. Cette illusion est tenace et dangereuse.

En réalité, notre infanterie n'a qu'une arme automatique improvisée et tout à fait insuffisante; elle n'a ni mitrailleuse légère, ni canon léger d'accompagnement, ni aucune arme contre char d'assaut. Notre aéronautique en est encore, pour les avions et les moteurs, aux types de 1918! Il n'y a, en fait de canons et de chars d'assaut, en armement de défenses contre avions, en matériel téléphonique, télégraphique, radiotélégraphique, que ce qui a pu être récupéré sur les existants de 1918. Rien de tout cela n'est éternel et il faudra suivre le progrès.

Dans les prévisions budgétaires, la hache a été vigoureusement mise partout où il s'agissait de renouvellement ou d'amélioration de matériel. On ajourne quand on ne supprime pas. Cependant, il y a d'énormes dépenses, certainement obligatoires, qui n'ont même pas encore été envisagées, celles relatives à l'organisation défensive de nos frontières par exemple. C'est un bien joli couplet, aujourd'hui très à la mode, que celui de l'éducation physique et de la préparation militaire; on ne s'était jamais douté au cours de la dernière guerre que notre soldat fût insuffisant et que les réformes fondamentales dussent porter sur lui; cependant les plus jeunes apparaissaient dans les tranchées quelques mois après leur incorporation et les conseils de revision n'étaient pas bien exigeants. Néanmoins, éducation physique et prépara-

tion militaire sont devenues la panacée universelle. De bonnes frontières solidement étayées par de bonnes fortifications me paraissent avoir autrement de valeur, simplement pour obtenir de notre armée du temps de paix le maximum de rendement; elles s'imposent d'ailleurs, si nous ne voulons pas que la cuirasse soit faite uniquement de la poitrine de nos enfants. Il n'en est point question dans le budget de 1922, non plus que de beaucoup d'autres choses qui intéressent la qualité de notre armée.

On ne peut pas rogner sur les chapitres de la solde, de l'alimentation, du chauffage, de l'habillement, mais, dès qu'il s'agit de matériels neufs ou même de récupération du matériel de la guerre, les réductions sont impérieusement demandées et largement consenties. Il semble d'ailleurs que, hors de la discussion académique, dès qu'on s'engage dans le domaine des réalisations, l'importance de la qualité dans notre organisme militaire et sa supériorité par rapport au nombre, ainsi que l'appréciation des facteurs de cette qualité échappent à la plupart des gens. En voici un très modeste exemple, dont je ne veux point exagérer la portée, mais que je donne comme témoin d'un état d'esprit à mon sens aussi dangereux qu'inexplicable. Je ne crois pas que jamais la culture intellectuelle de nos cadres subalternes ait eu plus qu'aujourd'hui besoin d'encouragement. Le Ministre de la Guerre demande pour 1922 un maigre crédit de 120 000 francs pour doter de livres les bibliothèques de garnisons. Il faut avoir vécu, comme jeune officier, dans une petite ville pour savoir à quel prix et avec quelles difficultés il est possible de se procurer les ouvrages militaires ou de culture générale les plus fondamentaux. Laissons les stupides légendes qui courent sur la vie des officiers. La bibliothèque du cercle était partout, avant la guerre, plus fréquentée que la salle de consommations. Et ce fut là, n'en doutons point, un des motifs de la victoire. Néanmoins, sur ce crédit de 120 000 francs pour achat de livres, la commission des finances de la Chambre demande un abattement de 20 000 francs et son rapporteur pour le justifier se borne à écrire : « Nous estimons que dans les circonstances actuelles cette dépense peut être réduite. » Ah! s'il s'était agi d'un quart de pinard supplémentaire!

Le budget de 1922 pourvoit à la vie matérielle de notre armée; il n'assure ni sa vie intellectuelle, ni son outillage, ni son instruction professionnelle intensive. L'insuffisance de ces 3 milliards par rapport aux 36 000 officiers et aux 675 000 hommes de cette armée est manifeste!

***

Voici posée la première difficulté à examiner et à résoudre. 675 000 hommes sont aujourd'hui au service de notre politique, et nos finances ne peuvent pas nous les permettre. Demeurons en l'état, et nous n'avons, en fait d'armée, qu'une façade. Faisons au contraire de ces 675 000 hommes une armée puissante et moderne et la ruine nous menace.

Lorsque j'ai abordé, il y a dix-huit mois, dans un grand journal du matin, le problème de notre organisation militaire, j'ai cherché à mettre tout de suite en évidence cette opposition fondamentale qui frappe l'esprit, dès qu'on se place sur le terrain de la réalisation, entre le nombre nécessaire et le nombre possible, entre l'effectif et l'outillage, entre la quantité et la qualité. Certains n'ont pas voulu comprendre et m'ont prêté les opinions les plus fantaisistes, disons les plus absurdes, celle qui eût consisté par exemple à mettre des machines sans hommes, là où se trouvent actuellement des hommes sans machines. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil et depuis qu'il existe des armées, on a toujours cherché, c'est une évidence, à leur donner l'armement, l'outillage le plus perfectionné possible. C'est même en fonction de cet outillage, l'homme restant toujours le même, que la tactique a surtout varié à travers les siècles. L'élément de transformation profonde à notre époque, c'est que cet outillage a pris dans l'activité guerrière la même importance et doit désormais recevoir le même développement que dans toute l'activité économique. Il suffisait, après 1870, de 3 000 canons de campagne, de 2 millions de fusils et de quelques milliers de voitures : et voilà une armée largement pourvue de tout le matériel désirable, pour passer sur le pied de guerre en quinze jours. Cela ne représentait pas des sommes fabuleuses et pouvait être fabriqué et stocké sans folies. Il n'en

est plus de même aujourd'hui. Qu'il s'agisse d'infanterie, d'artillerie, d'aéronautique, de troupes des communications ou de transport, le matériel est devenu tellement divers, abondant et coûteux que créer dès le temps de paix et entreposer tout l'outillage nécessaire à la nation pour s'armer est une chose à laquelle on ne peut même pas penser. Pourvoir même une armée de 700 000 hommes de telle sorte qu'elle atteigne le maximum de puissance qui corresponde à cet effectif, que par suite il n'y ait pas gaspillage d'hommes, le plus coûteux et le plus inique des gaspillages, imposerait des dépenses telles que la richesse actuelle de la France ne permet pas d'y songer.

Nous revenons donc par force à l'examen de notre politique et nous nous demandons si 675 000 hommes et 36 000 officiers sont indispensables pour la soutenir. Admettons qu'il n'y ait pas de réduction possible sur les 208 000 hommes qui se trouvent hors de France et des pays rhénans. Il n'y en a pas, en effet, d'immédiatement possible, il peut seulement en être escompté pour l'avenir. Mais qui sait si quelque nouvelle exigence ne se manifestera pas alors? Un grand pays n'est pas toujours le maître de son action et ses intérêts, comme son honneur, lui imposent parfois de s'engager en dépit de tous ses désirs.

Il y a 467 000 hommes en France et dans les pays rhénans. Répartis, comme ils le sont aujourd'hui, entre d'innombrables régiments, tous anémiques à force d'être réduits, ils ne représentent aucune force et donnent partout l'impression de la faiblesse. Mais il s'agit justement de s'organiser.

Ces 467 000 hommes ont à faire face aux 100 000 Allemands permis par le traité de Versailles. Même en admettant que, par des supercheries certaines, ces 100 000 Allemands soient en réalité 300 000, même en supposant que nous n'ayons l'appui d'aucun de nos alliés, pas même des Belges (et c'est tout à fait invraisemblable), croit-on que 300 000 hommes bien organisés et armés ne soient pas susceptibles de faire victorieusement face à ces 300 000 Allemands? Car, s'il faut tenir compte des supercheries, il faut tout de même admettre que leur rendement n'est pas comparable à celui d'une organisation régulière, que rien n'entrave,

ni dans sa création, ni dans son développement. Le risque le plus grave que nous ayons à craindre des Allemands est bien moins dans l'importance numérique de leurs effectifs possibles que dans un grand progrès de leur matériel et de leurs méthodes de guerre, progrès qui serait dû à leur puissance industrielle et scientifique. Avoir beaucoup d'hommes mal armés est le pire des systèmes pour nous protéger contre leurs entreprises éventuelles. Une armée française de 300 000 hommes, dont 80 000 sur le Rhin, solidement organisée, bien armée et instruite me paraît être une garantie très supérieure à celle que nous possédons aujourd'hui avec beaucoup plus d'hommes. Ces 300 000 hommes représentant l'effectif budgétaire, c'est-à-dire celui des hommes constamment présents, cela correspond au service de quinze mois. Un nouveau progrès dans le désarmement de l'Allemagne permettrait le service d'un an.

***

Mais alors une nouvelle question se pose. Cette armée réduite du temps de paix, que la politique permet, que la situation financière impose, est-elle compatible avec les nécessités militaires de la mobilisation?

En 1872, le législateur voulait que l'armée du temps de paix fût simplement la réduction, le noyau de l'armée du temps de guerre, et, sur cette conception, nous avons vécu jusqu'en 1914. L'idée de constituer de toutes pièces, dès le début de la mobilisation, de grandes unités nouvelles a pris corps lorsque les réservistes devenus trop nombreux pour les dépôts représentèrent un énorme excédent par rapport aux besoins de l'armée active. Peu à peu seulement on s'habitua à l'idée d'engager promptement, à côté des grandes unités de l'armée active, de semblables formations. Elles ne représentaient néanmoins qu'un appoint. Or, il est évident que; si l'armée du temps de paix est la simple réduction de l'armée du temps de guerre, elle doit être avec celle-ci dans un certain rapport de grandeur. Supposons que, dans cette théorie, l'armée du temps de guerre soit, par exemple, 20 classes sous les drapeaux, l'armée du temps de paix serait

évidemment hors d'état de la contenir dans son cadre avec un effectif de 300 000 hommes.

Si, au contraire, l'armée du temps de paix était conçue comme absolument indépendante de l'armée du temps de guerre, si elle devait se borner au moment de la mobilisation à absorber les deux ou trois plus jeunes classes de manière à atteindre son maximum de puissance, si elle était seulement destinée à couvrir la mobilisation générale du pays, mobilisation qui pourrait s'étendre sur plusieurs mois, il n'y aurait dès lors aucun inconvénient à ce qu'elle fût réduite à cet effectif de 300 000 hommes.

Nous avons posé d'abord les données politique et financière du problème de notre organisation militaire; il faut bien maintenant poser à son tour cette donnée militaire, fondamentale comme les deux autres. Elle aussi, est préalable à toute discussion sur le recrutement et l'organisation de l'armée.

Le système de 1872 est-il possible? Non, encore, pour la raison de l'outillage. La loi de 1873 sur l'organisation générale de l'armée prescrivait que tout le matériel nécessaire à toutes les formations mobilisées devrait être constitué et réuni en magasin dès le temps de paix. C'était le corollaire obligé du principe posé par le législateur. Une telle disposition n'est plus aujourd'hui possible. Elle n'est pas même désirable. Un outillage en magasin, prévu pour une armée de plusieurs millions d'hommes, n'est consommable par l'armée du temps de paix, quelle que soit d'ailleurs son importance, et par suite renouvelable, qu'après de longues années. L'armée du temps de guerre a dès lors la certitude de trouver dans ses magasins de mobilisation un matériel vieilli; c'est la routine obligatoire, le progrès impossible.

Admettons donc le principe de la séparation totale de l'armée du temps de guerre et de celle du temps de paix. Celle-ci aura dès lors une triple mission : tout d'abord protéger notre territoire contre toute agression possible et couvrir, s'il est nécessaire, la mobilisation de toutes les forces du pays; ensuite, être l'école militaire de la nation, l'organisme au sein duquel tous les Français, aussi bien les généraux et les états-majors que les soldats, se prépareront à

remplir au mieux leurs fonctions du temps de guerre; enfin, elle sera le laboratoire intelligent et vivant où se poursuivra constamment l'adaptation à la guerre de tous les progrès réalisés par l'industrie et par la science. Cette dernière fonction ne doit pas être considérée comme la moins importante. L'organisation de l'armée du temps de paix ne doit pas être arrêtée avec trop de rigidité par la loi; elle doit être assez souple, assez libre pour ne pas risquer de se figer dans l'armement et la tactique du moment présent. Il faut que toujours elle soit à la recherche du mieux, toujours à la poursuite de méthodes nouvelles et meilleures, toujours prête à donner aux formations mobilisées la leçon et l'exemple des procédés de guerre les plus perfectionnés.

***

Et je reviens maintenant au point de départ. Est-ce dans une loi de recrutement que peuvent se poser les principes fondamentaux de notre organisation militaire? est-ce par la loi de recrutement qu'il fallait commencer?

Je crois avoir montré qu'une loi plus générale s'imposait d'abord, déterminant les bases sur lesquelles serait construit l'édifice. C'était une loi sur l'organisation militaire générale du pays. Cette loi aurait d'abord à définir le rôle de l'armée du temps de paix et à déterminer le nombre de classes à lui affecter. Elle devrait ensuite poser les principes sur lesquels doit reposer la vie du pays en temps de guerre : fonctionnement des pouvoirs publics, gouvernement, commandement militaire, Parlement; administration du pays; organisation de la production, de la consommation et des échanges; mobilisation de l'armée du temps de guerre; mise en fabrication du matériel de guerre nécessaire, etc.

Une partie des dispositions prévues dans la loi sur l'organisation générale de l'armée trouveraient place dans cette loi; mais, comme on peut le voir, il s'y en ajouterait beaucoup d'autres.

Une telle loi ne peut pas être l'œuvre du seul Ministère de la Guerre; elle intéresse le gouvernement tout entier qui peut, s'il le veut, la préparer dans le sein du Conseil supé-

rieur de la Défense Nationale. Par elle, seraient vraiment déterminés notre système militaire et l'organisation nationale en temps de guerre.

Il suffirait ensuite d'une loi sur le recrutement pour fixer le statut militaire des personnes et d'une loi sur la réquisition nationale pour fixer, au regard de la préparation et de la conduite de la guerre, le statut des choses.

Chaque ministère pourrait alors sur des bases solides préparer par lois ou par décrets les règles de sa mobilisation particulière, de son organisation et du fonctionnement de ses services en temps de guerre.

Une telle méthode délimiterait un cadre susceptible d'inclure tout le problème, tel qu'il se présente aujourd'hui.

On a préféré s'en tenir au cadre et aux principes de 1872. On s'est ainsi placé dans l'impossibilité de donner des solutions à toutes les questions, car beaucoup sont en dehors de ces cadres et de ces principes; on s'est en outre condamné à légiférer sans ordre ni méthode. Les principes nouveaux ne sont proclamés nulle part et pourtant, à chaque pas, ils s'imposeront à la discussion. Le vote de la loi de recrutement ne terminera rien et on s'apercevra, après l'avoir adoptée, que la question de notre organisation militaire proprement dite demeure. Il faudra tôt ou tard en venir à la loi générale et fondamentale que je réclame. On se décidera alors à faire neuf; on renoncera à relever des ruines.

GÉNÉRAL DUVAL

LES QUATRE FILS D'ÈVE

I

La moisson tirait à sa fin, dans la grande *estancia* [1] argentine appelée « La Nationale ». Les hommes, venus de tous côtés pour faire la récolte évitaient de s'entasser dans les maisons des ouvriers et dans les dépendances où l'on gardait les machines agricoles et les balles d'alfalfa sec; ils préféraient dormir en plein air et avoir pour oreiller le sac qui contenait tous leurs biens terrestres et qui les avait accompagnés partout dans leurs incessantes pérégrinations.

Il y avait là des hommes de presque tous les pays de l'Europe. Les uns, éternels vagabonds, s'étaient mis à courir le monde entier pour rassasier leur soif d'aventures, et ils n'étaient que temporairement dans la pampa argentine — quelques mois, pas davantage — avant de transporter leur existence inquiète en Australie ou au cap de Bonne-Espérance. Les autres, simples paysans, Espagnols ou Italiens, avaient traversé l'Atlantique, attirés par l'étonnante nouveauté de gagner six *pesos* [2] par jour pour le même travail qui, dans leur pays, était payé quelques centimes.

La plupart de ces moissonneurs appartenaient à la classe d'émigrants que les propriétaires argentins appellent « hirondelles » : oiseaux humains qui, chaque année, lorsque les premières neiges couvrent leur pays, abandonnent les rivages de l'Europe et s'envolent vers le climat plus chaud de l'hémisphère méridional. Ils travaillent dure-

1 Exploitation rurale.
2. Le *peso*, pièce d'argent, vaut 5 francs.

ment, l'été et l'automne; puis, lorsque le vent de la pampa commence à balayer les plaines, l'approche de l'hiver les effraie; alors ils s'en retournent aux lieux d'où ils sont venus, et ils y arrivent à l'époque où la terre commence à se réveiller sous les premières caresses du printemps.

Ils reviennent chaque année, serrés comme un troupeau de moutons sur l'avant des sordides vapeurs du service de l'émigration, pour travailler dans les fermes et pour y économiser un petit magot, en songeant sans cesse à leur lointaine patrie. Ils ne font pour ainsi dire que glisser sur le sol de la République Argentine, sans avoir la moindre velléité d'y prendre racine. Sitôt la moisson terminée, ils s'enfuient, emportant dans leur ceinture le produit de leur labeur, et prêts à revenir l'année suivante.

Pour les moissonneurs de « La Nationale », le repas du soir était le meilleur moment de la journée. Ils se réunissaient en groupes, rapprochés par le lien d'une commune origine ou par le charme personnel de la sympathie. Ils soupaient en plein air, assis sur le sol autour de la marmite fumante. Quoique les nuits fussent chaudes, ils allumaient des feux, pour que la flamme et la fumée les protégeassent contre les moustiques, féroces maîtres de la plaine.

Dans ces groupes, dont les éléments, provenant de diverses contrées de la terre, étaient venus se réunir en ce coin perdu de l'Amérique du Sud, tous les processus de la sélection sociale, toutes les évolutions qui modèlent lentement un peuple, s'accomplissaient en quelques jours. Ceux qui possédaient un pouvoir naturel de domination exerçaient bientôt sur leurs camarades une autorité de chefs; ceux qui se distinguaient par quelque don spécial ne tardaient pas à prendre la suprématie. Tel était respecté pour son courage, tel pour l'éloquence de sa parole, tel pour son expérience et sa prudence.

Le *tio* [1] Correa — un vieux sec, décharné, mais robuste encore malgré son âge — était l'oracle des moissonneurs espagnols. Sa connaissance profonde des hommes, ses conseils astucieux, la longue habitude qu'il avait de la Répu-

1. Littéralement « oncle ». C'est l'équivalent de notre mot « père », employé pour désigner une personne d'un âge avancé.

blique Argentine, où il venait travailler depuis trente ans, lui valaient une solide réputation. Pour ses compatriotes et surtout pour les nouveaux venus, il était une espèce de patriarche; et il profitait de ce prestige pour prendre la meilleure place près de la marmite, pour dormir dans le coin le plus commode, et même pour se décharger des besognes les plus fatigantes sur quelqu'un de ses fidèles admirateurs.

Un soir, après souper, *tio* Correa, assis à terre, contemplait son assiette de métal déjà vide, et « tirait » en vain sur un cigare qui ne voulait pas s'allumer. Sa chemise entr'ouverte laissait voir sur sa poitrine une épaisse toison grise. Autour de lui, une trentaine de moissonneurs espagnols faisaient cercle, assis à terre comme lui; et les dernières lueurs du feu se reflétaient sur leurs visages vernis par la brûlure du soleil.

Quelques étoiles commençaient à clignoter sur la pourpre d'un ciel ensanglanté par le crépuscule. Les champs s'étendaient, pâles, estompés par la lumière incertaine du soir : les uns déjà fauchés et rendant par leurs blessures ouvertes la chaleur emmagasinée dans leur sein; les autres, vêtus encore de leur onduleux manteau d'épis, où les premiers souffles de la brise nocturne faisaient courir un frisson. Des machines agricoles se détachaient sur le rouge sombre de l'horizon comme de monstrueux animaux qui commenceraient à surgir des profondeurs de la nuit. Dans l'obscurité croissante, les tracteurs automobiles et les batteuses prenaient des contours analogues à ceux des êtres gigantesques qui avaient couru sur cette plaine aux temps préhistoriques.

— Ah! mes enfants! — dit le *tio* Correa, en se plaignant d'une persistante douleur dans les articulations. — Ce qu'un homme est obligé de travailler et de souffrir, pour gagner son pain quotidien!

Après cette lamentation, il continua de parler au milieu d'un profond silence. Tous les yeux étaient fixés sur lui. Ses compatriotes attendaient un conte qui les ferait rire, ou une émouvante histoire qui leur ferait allonger le cou d'étonnement, et de curiosité, jusqu'à l'heure de dormir. Mais, cette nuit-là, le vieux se montrait taciturne et plus disposé à gémir qu'à distraire les camarades.

— Et il en sera toujours ainsi, — continua-t-il. — Le mal

est sans remède. Il y aura toujours des riches et des pauvres, et ceux qui sont nés pour servir les autres doivent se résigner à leur triste sort. Ma grand'mère le disait bien, et pourtant elle était une femme : c'est la faute d'Ève s'il n'y a pas d'égalité dans le monde; et nous, qui passons rageusement notre vie à servir et à engraisser les autres, c'est la première femme que nous devons maudire pour la servitude à laquelle elle nous a condamnés. Mais quel est le mal qui n'a point pour cause les femmes?

Le désir que le vieux avait de se plaindre, l'induisit à parler d'un Espagnol qui, dans la matinée, avait eu un bras saisi et horriblement broyé par l'engrenage d'une batteuse. On avait transporté le blessé à la ville la plus proche, c'est-à-dire à trente kilomètres de la ferme, pour lui donner les soins nécessaires. Le malheureux resterait mutilé et traînerait une vie de misère et de privations.

Le souvenir de cet accident produisit chez les auditeurs une tristesse et une inquiétude visibles. Et le vieux, comme s'il regrettait d'avoir fait naître le silence tragique qui pesait autour de lui, s'empressa d'ajouter :

— C'est une victime de plus de notre première aïeule. Oui, Ève seule est responsable de ce que les choses vont si mal sur cette terre.

Alors ses camarades, surtout ceux qui le connaissaient depuis peu de temps, montrèrent une grande envie de savoir pourquoi Ève était responsable de leurs disgrâces; et le vieux se mit à conter le mauvais tour que notre première aïeule avait joué aux hommes

Le *tio* Correa avait « ses lettres ». Dans son pays natal, où il avait exercé diverses professions, il avait toujours été un lecteur assidu de journaux. De plus, il avait assisté à maintes réunions politiques, travaillé à maintes élections, prononcé même des discours de sa façon dans les cabarets populaires. Il avait donc sa rhétorique, et il commença par protester que ce qu'il allait raconter n'était pas une fable. Il s'agissait d'un fait réel, encore que ce fait fût très ancien, puisqu'il était arrivé quelques années seulement après qu'Adam et Ève eurent été chassés du Paradis terrestre et condamnés à gagner leur pain à la sueur de leur front.

Combien le pauvre Adam eut à travailler, pour remplir ses devoirs de père de famille!

En quelques jours, afin de construire les bâtiments de la ferme où il logerait Ève et leurs enfants, il fut obligé de s'improviser charpentier, menuisier et serrurier.

Puis il eut à domestiquer un grand nombre d'animaux, tant pour l'aider dans son travail que pour rendre sa nourriture plus abondante. Il s'empara du cheval, mit le joug au bœuf, persuada à la vache de se tenir tranquille dans une étable et de se laisser traire avec résignation, réussit à convaincre la poule et le cochon qu'ils devaient vivre auprès de l'homme, pour que celui-ci pût les tuer commodément chaque fois que l'envie lui viendrait de les manger.

Adam eut aussi à défricher les terres vierges pour les mettre en culture, à jeter bas des arbres énormes, à défoncer profondément le sol dur et rocailleux; et il fit tout cela avec des outils de bois et de pierre inventés par lui-même : car il ne faut pas oublier qu'à cette époque Caïn, qui est le premier forgeron dont parle l'histoire, tétait encore le sein de sa mère.

Comme l'homme ne vit pas seulement de pain et que les friandises sont ce qui rend la vie agréable, Adam s'occupa avec plus de soin de son jardin, où poussaient les meilleurs arbres fruitiers, que de ses champs, où il cultivait d'autres denrées plus essentielles pour l'alimentation. A propos de ce jardin, le *tio* Correa, ému par les souvenirs de son pays dans cette pampa monotone où il n'y a que du blé et de la viande, énuméra avec complaisance les arbres aux doux fruits qui embellirent le premier verger créé par l'homme. Il décrivit le figuier, dont les feuilles découpées en pointes ressemblent à des mains ouvertes, dont le tronc gris et rugueux paraît recouvert de peau d'éléphant, et qui, les matins de soleil, laisse tomber de branche en branche un fruit qui, en s'écrasant sur le sol, montre ses entrailles rouges et granuleuses. Il décrivit l'oranger, avec son parfum d'amour, avec ses boules de miel enfermées dans des sphères d'or; et toutes les variétés de pêchers et de bananiers; et le melon qui vit sur le sol pour absorber mieux les sucs dont se compose sa chair blanche comme l'ivoire.

Parfois Adam se rappelait le pommier du Paradis et le serpent enroulé au tronc de l'arbre : ce serpent qui avait

donné à Ève de mauvais conseils et qui lui avait inspiré de sots désirs. Mais ensuite, lorsqu'il contemplait son œuvre de jardinier, il haussait les épaules. Cette œuvre de ses mains lui paraissait plus solide et de meilleur avenir que la création improvisée du Paradis.

Certes ce n'était point à tort qu'il en était fier; mais le travail était très pénible, et c'était pitié de voir Adam si usé par les fatigues. Après tant d'efforts, il ne lui restait que la peau sur les os. On lui aurait donné deux siècles de plus que son âge. Ève, au contraire, aurait pu passer pour son arrière-petite-fille.

Cette différence ne surprenait nullement le *tio* Correa. Durant sa vie aventureuse, lorsqu'il voyageait dans les pays les plus avancés et les plus modernes, il avait souvent observé que le mari travaille avec une énergie extraordinaire, passe la journée hors de chez lui à lutter âprement pour la conquête de l'argent, tandis que la femme reste dans son salon à jouer du piano et à recevoir des visites. Le résultat de cette inégalité dans l'effort, c'est que les femmes ont l'air d'être les filles de leurs époux, et que ceux-ci meurent ordinairement beaucoup avant elles.

— A vrai dire, — continua le vieux, — je ne sais pas qui mourut le premier, d'Adam ou d'Ève; mais je parierais bien, sans crainte de perdre, que ce fut le pauvre Adam. Assurément Ève dut lui survivre et devenir une de ces riches veuves qui s'entendent parfaitement à administrer leur fortune. Ne doutez pas qu'elle a vécu de longues années, entourée de l'amour et du respect de ses innombrables enfants qui ne se souciaient pas d'être déshérités par leur mère.

Pauvre Adam! Certains jours, après le travail, il était si fatigué que la respiration lui manquait et qu'il s'asseyait sur le pas de sa porte, pour se reposer un peu. Il avait passé la journée entière à piocher la glèbe, ou à dompter le cheval sauvage et le taureau farouche. Il aurait eu grand plaisir à contempler son Ève pendant quelques instants. Beaucoup d'hommes ne sont-ils pas enclins à adorer les êtres pour lesquels ils souffrent, et tout ce qui nous coûte très cher ne nous inspire-t-il pas une irrésistible admiration? Or cette femme lui avait coûté le Paradis.

Et puis, Ève avait beau mettre au monde un enfant tous les ans, quelquefois deux, — elle ne pouvait pas s'en dispenser, puisqu'elle avait la mission de peupler la terre, — elle demeurait toujours aussi jolie.

A peine Adam, assis sur le pas de sa porte, avait-il essuyé la sueur de son front et commencé à goûter la douceur du repos, que la voix d'Ève l'arrachait à ce bien-être passager :

— Écoute, Adam! Puisque tu n'as rien à faire, tu peux bien t'occuper à mettre la table.

Il arrivait même qu'elle se montrât injuste et agressive.

— Adam, lave-moi cette vaisselle. N'es-tu pas honteux de rester là, les bras croisés, tandis que je me tue de travail?

Mais il y avait aussi des cas où elle prenait un ton de douce et caressante prière.

— Écoute, mon petit mari. Toi qui es si bon, tu devrais bien promener le bébé dans sa petite voiture. Le dernier-né, tu sais, celui qui porte le numéro soixante-douze. Tu vois bien, ma chère âme, que, seule comme je suis, je ne peux pas suffire à les soigner tous.

Et le travailleur infatigable, le bon procréateur d'un monde entier, mettait la table, lavait les assiettes et promenait le petit dernier dans une voiturette de son invention.

Ève aussi travaillait. Ce n'était pas une mince besogne de nettoyer, chaque matin, la morve de sept douzaines de moutards, de leur faire prendre un bain, de les sécher au soleil et de les empêcher de se battre entre eux jusqu'à l'heure du déjeuner. Mais elle était bien plus tracassée encore par d'autres préoccupations.

Aussitôt qu'Ève s'était vue hors du Paradis, elle avait ressenti les premières anxiétés de la pudeur et de la honte. Dès lors, sa longue chevelure ne lui parut plus suffisante pour cacher sa nudité, comme au temps où elle n'avait pas encore prêté l'oreille au méchant serpent. Lorsque, après avoir été une dame de la « haute » dans le Paradis, elle se vit réduite à n'être plus qu'une simple femme d'ouvrier dans le monde vulgaire, elle dut se confectionner en toute hâte un manteau de feuilles sèches qui la protégeât contre le froid et qui lui permît de se montrer dans une tenue décente aux êtres célestes.

Mais est-il possible qu'une femme comme il faut porte toujours le même vêtement? Ce serait se ravaler au niveau des bêtes qui, depuis leur naissance jusqu'à leur mort, gardent sans cesse le même pelage, le même plumage ou la même carapace. En sa qualité d'être raisonnable, Ève était capable de ces transformations infinies qui constituent le progrès. C'est pour cela qu'elle s'appliqua à perfectionner l'art d'embellir sa personne.

Mue par la noble ambition de maintenir la supériorité de l'homme sur les autres créatures, elle voulut avoir chaque jour un vêtement neuf. On se tromperait absolument si l'on croyait, avec quelques philosophes de mauvaise humeur, que cette résolution lui fut dictée par la vanité, ou par le frivole désir de plaire aux hommes, ou par le malicieux dessein de faire enrager ses amies.

Pour sa parure, elle mit à contribution toutes les ressources que la nature lui offrait : les fibres des plantes, les écorces des arbres, les fourrures des quadrupèdes, les plumes des oiseaux, les pierres brillantes ou colorées que la terre vomit dans ses crises de colère.

La tâche d'inventer de nouveaux vêtements et de nouveaux ornements lui parut si importante, et elle attacha tant de prix à la nouveauté et à la variété, qu'il en résulta de grands changements dans la vie qu'on menait à la ferme. Désormais les enfants furent de longues heures et quelquefois des journées entières sans voir leur mère. Les plus petits, couverts d'une couche de crasse, se roulaient à terre dans les ordures, tandis que les plus grands se battaient à coups de poing pour s'imposer les uns aux autres leurs volontés, ou rossaient leurs petits frères pour contraindre ceux-ci à les servir comme des esclaves.

Quelquefois la tribu entière se mettait d'accord pour saccager le garde-manger paternel, et elle dévorait en une heure toutes les provisions qu'Adam avait emmagasinées pour une semaine.

— Maman! Maman!

Un chœur de voix enfantines éclatait à l'intérieur du logis, comme pour appeler au secours.

— Silence, démons! Laissez-moi en paix. Il est impossible d'avoir un instant de tranquillité dans cette maison.

Et, après avoir fait taire la marmaille par le ton menaçant de sa voix, Ève s'absorbait de nouveau dans ses méditations.

— Voyons : quel effet produirait une cape de peau de panthère avec un collet de plumes de lori [1], et un chapeau d'écorces avec une garniture de roses et de queues de singe?

Son imagination ne se lassait pas de concevoir les créations les plus extraordinaires pour l'embellissement de sa personne. Une lutte s'engageait chez elle entre le désir de montrer les trésors occultes de sa beauté, et le sentiment de la modestie et de la pudeur, naturel chez une mère.

Lorsqu'elle se décidait pour une jupe courte qui lui descendait à peine jusqu'aux genoux, elle inventait aussitôt après, par manière de compensation, des manches qui n'en finissaient plus et un collet qui lui montait jusqu'aux oreilles. Si, dans un accès d'audacieuse coquetterie, elle créait une toilette de cérémonie sans manches et très décolletée, elle s'efforçait, aussitôt après, de revenir à la vertu en se faisant une jupe qui lui couvrait la pointe des pieds et qui traînait par derrière une longue queue, avec un froufrou semblable au bruissement des feuilles sèches en automne.

Cependant, Adam allait presque nu et montrait en toute innocence ses hontes de pauvre. Toute sa garde-robe ne se composait que de quelques peaux de mouton, vieilles et déchirées, qui attendaient qu'on les réparât. Ève, absorbée dans ses fantaisies somptuaires, ne trouvait jamais la demi-heure nécessaire pour ce raccommodage.

Le premier homme était plein d'admiration pour les continuelles métamorphoses qu'il constatait chaque jour chez sa femme. Un matin, la chevelure d'Ève flamboyait des rouges ardeurs de midi; le matin suivant, elle avait pris les tons suaves et dorés de l'aurore; le surlendemain, elle était devenue noire comme la nuit profonde. Certains soirs, Ève allait à la rencontre d'Adam avec une jupe volumineuse, presque sphérique de la taille aux pieds, et si large que c'était à peine si elle pouvait passer par la porte. Mais, d'autres soirs, — car la mode est faite de changements brusques et de contrastes violents, — elle avait une jupe aussi étroite et aussi ajustée que le fourreau d'une épée de parade, et

1. Perroquet au plumage rouge.

c'était à peine si elle pouvait marcher, en sautillant comme un moineau.

Son visage aussi subissait des transfigurations étonnantes. Tantôt elle était pâle, d'une blancheur pareille à celle de la poussière des chemins, de sorte qu'elle semblait être sous le coup d'une émotion mortelle; et tantôt ses joues étaient si rouges qu'elles paraissaient illuminées par les feux du soleil couchant.

Adam avait beaucoup de plaisir à la contempler, quoiqu'elle continuât à le traiter assez mal et qu'elle l'obligeât à s'acquitter de nombreuses besognes domestiques, lorsqu'il revenait des champs, éreinté. Le pauvre homme, grâce à de si coûteux avatars, croyait avoir toutes les vingt-quatre heures une femme nouvelle.

Au contraire, Ève s'ennuyait d'un mortel ennui. A quoi bon se parer avec tant de soin, s'il n'existait aucun homme, hormis Adam, qui pût la voir? D'ailleurs elle était bien convaincue qu'elle était un objet d'admiration pour tout ce qui l'entourait.

Sa vanité avait fini par lui faire comprendre les langages des animaux et des choses, langages jusqu'alors inintelligibles pour les personnes.

Chaque fois qu'elle sortait de chez elle, la forêt entière s'animait d'un murmure de curiosité; les oiseaux cessaient de voler, les quadrupèdes s'arrêtaient dans leurs courses folles, les poissons sortaient la tête à la surface des rivières et des étangs.

— Voyons ce qu'elle a inventé aujourd'hui pour nous imiter, — criaient insolemment les perroquets et les singes, du haut des arbres.

— Très bien, ma fille! — approuvaient l'éléphant, avec de lents mouvements de sa trompe, et le taureau en agitant son front armé.

— Venez voir la dernière création d'Ève! — piaillaient des milliers d'oiselets dans le feuillage.

Cette ovation de la nature, qui d'abord avait fait rougir d'orgueil notre première mère, lui devint bientôt indifférente. C'était l'applaudissement d'une multitude inférieure, et Ève aspirait à l'approbation de ses égaux. L'unique personne, hélas! qui pouvait admirer les inventions et les délicatesses

de son bon goût, c'était son mari; et sans doute un mari est un être respectable et qui mérite certains égards, surtout quand c'est lui qui soutient la maison; mais pourtant il serait ridicule que les femmes s'habillassent pour se faire admirer par leurs seuls époux, comme il serait ridicule qu'un poète écrivît des vers pour les lire aux seuls membres de sa famille.

Non; la femme est une artiste, et, comme tous les artistes, elle a besoin d'un grand public, d'un public immense à qui elle puisse inspirer l'admiration et le désir, même si elle n'a pas la moindre intention de satisfaire ce désir. C'est pourquoi, comme il n'y avait alors en ce monde aucun autre homme qu'Adam, et que celui-ci ne l'intéressait guère, Ève se mit à penser aux êtres bienheureux qui étaient souvent descendus du ciel pour lui faire visite, au temps où elle habitait le Paradis.

A cet endroit de son récit, le *tio* Correa s'interrompit pour donner une explication qu'il jugeait nécessaire.

Comme Dieu est un roi, ceux qui l'entourent se comportent à la façon des courtisans d'ici-bas, c'est-à-dire qu'ils adoptent tous les sentiments, toutes les passions de leur royal maître, et qu'ils s'y attachent même avec plus de force que celui-ci. Dès que le Tout-Puissant eut manifesté sa colère contre Adam et Ève en les expulsant du Paradis, les habitants du ciel rompirent les relations d'amitié qu'ils avaient avec eux, leur refusèrent le salut et évitèrent soigneusement de les rencontrer.

Parfois, lorsque Ève se mirait dans le cristal d'un petit lac qui lui servait de miroir, elle entendait derrière elle un bruit d'ailes. C'était un archange qui, accomplissant ses fonctions de courrier céleste, portait un message du Seigneur.

Ève le reconnaissait, se souvenait parfaitement qu'on le lui avait présenté, dans une des réceptions qu'elle avait données au Paradis. Mais elle avait beau tousser ou fredonner, afin d'attirer l'attention de ce passant, elle avait beau prendre des attitudes gracieuses : le voyageur aérien se refusait à la reconnaître et précipitait ses battements d'ailes pour s'éloigner au plus vite.

« A quoi sert-il qu'une femme soit belle et bien habillée, pensait Ève amèrement, si elle ne reçoit pas de visites et si elle est condamnée à vivre en marge de la société? »

Et, de rage, elle déchirait ses costumes les plus originaux, qu'elle venait à peine d'achever; puis elle cherchait noise au pauvre Adam, qu'elle accusait d'être l'unique auteur de la perte du Paradis.

— Oui, c'est toi! Ne le nie pas!... C'est toi qui m'as fait perdre ce jardin si agréable, si distingué, avec toutes les brillantes relations que j'y avais!... Tu as eu avec le serpent je ne sais quelles louches intrigues, et c'est cela qui a excité la colère du Seigneur.

Le pauvre Adam, interloqué, ne répondait que par de timides observations :

— Tu devrais bien t'occuper un peu plus des enfants. Tu pourrais consacrer un peu moins de temps à ta toilette.

Mais ces vulgaires conseils inspiraient à Ève une telle indignation que sa parole en devenait poétique :

— Tu veux donc que j'aille toute nue? — protestait-elle d'un air hautain. — Vois ce que fait le vent! Il est moins intéressant que moi, il n'a pas de corps; et pourtant il s'enveloppe dans une cape de poussière pour courir le long des chemins, et d'une mante de feuilles sèches pour traverser les forêts.

II

De temps à autre, un chérubin voletait autour de la ferme d'Adam et d'Ève comme un pigeon perdu. Il s'était dérobé pour quelques heures à la tâche de faire des roulades dans les chœurs célestes, et il avait osé descendre dans les régions terraquées, espérant bien que le Seigneur lui pardonnerait cette escapade lorsque au retour il lui conterait ce qu'il aurait vu et le renseignerait sur la façon dont allaient les affaires humaines depuis le péché originel.

Ève, avec ses yeux de femme curieuse, découvrait aussitôt la mignonne face joufflue qui l'épiait, à demi cachée dans l'épaisseur du feuillage. Et elle appelait le petit vagabond, en esquissant un de ses plus jolis sourires :

— Écoute, chérubin. Tu arrives de là-haut? Comment va le Seigneur?

Lorsque le bambin céleste se voyait découvert, il se décidait à s'approcher et finissait même par se poser sur les genoux de notre première mère.

— Comme toujours, — répondait-il, — le Seigneur se maintient immuable et magnifique.

— Quand tu le reverras, — poursuivait Ève, — dis-lui que je me repens beaucoup de ma désobéissance... Ah! le temps que j'ai passé au Paradis était si agréable! Quelles splendides réceptions j'y ai données! Quel riche buffet! Ah! ces pâtisseries célestes!

Une des choses qu'Ève regrettait le plus, c'étaient les pâtisseries célestes. Elle déplorait de les avoir perdues autant que d'avoir perdu l'amitié des bienheureux.

— Dis-lui aussi, — recommandait Ève au chérubin, — qu'à présent nous travaillons et souffrons beaucoup. Dis-lui que nous avons grand désir de le voir, ne serait-ce qu'une fois, pour lui présenter nos excuses. Mon mari et moi, nous serions si heureux de nous convaincre qu'il ne nous garde pas rancune!

— Il sera fait comme vous le demandez, — répondait le mioche.

Et, en deux ou trois coups d'ailes, il disparaissait entre les nuées.

Mais, quoiqu'elle eût donné maintes fois des commissions de cette sorte, elle n'obtenait jamais de réponse. La plupart de ces oiseaux célestes n'avaient pas l'occasion de revenir dans les parages terrestres. Il arrivait néanmoins, de temps à autre, qu'elle reconnaissait quelqu'un de ces êtres ailés.

— Je sais qui tu es, petit, — lui disait-elle. — Je t'ai vu rôder de ce côté-ci, la semaine dernière. As-tu fait ma commission au Seigneur? Qu'est-ce qu'il t'a répondu?

Le plus souvent, l'ange ainsi interpellé gardait le silence ou balbutiait quelques paroles sans suite, comme font les enfants bien élevés qui ne veulent pas répéter à une dame des paroles désagréables.

— Le Seigneur t'a sûrement répondu quelque chose, — insistait Ève. — Allons, parle.

Un jour, elle trouva un chérubin tout jeune, aux grosses joues roses, qui ne sut pas dissimuler.

— Oui, madame, — expliqua-t-il, — Sa Divine Majesté m'a répondu quelque chose. Quand je lui ai rapporté ce dont vous m'aviez chargé pour lui, il m'a dit : « Eh quoi ! Ce couple de coquins vit donc encore? »

Ève ne voulut voir dans ces paroles que la mauvaise plaisanterie d'un enfant sans éducation. Il lui semblait impossible que le Seigneur eût dit pareille chose. S'il persistait à rester invisible, c'était indubitablement parce qu'il était très occupé par l'administration de ses domaines immenses et qu'il ne disposait pas d'une demi-heure de liberté pour venir faire un tour sur la terre.

Un matin, elle fut récompensée de sa foi dans la bonté divine. Un messager céleste, qui sautait de nuée en nuée, s'approcha d'elle et lui cria :

— Écoute, femme! S'il ne pleut pas cet après-midi, il est possible que le Seigneur vienne vous faire une courte visite. Il n'a pas vu la terre depuis si longtemps! Hier soir, en causant avec l'archange Michel, il lui a dit : « Je me demande souvent ce que sont devenues les deux vilaines canailles que nous avions dans le Paradis. J'aurais plaisir à les voir. »

Tout étourdie de cette nouvelle, Ève appela Adam, qui travaillait dans un champ voisin.

Le remue-ménage qui s'ensuivit dans la ferme peut être comparé à celui qui précède la fête patronale dans n'importe quel village d'Espagne, lorsque, la veille au soir, les femmes nettoient leurs maisons de la cave au grenier, tout en préparant la grande ripaille du lendemain.

L'épouse d'Adam balaya et lava les planchers du vestibule, de la cuisine, de la chambre à coucher. Elle mit un couvre-pied neuf sur le lit; elle frotta les chaises avec du sable et les savonna. Puis elle inspecta la garde-robe de la famille; et, quand elle eut constaté que les peaux de mouton de son mari n'étaient pas présentables, elle lui confectionna en un tour de main un veston de feuilles sèches. Pour un homme c'était bien assez.

Elle consacra le temps qui lui restait à orner sa propre personne. Elle contempla avec des regards perplexes quelques centaines de vêtements qu'elle avait faits et refaits, et elle se demanda avec désolation :

— Comment m'habillerai-je pour recevoir dignement un si grand personnage? En vérité, je n'ai presque rien à me mettre.

Elle considéra avec tendresse une longue tunique noire, de coupe sévère, qui ne laissait voir aucune ligne de son corps blanc. Mais ensuite elle pensa que tous les visiteurs seraient des hommes, et qu'il serait mal à propos de les recevoir avec tant d'austérité.

Tout à coup, comme elle venait de choisir une de ses toilettes mixtes, très hardie par un bout et très discrète par l'autre, une vraie tempête de cris et de pleurs arriva à ses oreilles. Toute sa progéniture était en révolution. Cette progéniture ne se composait que d'une centaine d'enfants, mais elle faisait tant de tapage qu'il semblait que toute la terre s'était mise à hurler.

Pour la première fois de sa vie, Ève arrêta longuement ses regards sur ce petit monde. Ils avaient les cheveux ébouriffés, les joues tachées de boue sèche, le nez couvert de croûtes. Leur mère, trop absorbée par ses inventions de modiste, les avait oubliés durant des mois et des mois.

« Comment présenter tous ces polissons-là au Seigneur? se dit-elle. Ils sont trop laids. Le Tout-Puissant croirait que je suis malpropre et mauvaise mère. Car le Seigneur est un homme, et les hommes sont incapables de comprendre combien il est difficile de soigner tant de moutards. »

Et elle se mit à récriminer contre Adam, comme si c'était lui qui avait à répondre de l'abandon dans lequel vivaient leurs enfants.

Mais le temps passait, et il était urgent de faire le choix de ceux qui seraient présentés. Après beaucoup de doutes et d'hésitations, elle en choisit quatre, ceux pour qui elle avait un faible — quelle mère n'a ses préférences? — et elle les débarbouilla, les habilla le mieux qu'elle put. Puis, avec force bourrades, elle poussa tous les autres dans une étable et les y enferma sous clef, malgré leurs protestations.

Déjà les visiteurs célestes arrivaient. A peine Ève eut-elle le temps de donner un dernier coup d'œil à sa toilette, de tapoter sa robe pour en faire disparaître les faux plis et de passer le peigne sur les boucles indociles de sa chevelure.

Blanche et lumineuse, une colonne de nuées descendit du

ciel et vint se poser sur le sol, tandis que bruissaient d'innombrables ailes et que les « hosannas! » chantés par un chœur immense se répercutaient dans les espaces infinis.

Les premiers voyageurs, en débarquant de ce convoi de nuées commencèrent à remonter le sentier de la ferme. Ils étaient environnés d'une telle splendeur qu'il semblait que toutes les étoiles du firmament fussent tombées sur la terre pour s'ébattre entre les carrés de blé cultivés par Adam.

En tête du cortège marchait l'escorte d'honneur, un détachement d'archanges qui, de la tête aux pieds, étaient couverts d'étincelantes armures d'or. Quand ces archanges eurent remis le sabre au fourreau, ils s'approchèrent d'Ève pour lui débiter quelques galanteries : « Les années ne passaient point pour elle, et elle était toujours aussi fraîche et appétissante qu'au temps où elle habitait le Paradis. »

Bref, quelques-uns des plus entreprenants essayèrent de joindre les actes aux paroles, en donnant à Ève un baiser. Mais heureusement elle avait son balai à portée de la main, et elle les obligea, par une rapide contre-offensive, à se replier dans le jardin, où ils se perchèrent sur les arbres.

A cette vue, le pauvre Adam fut bien marri.

— Ils vont me manger toutes mes figues et toutes mes pêches! — s'écria-t-il en levant les bras.

Un cyclone aurait été moins dommageable pour lui que l'invasion de cette allègre soldatesque. Mais, comme Adam était un homme de tact, il finit par se taire, après avoir sacré un peu.

Le Seigneur parut. Sa barbe était d'argent, et il avait la tête ornée d'un triangle lumineux qui rayonnait comme le soleil. Derrière lui venait Michel, dans une armure incrustée de pierres précieuses qui formaient de fantastiques arabesques. Les ministres et les hauts dignitaires de la cour céleste fermaient la marche.

Le Créateur salua Adam avec un sourire de commisération.

— Comment cela va-t-il, mon pauvre homme? Ta femme ne t'a pas compromis dans de nouvelles intrigues?

Puis, se tournant vers Eve et lui prenant le menton, d'une main caressante :

— Et toi, bonne pièce, est-ce que tu continues à faire des folies?

Touchés par tant de simplicité, les époux offrirent au Seigneur l'unique fauteuil qu'ils possédaient, assez semblable à un trône. C'était un siège à bras, large, moelleux, fait avec la meilleure corde de sparte, un siège, enfin, comme on n'en trouve que chez le curé d'un riche village.

Assis dans ce fauteuil, Sa Divine Majesté écouta ce qu'Adam lui racontait sur ses travaux, sur les affaires qui n'allaient pas, sur les difficultés qu'il avait à vaincre pour gagner la vie de sa famille et de lui-même.

— C'est très bien fait et j'en suis fort content, — lui répondit le Seigneur, avec un sourire qui agitait sa barbe resplendissante. — Cela t'apprendra à désobéir à tes supérieurs, et surtout à ne pas suivre les conseils d'une femme. Croyais-tu, par hasard, que tu allais être hébergé gratis au Paradis, et qu'en même temps tu serais libre d'y faire tout ce qui te passerait par la tête? Souffre donc, mon garçon; travaille et rage. Cela t'apprendra ce que coûte la liberté.

Ensuite le Seigneur considéra Ève longuement. Déjà, tout en causant avec Adam, il avait jeté sur elle des coups d'œil de curiosité et d'indignation. C'était la première fois qu'il voyait une femme vêtue. D'où pouvait bien être sorti cet animal au plumage étrange, ce perroquet sans ailes dont il aurait été incapable de concevoir la forme absurde et les couleurs criardes, même dans ses moments de plus frénétique création?

Ève, s'apercevant que le Seigneur l'observait, prit les attitudes qu'elle jugea les plus séduisantes, s'efforça de faire valoir les charmes de son corps et l'élégance de sa parure; et en même temps elle souriait, sûre d'elle-même. Alors le Tout-Puissant fut bien obligé de reconnaître qu'il y avait effectivement une certaine grâce dans cette parure qu'il avait d'abord trouvée si ridicule.

— Elle continue à être aussi frivole, — murmura le Seigneur en s'adressant à Michel, son généralissime, qui ne le quittait jamais d'une semelle et qui se tenait alors derrière son fauteuil. — Toujours la même tête de linotte que nous avons connue au Paradis. Mais il faut bien avouer qu'elle sait s'attifer avec goût.

Résultat : le cœur du Seigneur s'adoucit, et il sembla même

que le Souverain Juge regrettait un peu sa sévérité d'autrefois; car il ajouta sur un ton de bienveillance :

— N'espérez pas que je vous pardonne et que je vous permette jamais de jouir une seconde fois des félicités du Paradis. Ce qui est fait est fait, et mes sentences sont irrévocables. Il faut que vous subissiez les effets de ma malédiction. Si je manquais à ma parole sacrée, je me méconnaîtrais moi-même. Toutefois, puisque je suis venu vous voir, je ne veux pas m'en aller sans vous laisser un souvenir de ma visite. A vous-mêmes il m'est impossible de rien donner, puisque je vous ai maudits; mais vos enfants sont innocents, et ce sera un plaisir pour moi de faire à chacun d'eux un petit cadeau...

Ève lui présenta aussitôt les quatre préférés.

— Quatre enfants seulement? — s'étonna le Seigneur. — Je vous croyais une descendance plus nombreuse. Mes cadeaux ne me ruineront pas. Allons, petits, approchez.

Les quatre polissons s'alignèrent devant le Tout-Puissant qui les examina avec attention. Après cet examen :

— Viens ici, toi, — dit-il en désignant un petit, sérieux et ventru, au regard pénétrant et aux sourcils froncés, qui avait écouté gravement toute la conversation en se suçant le pouce. — Je te confère le pouvoir de juger tes égaux. Tu seras le dispensateur de la justice; tu interpréteras à ta guise les lois faites par d'autres; tu posséderas le privilège de définir ce qui est le Bien et ce qui est le Mal, sauf à changer d'opinion de siècle en siècle. Tu assujettiras tous les délinquants aux mêmes règles pénales, mesure aussi sage et prudente que celle par laquelle les médecins prétendraient guérir tous les malades avec le même remède.

» Ta situation dans le monde sera la plus stable, la plus inamovible. Avec le temps, il arrivera peut-être que les hommes doutent de tout ce qui les entoure; il arrivera peut-être qu'ils osent discuter sur ma propre existence et qu'ils me nient. Mais toi, tu n'as rien à craindre. Tu seras la Justice auguste et infaillible, qui ne se trompe jamais, et sans laquelle la vie humaine est impossible. Ceux-là mêmes qui se feront de leur incrédulité absolue un titre de gloire, ne laisseront pas de s'indigner, si quelqu'un a l'audace de mettre en doute ta rectitude. Et si tu tombes dans des erreurs

qui coûtent la liberté ou la vie à des hommes, la majorité dissimulera ton horrible méprise en invoquant « le caractère sacré de la chose jugée ».

Ensuite le Tout-Puissant fit signe à un second marmot d'avancer. Celui-ci était brun, d'aspect jovial et hardi, avec le crâne en pointe, la mâchoire carrée et les oreilles saillantes; il tenait toujours dans sa main droite un bâton, avec lequel il frappait ses frères; à l'heure des repas, il s'emparait des portions des autres, et, si ceux-ci protestaient, il les faisait taire en les menaçant. Quand il fut à une certaine distance du Tout-Puissant, il se planta dans l'attitude militaire, les mains collées aux cuisses, les yeux fixés devant lui, comme un soudard allemand bien discipliné.

— Toi, — lui dit le Seigneur, — tu seras l'homme de guerre, le héros. Tu conduiras tes semblables à la mort, comme le boucher conduit les brebis à l'abattoir. Cela n'empêchera pas que tout le monde t'admire et t'acclame, y compris ceux qui, sous ta conduite, seront mis en pièces ; car tu auras à ton service des fétiches d'un inépuisable pouvoir : les mots Gloire, Honneur, Patrie, Drapeau.

» Les hommes parleront avec émotion des lois morales et des commandements religieux qui leur disent : « Tu ne tueras pas », « Tu ne voleras pas », « Tu aimeras ton prochain comme toi-même »; mais toi, guerrier semblable à un demi-dieu, tu vivras au delà du Bien et du Mal. Si les autres tuent, on les jugera comme des criminels, et ils finiront leurs jours dans un bagne ou sur l'échafaud. Toi, au contraire, tu grandiras en proportion de tes tueries; et les gens, lorsqu'ils t'admireront couvert de sang humain, s'écrieront en chœur : « Voilà un véritable héros! »

» S'il t'arrive de convoiter un territoire, la première chose que tu feras, ce sera de t'en rendre maître par la force, en exterminant tous ceux qui tenteront de te résister au nom de leurs droits anciens. Ensuite, tu trouveras toujours des jurisconsultes qui se chargeront de prouver, textes en main, ton droit à la possession des terres conquises. Commets toutes sortes d'atrocités, mais sois vainqueur. Tu auras toujours raison, si tu es victorieux. Personne n'osera demander de comptes au conquérant, et, dans leurs temples, les prêtres

de toutes les religions célébreront ton triomphe et chanteront pour le salut de ton âme. Inonde les pays de sang, passe les peuples au fil de l'épée, incendie les villes, massacre, détruis et pille. Cela n'empêchera pas les poètes de te célébrer et les historiens de perpétuer tes hauts faits, beaucoup plus que si tu étais un bienfaiteur de l'humanité. Mais, s'il advient que d'autres, sans être habillés de ce vêtement de coupe et de couleur spéciales qu'on appelle uniforme, tentent de t'imiter et commettent les mêmes atrocités que toi, ils traîneront une chaîne dans le cachot d'une prison... Tu peux te retirer. Qu'un autre s'avance! »

Le troisième était un adolescent maigre, nerveux, d'une pâleur verdâtre, au regard plein de ruse. Le Seigneur, avant de décider ce qu'il ferait de lui, réfléchit un instant; puis il prononça :

— Toi, tu dirigeras les affaires du monde; tu seras en même temps le marchand et le banquier. Tu prêteras de l'or aux rois : cela te permettra de les traiter comme s'ils étaient tes égaux; et, s'il t'arrive de ruiner toute une nation pour ton profit, le monde admirera ton habileté. Tes grandes combinaisons financières répandront la panique dans l'univers entier, feront peser sur les villes des heures d'angoisse mortelle. Tes victoires à la Bourse auront pour accompagnement les coups de pistolet de tes victimes acculées au suicide et les pleurs de leurs familles.

» Tu provoqueras des guerres incompréhensibles, tu favoriseras des traités de paix ruineux, tu seras responsable de l'envoi de cuirassés et d'armées expéditionnaires pour soutenir tes revendications injustes et usuraires contre les peuples faibles. Tes fils croiront protéger les arts en entretenant luxueusement des danseuses, des cantatrices ou des femmes quelconques, qui porteront de somptueux costumes et des joyaux extraordinaires pour la satisfaction de ton orgueil. Quant à toi, retenu par tes affaires, tu vieilliras et tu arriveras tard sur la scène de la vie, pour y être un Mécène de la même espèce; mais tu te contenteras de protéger les peintres.

» Les opinions les plus disparates accompagneront pendant trente ou quarante ans le souvenir de ton nom : car ton nom, comme celui des ténors et des comédiens, vivra tout juste

ce que vivront les personnes qui t'auront connu. « Il a été » utile au progrès humain », diront les uns en se souvenant de tes flottes de navires marchands et des voies ferrées dont tu auras sillonné le désert. « Il a été un bandit, un monstre qui, » pour gagner ses richesses, a sacrifié plus de vies humaines » qu'un conquérant », affirmeront les autres en pensant que, pour chaque kilomètre de rails posés, tu auras empli d'ouvriers un cimetière. Et tous auront raison, tous diront la vérité : car, ce qu'il y a de plus drôle dans la vie des hommes, c'est que tous les hommes se réclament toujours de la vérité, de la vérité absolue et indiscutable, sans savoir que cette vérité absolue n'est qu'un songe et qu'il y aura toujours autant de vérités que d'intérêts. N'oublie pas cela, et poursuis ton chemin.

Le tour du quatrième enfant était venu, et celui-ci s'avança. Quand le Seigneur vit ce morveux, il se mit à rire. Le petit avait à peine deux pieds de haut; mais le Tout-Puissant, à qui rien n'échappe, comprit tout de suite qu'il était le chéri de sa mère.

Le Tout-Puissant examinait ce minuscule personnage avec une gaîté mal dissimulée, considérait ses robustes épaules, sa tête énorme et son large front. Cet enfant avait le regard orgueilleux, et ses lèvres se contractaient dans une grimace où il y avait un mélange de mépris et d'adulation. Il tenait à la fois du roi et du comédien.

Le marmouset n'était nullement intimidé par la présence du Créateur. Il se tenait droit, une main sur la poitrine, l'autre appuyée sur le dossier d'une chaise. Son front élevé semblait attendre l'inspiration d'en haut. Il gardait la raideur d'un modèle, comme s'il eût posé devant le sculpteur chargé de sa future statue.

Sa mère le connaissait bien, et elle avait recours à lui, lorsqu'elle s'occupait à la confection de ses toilettes, pour faire tenir tranquille sa nombreuse progéniture.

— Viens, mon trésor, — lui disait-elle. — Fais-moi le plaisir d'amuser tes frères par un de tes discours.

Et le petit, entraîné par sa propre éloquence, parlait des heures et des heures sans savoir ce qu'il disait. Pendant ce temps-là, Ève avait le loisir d'achever son ouvrage.

— Toi, — déclara le Tout-Puissant, — tu seras le roi de

la terre : tu seras l'Orateur, et ce mot dit tout. Tes frères, en dépit de leur pouvoir et de leur orgueil, vivront sous la protection de ta parole. Le guerrier t'obéira; le juge te servira et te soutiendra, pour maintenir sa propre situation; le banquier te paiera tout ce que tu lui demanderas, pour que tu sois son avocat et que tu défendes ses combinaisons terribles. Ton unique mérite sera de bien parler, et cela suffira pour que tous te regardent comme l'homme le plus sage de la terre.

» Sans avoir besoin d'étudier les affaires, tu en parleras interminablement. Et si, parfois, tu as besoin de montrer tes connaissances, elles seront de troisième ou de quatrième main, ce qui n'empêchera pas les masses de t'acclamer comme un génie.

» Dans les temps difficiles, tout le monde s'adressera à toi, et l'on verra en toi l'unique espoir de la patrie. « Mettons-le » à la tête du gouvernement, diront les gens, puisqu'il parle » mieux que tous les autres. » Telle est l'absurde logique par laquelle l'humanité se laisse conduire. Pour gouverner une nation, pour administrer ses affaires et même pour commander ses armées, rien ne paraît valoir un bon orateur, capable de parler à toute heure, facilement et sans fatigue. Quand éclatera une guerre, c'est toi qui, de ton fauteuil, dirigeras les généraux. Quand viendra le moment de négocier la paix, c'est à un congrès d'orateurs que l'on confiera cette mission. La parole, plus encore que le sabre, sera maîtresse du monde. Parle, mon enfant, parle avec éloquence et sans te fatiguer; et le monde t'appartiendra. »

III

Adam pleurait silencieusement, plein de gratitude pour les bontés du Seigneur. Ses quatre fils venaient de recevoir l'empire de la terre.

Cependant Ève paraissait inquiète. Plusieurs fois elle avait été sur le point d'interrompre le Tout-Puissant par un mot, un seul; mais, alors qu'elle avait déjà ce mot sur les lèvres, elle s'était tue. Lui était-il possible d'arrêter le flot des

bienfaits célestes qui se déversait sur les quatre petits? Et pourtant le remords étreignait son cœur maternel. Elle songeait au troupeau des enfants enfermés dans l'étable, à ceux qui, par sa faute, allaient être privés des largesses divines.

Enfin elle s'approcha d'Adam et murmura :

— Je vais montrer les autres au Seigneur.

— Il est déjà tard, — observa le mari. — Et puis ce serait demander trop de choses, et le Seigneur pourrait se fâcher de cette indiscrétion.

Tout juste au même instant, l'archange Michel, qui était venu à contre-cœur visiter les deux réprouvés, insistait près de son divin maître pour que celui-ci terminât la visite. Ce caprice du Seigneur lui était très désagréable; mais d'ailleurs il ne s'y opposait que d'une manière indirecte, avec la circonspection d'un ministre de la Guerre qui depuis des siècles accompagne partout son souverain.

— Majesté, — insinua-t-il doucement, — le soleil ne tardera pas à se coucher, et déjà les nuits sont fraîches. A l'âge de Votre Majesté, il serait imprudent de prolonger cette visite.

Visiblement Michel était inquiet, et il y avait l'expression d'un souci dans les yeux de ce guerrier blond, dont la splendide chevelure d'or se rayait déjà de quelques poils argentés. Il pensait à Lucifer, qui avait été aussi blond, aussi arrogant et aussi guerrier que lui-même, et qui maintenant, sous le nom de Satanas, était laid, déchu et foulé aux pieds, comme tous les rebelles qui ne triomphent pas.

Durant des millénaires, Michel avait permis aux peintres et aux sculpteurs célestes de le représenter tenant sous ses pieds et sous sa lance puissante Satanas, le camarade et le rival d'autrefois. Ce qu'il y avait à craindre, ce n'était pas qu'un habitant du royaume de Dieu tentât un nouveau soulèvement et se révoltât, comme avait fait Lucifer. Aujourd'hui les bienheureux étaient trop avisés pour tomber dans une erreur si grossière. Mais l'archange s'était bien aperçu que Satanas, en apparence inerte sous ses pieds, ne s'était pas résigné pour toujours à la défaite et qu'il avait une sourde envie de recommencer la lutte, dès qu'il aurait trouvé des renforts.

D'où pourraient lui venir ces renforts? Puisque ce n'était pas dans le ciel, c'était sans doute sur la terre que l'ange, déchu

à cause de son orgueil révolutionnaire, comptait les trouver. Or Michel appréhendait fort une série de nouvelles batailles, où il n'était pas bien sûr d'être toujours vainqueur. Qui pouvait savoir si les rôles de l'éternelle tragédie ne changeraient pas? Qui pouvait savoir si, cette fois, Satanas ne remporterait pas la victoire et ne se dresserait pas à son tour avec arrogance sur le corps de Michel abattu et foulé aux pieds?

— Majesté, — insista l'archange, — hâtons-nous de quitter ces importuns.

Le Seigneur se leva de son fauteuil. Hors de la ferme retentirent les notes criardes des trompettes qui sonnaient le rappel, et les blonds soldats de l'escorte divine descendirent des arbres avec tant d'impétuosité qu'ils n'y laissèrent ni fruits, ni feuilles. Une nuée de sauterelles n'aurait pas fait pis.

La garde se forma en deux files devant la porte et présenta les armes, tandis que le Monarque de l'Univers sortait lentement, appuyé au bras de Michel. Mais Ève lui barra le passage.

— Un instant, s'il vous plaît, Divine Majesté.

Et elle courut à l'étable, dont elle ouvrit la porte.

— Je ne vous ai pas dit toute la vérité, — reprit-elle, d'une voix émue par le remords. — J'ai d'autres enfants. Pitié, Seigneur, pour ces petits! Faites-leur un don quelconque! Que votre souveraine miséricorde ne les oublie pas!

Le Tout-Puissant regarda cette bande de moutards avec surprise et répugnance. Michel, lui, fronça les sourcils et porta instinctivement la main droite à la garde de son épée : il venait de reconnaître, dans cette horde sale et mutine l'ennemi futur. C'était sur ces monstres que comptait son adversaire infernal pour triompher dans l'avenir; c'étaient ses dernières réserves, les troupes de l'effort désespéré. Quel dommage de ne pouvoir les écraser tout de suite, ici même, avant qu'ils eussent grandi!

— Allons-nous-en, Seigneur, — insista-t-il en poussant doucement son souverain. — Il ne faut rien donner à cette canaille. Le mieux, c'est qu'ils périssent tous!

Et il repoussa Ève rudement, en lui enjoignant de ne point insister sur sa présomptueuse requête.

Quant au Seigneur, il s'excusa :

— Je ne puis rien faire pour eux, ma pauvre femme. Il

ne me reste rien à donner : leurs quatre frères ont pris tout... Non, ne pleure pas : je n'aime pas à voir des larmes féminines. Peut-être, en réfléchissant, trouverai-je encore quelque chose pour eux... Nous verrons cela plus tard.

— Non, Seigneur; donnez-leur tout de suite quelque chose! — supplia Ève qui ne se contentait point de cette promesse vague. — Qui sait quand Votre Divine Majesté reviendra de ce côté-ci? Peu importe le don. Faites à chacun d'eux un tout petit cadeau, accordez-leur une fonction, une occupation. Sinon qu'adviendra-t-il de ces pauvres chéris?

L'archange allait ordonner qu'une escouade de la garde divine écartât de vive force cette femme obstinée. Mais le Tout-Puissant, grâce à sa Sagesse infinie, trouva une solution. Ce qui l'y aida, c'est qu'il avait hâte, lui aussi, de s'éloigner de la ferme et de cette déplaisante marmaille. Il caressa sa longue barbe et dit à Ève :

— Ne pleure plus : je viens de leur trouver une occupation, et ce ne sera pas une sinécure. Ils travailleront tous à soutenir leurs frères, dont ils seront éternellement les serviteurs.

L'histoire de *tio* Correa était finie. Après une longue pause, voici la conclusion qu'il en tira :

— Vous et moi, tous ceux qui passent leur vie courbés vers la terre pour subvenir à leur misérable existence, nous sommes les descendants de ces petits malheureux que notre première mère avait enfermés dans l'étable.

Les moissonneurs demeurèrent silencieux et pensifs. Mais tout à coup une voix s'éleva dans l'ombre :

— Et les filles? Que faites-vous des filles?

Tio Correa, surpris et perplexe, promena ses regards sur le cercle de ses auditeurs et demanda :

— De quelles filles voulez-vous parler? Qu'est-ce que les filles ont à voir dans cette histoire?

L'interpellateur, toujours caché dans l'ombre, reprit :

— Il est certain qu'Ève a eu aussi des filles; sans quoi, les femmes n'existeraient pas aujourd'hui. Et Dieu sait s'il y en a, trop peut-être. Ce que je voudrais savoir, c'est quel fut le sort des filles d'Ève. Notre première mère en a-t-elle présenté aussi quelques-unes au Seigneur, pour qu'il leur fît un

cadeau? Ou les a-t-elle enfermées toutes dans l'étable en compagnie de nos pauvres aïeux?

Il s'éleva du cercle un murmure de curiosité, un peu semblable à celui qui s'élève d'une réunion électorale quand le discours d'un candidat est coupé par une objection imprévue. Tous les yeux se tournèrent vers le vieux, qui se grattait la tête et qui regardait à terre avec embarras. Mais soudain il sourit, triomphant.

— On voit bien, — dit-il d'un ton bonasse, — que celui qui a posé cette question est jeune et sans expérience. Ève était femme et connaissait trop bien les besoins des femmes pour perdre son temps à faire des démarches inutiles. Dieu a beau être Dieu et disposer de tout ce qui existe; à partir du jour où il a donné la vie aux femmes, ce n'est plus à lui qu'il appartient de leur rien donner.

Et il s'interrompit, pour jouir de la surprise et de l'intérêt avec lesquels ses paroles avaient été accueillies. Puis il s'expliqua :

— Avant leur naissance, Dieu peut leur donner à pleines mains la beauté, la grâce, et même, quelquefois, la discrétion et le talent. Mais, dès qu'elles sont au monde, l'homme est leur unique espérance. Tout ce qu'elles sont et tout ce qu'elles possèdent, elles le doivent à l'homme. C'est pour elles que les pauvres peinent, que les politiciens exercent le pouvoir, que les soldats accomplissent leurs prouesses, que les millionnaires entassent l'argent, que la justice se relâche le plus facilement de sa dureté. Non, les femmes n'ont rien à demander à Dieu, puisqu'elles reçoivent tout des hommes. Et, quand les hommes travaillent pour la gloire, pour l'ambition ou pour la richesse, ils ne font, en somme, que travailler par et pour elles.

V. BLASCO IBÁÑEZ

(Traduction de GEORGES HÉRELLE)

LA POLITIQUE DE GUERRE DE 1917

La *Revue de Paris* publie aujourd'hui la réponse de M. Painlevé à l'article du général Mangin paru ici dans le numéro du 1er mars.

Lorsqu'elle a demandé à de hautes personnalités politiques et militaires d'écrire leurs « Souvenirs de guerre », la *Revue de Paris* a eu la pensée de contribuer à éclairer dès maintenant, dans toute la mesure du possible, l'histoire des principaux événements accomplis dans les années qui viennent de s'écouler.

C'est ainsi qu'elle se félicite d'avoir, dans cette série des *Souvenirs de guerre*, publié les études du Baron Beyens sur *la Belgique pendant la guerre*, de M. Maurice Bompard sur *l'Entrée en guerre de la Turquie*, du général Messimy, *Comment j'ai nommé Galliéni*, du général Buat sur l'*Etat-Major*.

La période de 1917 est une des plus critiques et des plus importantes de la guerre. La *Revue de Paris* sur ce sujet a pu faire connaître les études de M. Painlevé et celle du général Mangin et donner ainsi à ses lecteurs une documentation complète. Nous croyons qu'après cette série d'études le sujet est désormais épuisé. Mais nous avons tenu à nous assurer que cette opinion était également celle de M. Painlevé et du général Mangin.

Le général Mangin, à qui nous avons fait connaître la réponse de M. Painlevé, nous a déclaré qu'il considérait que son article du 1er mars demeurait intact et qu'il y renvoyait les lecteurs.

RÉPONSE AU GÉNÉRAL MANGIN

Le général Mangin apporte « à regret », dit-il, « un témoignage que M. Painlevé rend nécessaire ». Loin de le regretter, moi, je m'en félicite, car le premier résultat de cette intervention, — je ne sais si c'est celui que visait le général, — c'est

d'écraser complètement la monstrueuse légende qui pendant quatre ans a empoisonné l'opinion publique, en France, en Europe, en Amérique, et par laquelle certains acteurs responsables du 16 avril ont tenté de rejeter le poids de leurs erreurs sur les hommes auxquels incombait la lourde tâche de les réparer.

Cette légende, on ne la connaît que trop : le front cuirassé de l'ennemi était rompu, son artillerie commençait sa retraite derrière la Meuse, la déroute était imminente, quand une douzaine de parlementaires, présents au front, affolés par la bataille, arrachaient à la faiblesse du ministre de la Guerre l'ordre téléphonique d'arrêter une offensive qui s'annonçait déjà comme la victoire libératrice.

Or, du « témoignage » du général Mangin, il ressort formellement qu'avant la fin de la première semaine, — et sans intervention d'aucune sorte du Gouvernement, — la rupture avait complètement et définitivement échoué et que les nouvelles attaques projetées par le général Nivelle, le 22 avril, pour le début de mai, ne pouvaient plus être que des opérations partielles et d'usure.

Il est donc bien entendu, une fois pour toutes, qu'il n'y eut ni rupture du front ennemi, ni victoire interrompue par ordre, ni affolement des parlementaires devant la bataille, ni coup de téléphone ou dépêche du ministre. Toute cette légende et la publicité gigantesque dont elle a été l'objet constituent une des plus audacieuses impostures dont l'histoire nous offre l'exemple.

On m'excusera d'insister, si l'on songe que la légende subsiste partiellement, aujourd'hui encore, dans des livres de classe et d'école des plus répandus, qui citent le récit d'un collaborateur direct du général Mangin, le commandant Alfred Guignard. Voici comment y est conté l'assaut du 2e Corps colonial, sur le plateau de Vauclerc, devant Hurtebise :

> De 5 à 7 kilomètres, à travers un réseau de défense dont l'aspect, résumé au plan directeur, confond, étaient franchis. Des chefs allemands filaient à la débandade (*sic*)... On sait que le flot français, noir et blanc, alors vainqueur, se trouva subitement arrêté. A dix heures, il était figé *par ordre*, devant la deuxième ligne allemande... Cet arrêt fut fatal aux Noirs...

Et l'auteur explique ensuite que les intempéries de la nuit du 16 au 17 désorganisèrent leurs bataillons.

Ces lignes sont extraites d'un article signé Guignard, et publié par la *Revue des Deux Mondes*, sous le titre « Les Troupes Noires pendant la Guerre ». On conçoit le crédit qu'a trouvé, avec ce garant, le récit qui précède, récit d'autant plus extraordinaire qu'il est en contradiction formelle avec la vérité comme avec tous les rapports officiels, y compris ceux du général Mangin.

Que disent ces rapports?

Le 2e Corps colonial devait, en huit heures, briser dans leur profondeur les trois et quatre positions ennemies, soit dix à douze lignes de tranchées, progresser de *dix kilomètres*, et entrer à Laon dans la matinée du lendemain. C'était la fameuse marche foudroyante sur Laon des Noirs de Mangin, annoncée et trompettée depuis quatre mois, avec autant d'imprudence que de jactance, à travers tout le pays.

Le 16 avril, à six heures du matin, dans un admirable élan, le 2e Corps colonial enlevait et franchissait la première ligne de la première position ennemie; mais, de la deuxième et des creutes, intactes, sortent d'innombrables mitrailleuses qui, en quelques minutes, massacrent les cadres et font subir aux vagues d'assaut des pertes considérables. Nos bataillons de deuxième et de troisième lignes viennent télescoper les premières vagues.

En moins d'une heure, écrit le général Blondlat, commandant de corps d'armée, le combat s'est stabilisé, toutes les tentatives pour reprendre le mouvement en avant échouent dès qu'on arrive sur la ligne battue par les mitrailleuses ennemies.

Dans son mémoire de mai 1917, le général Mangin confirme ce rapport, mais en rejetant sur le général Blondlat la responsabilité des pertes considérables.

Bien loin d'écrire que l'assaut fut figé *par ordre*, il proteste, au contraire, contre la légende qui veut qu'après avoir dépensé le Corps colonial, il ait demandé de nouvelles troupes à lancer dans la fournaise, sur des obstacles infranchissables, et qu'il ne se soit arrêté qu'après des ordres formels. Ce récit, dit-il, « est inventé de toutes pièces et ne repose sur aucun semblant de réalité ».

Il se plaint seulement que le général Micheler l'ait, dans la

journée du 16, privé de l'artillerie de tout un corps d'armée, puis de trois groupes de 155 long et de pièces d'artillerie lourde à grande puissance, enfin que ses allocations en munitions aient été réduites au minimum. « Avec plus de constance, écrit-il, on aurait pu obtenir de nouveau, un avantage important, qui eût porté notre ligne sur l'Ailette[1], dès le 22 ou le 23. »

Par conséquent, du mémoire même du général Mangin, il résulte que, dès la matinée du 16, la rupture lui apparaissait, comme à tous, impossible, même s'il eût gardé intégralement ses moyens d'action. L'artillerie que lui enlevait le général Micheler, au cours de la journée du 16, lui eût permis, tout au plus, d'après ses propres espoirs, *d'avancer, en une semaine, de deux ou trois kilomètres au nord d'Hurtebise.*

L'ordre figeant, le 16, à dix heures du matin, sur le plateau de Vauclerc, « le flot noir et blanc, alors vainqueur », est donc une invention pure et simple, qui ne peut même alléguer, à sa décharge, aucun incident de combat ou de commandement.

Voilà ce qui résulte des rapports officiels et du mémoire *confidentiel* (de mai 1917) du général Mangin. Aujourd'hui, le général Mangin reconnaît *publiquement*, dans sa réponse, qu'il n'a reçu aucun ordre d'arrêt. Justice est ainsi faite (et je m'en félicite) de la fable accueillie et répandue par son collaborateur, le commandant Alfred Guignard. Il serait toutefois intéressant de savoir qui a documenté de si étrange façon l'honorable officier.

Mais, tout en reconnaissant que je ne suis intervenu d'aucune façon au cours de l'offensive de rupture, le général Mangin veut, néanmoins, me tenir pour responsable de ce qui s'est passé dans la matinée du 16 avril :

Le 16 avril, écrit-il, à dix heures du matin, toute l'artillerie d'un corps d'armée était enlevée à mon commandement; dans la même journée, la première de l'offensive, je perdais une importante artillerie lourde et la disposition de toute une division de réserve. Dans la soirée, la consommation des munitions était limitée, dans des proportions qui excluaient la continuation d'une véritable bataille. *Le Ministre de la Guerre n'a jamais donné ces ordres*, mais c'était le résultat de l'état d'esprit qu'il avait créé et encouragé dans le haut commandement. Il est responsable, dans une large mesure, des conditions déplorables dans lesquelles s'est engagée et poursuivie l'offensive.

1. A 2 ou 3 kilomètres d'Hurtebise.

Ainsi l'*arrêt par ordre de l'offensive victorieuse* s'est mué, dans le réquisitoire du général Mangin, en une sorte de subtile influence antérieure créant un « état d'esprit » : version réduite, atténuée, presque évanescente, mais aussi fausse, pourtant, que la première.

Lorsque, d'ailleurs, le général Mangin, *à propos du* 16 *avril*, distribue libéralement les responsabilités, en s'oubliant, bien entendu, lui-même, j'ai le devoir de lui faire observer qu'il n'est pas qualifié pour cela.

Examinons donc, puisqu'il le veut, les responsabilités, les vraies, mais objectivement, à la lumière des faits.

***

Au début de 1917, le général Nivelle veut, par un assaut brusqué, crever, en quelques heures, le front de l'ennemi, à la fois vers le nord, sur les plateaux de Vauclerc et de Craonne, et vers le nord-est, entre Craonne et Reims. Si, en vingt-quatre ou quarante-huit heures au plus, la rupture n'est pas obtenue, inutile d'insister : l'opération est manquée. C'est cette foudroyante rapidité qu'il préconise, dans toutes ses instructions, dès la fin décembre 1916, et qui différencie sa méthode de celle de la Somme. Vers la fin de février 1917, trois semaines avant mon arrivée rue Saint-Dominique, il concède à MM. les députés Viollette et Albert Fabre que le délai maximum de rupture pourra atteindre trois jours.

Le 16 avril, à six heures du matin, « l'attaque part comme un seul homme ». Moins d'un quart d'heure après, « *le drame commence* », sur les plateaux de Craonne et de Vauclerc. A sept heures, toutes nos vagues d'assaut sont brisées à 500 mètres des tranchées de départ, sur *la ligne de mort* que battent les mitrailleuses ennemies : dès ce moment, tous, chefs et combattants, savent que, sur ce front, « l'affaire est loupée ». On ne passera pas ! L'heure qui, le 16 avril, s'écoula entre six heures et sept heures devant Hurtebise et Craonne, a laissé, chez les survivants, comme chez les témoins, un souvenir ineffaçable : elle détient le triste record de l'intensité de massacre dans le minimum de temps.

Mais le haut commandement garde encore l'espoir que, vers le nord-est, entre Craonne et Reims, on pourra faire la

trouée. A cette tentative suprême, il emploie les moyens qu'il peut prélever sur le front nord d'attaque, et prendant deux jours encore, devant Juvincourt, Spin-Sapigneul et Brimont, il s'épuisera en vaines tentatives pour percer. C'est le développement même de la méthode Nivelle : où apparaît non pas même l'intervention, mais l'influence du ministre de la Guerre?

Le général Mangin a-t-il eu, le 16 avril, comme il semble l'indiquer ailleurs, un différend avec le général Micheler? Je l'ignore et n'y suis pour rien. J'ai vu le général Micheler une fois, seul, le 27 mars et n'ai eu, avec lui, jusqu'au 16 avril, en dehors du Conseil de Guerre du 6 avril, aucune autre relation directe. Depuis le début, c'est-à-dire à partir de janvier 1917, les relations entre le Commandant du G. A. R. et celui de la VIe Armée, n'ont été qu'un long dissentiment. Faut-il rappeler au général Mangin la lettre du 13 février 1917, du général Nivelle au général Micheler, lettre qu'il connaît bien et que voici :

G. Q. G. des Armées
du Nord et du Nord-Est.

Au G. Q. G., 13 février 1917.

Le Commandant en Chef.

Mon cher Ami,

J'ai fait à Mangin de sérieuses remontrances au sujet de sa sortie de l'autre jour.

Ces malentendus seront faciles à éviter si chacun veut bien y mettre du sien. Nous sommes encore dans une période d'études : il est tout naturel qu'on ne parle pas tout à fait le même langage, surtout, puisque la comparaison a été faite, quand il s'agit d'amalgamer ce qu'on a appelé *l'école de la Somme et celle de Verdun.*

J'ai dit à Mangin que j'étais sûr que vous ne refuseriez pas de l'entendre s'il avait des objections à vous faire, à condition qu'il ne le fasse pas dans un esprit de récrimination, mais avec le désir de vous convaincre par des arguments exposés avec le calme nécessaire. *S'il reste une divergence de vues, vous me la soumettrez* [1].

Nous causerons souvent, désormais. En attendant, je vous demande, au point de vue matériel, de donner des instructions qui soient vraiment des instructions de groupe d'armées, fixant la mission, sans entrer dans le détail de l'exécution. Je m'en abstiendrai moi-même. C'est ensuite dans les visites aux divers Q. G., en causant avec les exécutants, qu'on peut, par la voie hiérarchique, imprimer ou modifier la direction, s'il y a lieu.

1. C'est moi qui souligne ces deux passages.

Au point de vue moral, je vous demande de passer l'éponge sur ce facheux incident, faire en sorte qu'il n'en reste plus trace à la prochaine rencontre, demain, devant le Ministre, et, autant qu'il dépendra de vous, que cela ne se reproduise plus. Ma tâche est déjà assez lourde sans cela, la vôtre aussi. Je vous le demande, comme je l'ai demandé à Mangin, au nom du Pays dont le sort est en jeu.

Bien affectueusement à vous,

Signé : NIVELLE.

Cette lettre, qui modifie de bien étrange façon, la subordination du général Mangin au général Micheler, est (j'insiste sur ce point) du 13 février 1917. Je suis devenu ministre de la Guerre le 20 mars, le Conseil de guerre de Compiègne est du 6 avril. Est-ce mon « influence destructrice », est-ce le « scandaleux » et « sans précédent » Conseil de Compiègne qui ont entraîné le désaccord?

***

Le général Mangin parle « des conditions déplorables dans lesquelles s'est engagée et poursuivie l'offensive ».

Je pense qu'au premier rang de ces conditions déplorables et dominant toutes les autres, il place les circonstances dans lesquelles se sont déroulées, le 16, de six à dix heures du matin, les opérations de rupture, notamment devant Vauclerc et Craonne. Mais de cet échec sanglant, il ne semble pas qu'il ait approfondi toutes les causes ni surtout les responsabilités.

Comme raisons de l'échec, le général Mangin invoque, avec les intempéries, la présence de creutes et de cavernes indestructibles à notre artillerie et reliées par des tunnels. Mais l'existence de ces creutes n'était-elle pas connue? Le général Mangin ne nous dit-il pas ailleurs qu'on en avait fait dresser des cartes spéciales, indiquant leurs entrées et leur contenance? Le général Pétain consulté, dès la fin de décembre 1916, n'avait-il pas déconseillé formellement ce terrain d'attaque, en en précisant les difficultés? N'avait-il pas prévu ce qui arriverait et proposé de « travailler en plaine »? Qui s'est obstiné, malgré tous les avertissements, à chercher la rupture au point le plus fort de l'ennemi?

« La préparation d'artillerie fut ce qu'elle pouvait être, dans un terrain semé d'abris naturels indestructibles pour le canon », dit une phrase du rapport des trois généraux citée

par le général Mangin. N'est-ce pas la condamnation la plus sévère du choix du terrain?

Mais il est une autre cause de l'échec, dont ne parle pas le général Mangin, et qui n'est pas moins importante que les creutes; c'est que l'ennemi, depuis longtemps, connaissait nos projets. Et puisque le général Mangin désirerait que fût publié le rapport des trois généraux, je crois répondre à son désir en en citant ce passage significatif, qui ne semble pas avoir retenu son attention.

« L'ennemi, d'ailleurs, attendait visiblement notre attaque. Comment eût-il pu en être autrement?

» S'il est à peu près impossible de dissimuler aux avions ennemis les immenses préparatifs nécessités à l'arrière du front par les attaques actuelles, il n'en est pas moins vrai qu'il importe de le laisser le plus longtemps possible dans le doute sur le but de ces attaques et sur la date de leur déclenchement.

» Or le général Nivelle, qui a pris, le 16 décembre, le commandement en chef, adresse six jours plus tard au maréchal Haig, le plan général de l'opération qu'il médite. Le 30 décembre, une instruction détaillée, indiquant les conditions dans lesquelles se déclenchera l'offensive prévue pour le début de 1917, est envoyée au général Micheler; le 31 décembre, le commandant du G. A. N. reçoit une communication analogue; enfin le 2 janvier, le commandant du G. A. C. et les commandants des VIIe et VIIIe armées sont avisés des fronts et des buts de l'attaque.

» Ces instructions adressées au haut commandement donnent à leur tour naissance à des ordres destinés aux échelons de commandement inférieur et ainsi de suite, si bien que, dès la fin de janvier, rien de ce qui concerne l'offensive n'est ignoré à l'avant.

» Malheureusement, il en est exactement de même à l'arrière, où il n'est bruit que de la grande bataille qui va se livrer entre Reims et Soissons.

» Certes le haut commandement paraît avoir donné trop tôt des instructions détaillées et écrites qu'il eût pu n'indiquer tout d'abord que verbalement aux principaux intéressés, mais les vrais coupables de ces divulgations sont les officiers, de quelque grade qu'ils soient, qui ont pris la déplorable habitude de prendre pour confident des secrets qu'ils détiennent des amis, des parlementaires et des journalistes. Nombreux sont les chefs, et non des moindres, qui négligent d'observer, dans leur correspondance intime, la réserve qu'ils sauraient sans doute s'imposer, s'ils réfléchissaient que c'est le sang de leurs hommes, et le leur peut-être, qui soldera finalement leurs indiscrétions[1]

1. Ce n'est pas sans quelque ironie qu'on rapproche ce passage des paroles de M. Lloyd George, du 4 mai 1917, inspirées par notre G. Q. G. et que cite avec complaisance le général Mangin, sur le danger que font courir au secret des opérations militaires les renseignements confiés au pouvoir civil

» Il y avait là toute une mentalité à modifier.

» Pour finir, l'ennemi connut nos projets d'attaque et la date approximative du déclenchement des attaques. Le renforcement d'infanterie et d'artillerie devant le front de l'Aisne ne peut laisser aucun doute à ce sujet. »

***

Nous savons aujourd'hui, par les *Mémoires* de Ludendorff (V. la *Revue de Paris* du 1er janvier) comment l'ennemi connut nos projets. C'est l'envoi prématuré des ordres au front et le désir d'initier les troupes à des plans grandioses qui, le 15 février, firent tomber entre les mains des Allemands le plan et l'horaire d'attaque du Chemin-des-Dames, capturés sur le corps d'un capitaine tué. Jusque-là, les nouvelles abondantes qui leur étaient parvenues les laissaient sceptiques et leur vigilance se dispersait sur tout le front. Ils eurent donc deux mois pour préparer la « ligne de mort » sur laquelle se brisa l'héroïsme du 2e Corps colonial et du 1er Corps. Le 5 avril, une capture analogue leur livra le plan d'attaque de Craonne à Brimont : ils purent amasser là leurs divisions d'intervention et leurs batteries de contre-attaque. En définitive, ils lisaient ainsi dans notre jeu à livre ouvert.

***

Chose curieuse, le général Mangin, qui cherche les causes de l'échec du 16 avril, ne fait, dans sa réponse, aucune allusion à ces deux événements du 15 février et du 5 avril, dont le premier, surtout, a eu des conséquences incalculables. En revanche, il insiste sur les dissensions que j'aurais engendrées dans le haut commandement, et sur les conséquences néfastes du Conseil de guerre de Compiègne.

Nous saisissons là, sur le vif, une caractéristique dominante du tempérament du général Mangin; l'incapacité absolue de voir les choses autrement qu'il ne les désire. Une force intérieure déforme et malaxe, dans son esprit, les réalités jusqu'à ce qu'elles aient revêtu l'aspect qui convient à sa volonté!

Les plans capturés le gênent : très bien, cela n'existe pas.

J'ai montré, par des faits, des preuves, des dates, les dissentiments profonds qui, après la retraite de Hindenburg et

AVANT mon arrivée au Ministère, existaient dans le haut commandement au sujet de la future offensive. J'ai cité les observations du colonel Renouard[1] au généralissime, l'opinion du général Lyautey, alors ministre de la Guerre, ses entretiens avec le même colonel Renouard; les confidences du général Mazel au général Lyautey; l'opinion du général Franchet d'Esperey; les inquiétudes du général Micheler exprimées par lui au général Nivelle, etc. Tout homme sachant lire serait convaincu. Mais cela encore n'existe pas aux yeux du général Mangin, parce qu'il faut que j'aie engendré la discorde dans un haut commandement parfaitement uni.

J'ai consulté les trois commandants de groupes d'armées qui devaient participer à l'offensive et eux seuls : pour le général Mangin, je n'ai consulté à dessein, que les chefs hostiles à l'entreprise. De même, il faut que le Conseil de guerre du 6 avril soit un scandale sans précédent : en vain j'ai rappelé (dans une brochure que le général connaît, puisqu'il la critique) qu'avant l'offensive de Champagne de 1915, un Conseil de guerre avait été tenu, entièrement analogue, composé de la même façon. Pour le général Mangin, ce Conseil n'a jamais existé.

Mais la vérité reste la vérité quelles que soient les passions individuelles. Retenons donc, avant tout, ceci : dans la semaine du 16 au 22 avril, l'offensive s'est allumée, développée et éteinte sans que le Parlement ou le Gouvernement ait influé sur son cours. J'ajoute que si le Gouvernement avait connu, lors du conseil de Compiègne du 6 avril, la capture par l'ennemi des plans ou d'une partie des plans de l'offensive, il n'en eût pas autorisé le déclenchement avant que ces plans n'eussent été modifiés.

***

Le 22 avril, le général Nivelle, après consultation de ses lieutenants, décidait de substituer, au plan désormais inopérant de la rupture, un plan de quatre opérations partielles, intéressant quatre armées, et qui devaient s'échelonner à partir de la fin d'avril. Le Gouvernement donnait à ce plan son assentiment, « en contradiction avec lui-même », écrit

1. Chef du Bureau des opérations du G. Q. G.

le général Mangin. Non pas, c'est le généralissime qui, sous la pression des faits, abandonnait, après échec, la méthode de percée rapide qu'il préconisait.

Le 30 avril, la première des quatre opérations partielles commençait et les trois autres les 4 et 5 mai : elles se prolongeaient jusqu'au début de juin. Le général Mangin m'accuse d'avoir abandonné les Anglais en pleine bataille malgré le protocole du 4 mai. Je lui réponds simplement que, durant le mois de mai, nos pertes (26 000 tués et prisonniers) au cours de nos offensives sont encore un peu supérieures à celles des Britanniques.

En 1917, les effectifs anglais étaient devenus de l'ordre des nôtres, alors que, nous tenions un front quatre fois plus considérable. Au début d'avril, nos pertes, depuis le commencement de la guerre (1 400 000 morts ou prisonniers) étaient plus que triples des leurs et, pendant les mois d'avril et de mai 1917, elles dépassaient encore celles des Anglais dans le même laps de temps (75 000 tués et prisonniers, contre 66 000). Qui donc, dans ces conditions oserait parler d'abandon?

De quelques considérations simplistes sur les effectifs, le général Mangin tire cette conclusion :

« L'arrêt de l'offensive était donc sans excuse. »

Je lui ai demandé à quelle date il plaçait cet « arrêt de l'offensive » et, après sa réponse, ne suis pas plus renseigné qu'avant.

Il parle bien du 16 avril à dix heures du matin, mais nous savons qu'il n'y eut, alors, d'autre arrêt que l'arrêt imposé par les mitrailleuses allemandes.

Il parle du 29 avril et de la divergence de vues qui s'était manifestée, — au sujet d'une (et d'une seule) des quatre opérations projetées, — entre le général Nivelle et tous les exécutants, dont le nouveau chef d'état-major, le général Pétain, partageait l'avis.

Il blâme sévèrement le projet sur lequel l'accord s'est fait, le 30 avril, comme s'il avait tronqué tout le plan des quatre opérations, alors qu'il a consisté à décomposer en deux temps *l'une* des quatre opérations, le second temps étant subordonné à la réussite du premier. Si on eût réuni les deux temps en un seul, on aurait simplement sacrifié quelque 12 000 hommes pour prendre Brimont et le reperdre aussitôt.

Mais, sans épiloguer là-dessus davantage, un fait est certain : c'est qu'on ne saurait placer, le 29 avril, l'arrêt de l'offensive, puisque, depuis plus d'une semaine, toutes les attaques étaient suspendues, par ordre du général Nivelle, et qu'elles ont recommencé à partir du 30.

Et j'en suis réduit à répéter ma question :

A quelle date le général Mangin place-t-il l'arrêt de l'offensive?

La vérité c'est qu'il y eut deux « arrêts de l'offensive ».

Le premier, l'arrêt de l'offensive de rupture par les mitrailleuses allemandes. Meutrière désillusion, coup dur aux espoirs et au moral de l'armée comme du pays [1].

Le second fut l'arrêt, dans les premiers jours de juin, des opérations d'usure commencées à partir de la fin d'avril, arrêt imposé par l'état matériel et moral de l'armée.

Le premier a été pour beaucoup dans les mutineries; il en fut, au fond, la cause essentielle. Le second a permis de les apaiser.

Pendant de longs mois, tant que la censure durait, une propagande inlassable et perfide s'est, nous le savons, efforcée de faire croire que l'échec de la tentative de rupture, échec déprimant pour l'armée, était le fait, non pas des mitrailleuses ennemies, mais d'une défaillance du Gouvernement. Aujourd'hui que la calomnie n'est plus soutenable, on essaye d'établir une confusion entre les deux « arrêts ».

Lorsque le général Mangin répète : « l'arrêt de l'offensive, résultat des mesures prises par M. Painlevé, nous a valu les séditions militaires », il ne peut s'agir que de l'arrêt des opérations de mai. Ainsi donc, les poilus se seraient mutinés par regret de ne pas poursuivre indéfiniment les meurtrières chicanes de Moronvilliers, du Mont Spin, du Chemin-des-Dames. Quand on a suivi, jour après jour, du début de mai à la fin de juin, l'accès de fièvre grandissant, puis décroissant, qui a secoué l'héroïque armée française, on croit rêver en entendant de telles affirmations.

1. Puisque le général Mangin évoque le témoignage de M. Henry Bérenger il peut lire, dans le rapport de l'honorable sénateur, la description de ces heures qui suivent l'arrêt de la tentative de rupture : les troupes d'exploitation, déjà en marche, plaquant sur les troupes de première ligne immobilisées, et les encombrements, les embouteillages, les confusions de toute sorte aggravant encore la déception d'un arrêt aussi brusque.

***

La vérité, c'est que l'état moral de l'armée, très ébranlé par la cruelle désillusion d'avril, a été aggravé par les opérations indispensables mais ingrates de mai, et qu'il a fallu « souffler », pour ne pas aller au-devant d'un péril mortel.

J'ai dit (*Revue de Paris* du 15 février) ce qui s'était passé au début de juin, et comment le commandement avait dû, de lui-même et momentanément, suspendre toute attaque. Lorsque des chefs militaires ont exalté d'espoirs démesurés le pays et l'armée, et leur infligent une si terrible déconvenue, le moins qu'on puisse attendre d'eux, c'est qu'ils apportent quelque mesure dans l'appréciation des actes de ceux qui eurent à réparer les conséquences de leurs fautes. Si j'employais le langage du général Mangin, je dirais qu'agir autrement, c'est, de leur part, pousser « très loin l'inconscience ».

Avec son extraordinaire faculté d'affirmation, le général Mangin déclare que les mutineries n'ont commencé que le 20 mai et dans des régiments depuis longtemps en arrière et qui n'avaient pas pris part aux attaques du printemps.

Or on peut lire, dans la revue du 15 février, le récit tellement sincère et poignant de la mutinerie du beau 129e, descendu du front le 15 mai après de rudes combats et rappelé en ligne le 20 sans obtenir ses quarante jours de permission promis.

« La liquidation de cette grande opération (l'offensive), écrit « encore le général Mangin, fut plus coûteuse que l'opération elle-« même. Sur ce terrain, fin mai, nous en étions à 67 000 morts ou « disparus... En fin juillet, 87 000 morts ou disparus. »

Qu'est-ce que cela veut dire? Avril 1917 nous coûte, sur l'Aisne, 43 000 tués ou disparus; c'est le temps de l'offensive de rupture; puis les offensives d'usure, qui seules restent possibles, d'après le général Nivelle lui-même et qui s'imposent, nous coûtent, en mai, 26 000 tués ou disparus. C'est le bilan des opérations offensives d'avril et mai : 68 000 à 69 000 tués ou disparus. En juin et juillet, nous essuyons, sur la défensive, les attaques acharnées de l'ennemi, qui subit des pertes considérables, alors que, pour ces deux mois, nous perdons 20 000 morts ou disparus. Les deux

mois de défensive et de contre-attaque nous coûtent, en tués et disparus, moins du tiers des deux mois d'offensive.

Mais voici un argument qui vaut mieux que de longues discussions.

Le 15 mai 1917, le général Pétain est nommé commandant en chef et le général Foch, chef d'État-Major général, avec des pouvoirs très étendus. A ce moment, les offensives d'usure durent encore et (d'après le général Mangin) l'usure ennemie « marche grand train »; les mutineries n'ont pas commencé. Or, du 15 mai jusqu'au 13 novembre 1917, jour où j'ai quitté le pouvoir, à aucun moment je ne me suis opposé à une initiative militaire des deux grands chefs, ni n'ai eu à trancher, entre eux, aucun différend. C'est en plein accord avec eux, que plans militaires, mesures de discipline, d'ordre et de surveillance, furent arrêtés par le Gouvernement. Si donc la politique de guerre suivie après le 15 mai est jugée mauvaise, c'est *leur politique* qu'il faut condamner. Qui l'osera?

Le général Mangin prétend que le changement du haut commandement en mai 1917 a ébranlé l'armée[1]. Le pense-t-il sérieusement[1]? Foch jouissait, auprès des deux armées française et anglaise, d'un prestige sans égal. Pétain était réclamé unanimement par la troupe. En mai 1917, j'aurais pu appeler en témoignage toutes les armées qui avaient combattu de Moronvilliers à Saint-Quentin.

S'appuyant sur des statistiques qui englobent, en vrac, tous les effectifs de chacune des armées en présence, le général Mangin affirme qu'il fallait attaquer « sans répit », avec toutes nos forces disponibles, et qu'on aurait eu, ainsi, la victoire en quelques semaines ou quelques mois. S'appuyant sur cette affirmation comme sur une vérité indiscutable, il en déduit, à la façon des anciens sophistes, les conséquences évidentes et formidables : la victoire retardée d'un an, les dévastations, les pertes d'hommes, etc., d'où de terribles responsabilités qu'il fait, bien entendu, retomber sur mes épaules.

Si vraiment le général Mangin est dupe de ces considérations simplistes, combien je regrette qu'il n'ait pas assisté à ces séances du Comité de guerre de 1917, que j'ai analysées

1. Le général Mangin s'appuie sur l'opinion de M. Henry Bérenger, mais c'est une opinion de l'année 1918. En 1917, quand les faits criaient, M. Bérenger pensait autrement : « L'émotion est profonde dans le pays » disait-il, à la Commission de l'Armée, le 26 avril 1917, « *de l'avant, elle gagne l'arrière* ».

dans mon dernier article, et où Foch et Pétain calmaient les impatiences, où Pétain pulvérisait les statistiques mêmes qu'apporte aujourd'hui le général Mangin... Non, ce n'est pas sur des raisonnements à ce point primaires, qu'on bâtit une politique de guerre, et l'audace, l'outrance d'une affirmation ne sont point des preuves de sa vérité, au contraire.

Le général Mangin est convaincu qu'il aurait, en 1917, gagné la guerre en quelques mois : mais n'était-il pas certain d'entrer à Laon le matin du 17 avril? Et supposons, pour un instant, que le Gouvernement ait empêché l'offensive d'avril : avec quelle certitude les chefs impétueux qui la préconisaient ne proclameraient-ils pas, aujourd'hui, dans leurs récriminations, que, sans la funeste intervention du pouvoir civil, rien n'eût arrêté leur élan, d'un bond, jusqu'à la Meuse, jusqu'au Rhin?

Après chacune des offensives qui se sont succédé depuis juillet 1914, il s'est presque toujours trouvé des chefs pour penser qu'en continuant, on aurait eu la victoire. Aujourd'hui que nous connaissons ce qui se passait de l'autre côté de la ligne de feu, nous savons qu'une telle appréciation n'est justifiée que pour la bataille de la Somme. Si, au lieu d'interrompre cette bataille, on avait persévéré par les mêmes moyens, sur le même front, il est probable que nous aurions eu la victoire dans les premiers mois de 1917.

En 1917 même, la victoire fût restée possible si la Russie avait été encore capable d'un effort offensif, même faible, au moment où les forces franco-britanniques donnaient à plein collier. Mais ce synchronisme ne s'étant pas trouvé réalisé en avril 1917, il ne pouvait plus l'être en juillet quand l'armée russe déclencha ses brèves attaques : nos troupes n'étaient plus capables (pour un temps) du même élan puissant qu'en avril.

Lancer dans la fournaise, après mai 1917, toutes les ressources offensives de la France, c'était jouer le sort même du pays, non pas même à pile ou face, non pas même sur un coup de dé, non pas même à un contre dix.

Nous n'aurions pas effondré l'armée allemande avant la fin de l'année, et, quand 1918 serait venu, nous aurions été incapables de résister à la ruée totale des forces ennemies. Non seulement, la victoire n'était pas hâtée, mais la guerre était perdue.

Pour moi, aujourd'hui comme en 1917, j'ai la conviction que la nomination de Foch et de Pétain a été le salut de l'armée.

Aujourd'hui comme en 1917, j'ai la conviction d'avoir bien servi mon pays en préférant les conseils des deux grands Chefs qui nous ont donné la victoire, aux conseils de ceux qui ont choisi les creutes des plateaux de Craonne et de Vauclerc pour lancer contre elles l'assaut de nos soldats.

***

Il va sans dire que je n'ai ni l'espoir ni le dessein d'amener à mon opinion le général Mangin. Mais, puisqu'il a pris la peine de lire mes publications précédentes, il a constaté que cette opinion sur l'offensive du 16 avril était celle de chefs qui comptent parmi les plus illustres de l'armée française. Il a pris connaissance des sévères jugements de deux Maréchaux qui ne sont ni Foch, ni Pétain, ainsi que du terrible réquisitoire du général Duval, que me transmettait, le 26 avril, un autre maréchal, le maréchal Lyautey, réquisitoire où le général Duval adjure son ancien chef d'agir s'il le peut, « à une heure où il s'agit certainement du salut de notre pays ».

J'ai publié également, entre des centaines analogues, des lettres d'officiers de grades divers (généraux, colonels, capitaines), tous des plus brillants et des plus valeureux, et dont les témoignages concordent et sont décisifs. Le général Mangin fait peu de cas « des lettres qu'a reçues, dit-il, le Ministre de la Guerre ». Elles étalent, d'après lui « l'action destructrice qu'il exerçait sur la discipline et le moral de l'armée, rien de plus ». Mais le Ministre n'a reçu aucune lettre : les lettres lui étaient transmises par des intermédiaires, deux et trois souvent, à l'insu des intéressés. Ainsi, quand un capitaine décrit à un ami, d'une façon saisissante, un assaut de son bataillon contre un bois farci de mitrailleuses intactes « où les oiseaux chantaient encore », c'est le Ministre qui l'a inspiré. Véritable suggestion à distance; que dis-je, envoûtement. Et s'il s'agit de lettres de soldats ou de sous-officiers, c'est la propagande défaitiste.

Le général Mangin n'attache sûrement pas plus d'importance aux rapports si consciencieux et si mesurés d'hommes tels que M. Etienne Lamy (alors secrétaire général de l'Aca-

démie française) ou de M. Henri Bordeaux, non plus qu'à l'avis du patriote lucide qu'est M. de Freycinet, qui, le 27 avril, à propos du changement du haut commandement, me demandait : « Qu'attendez-vous pour agir? » Mais, puisqu'il se représente par la pensée M. Clemenceau au pouvoir en 1917, peut-être sera-t-il curieux de connaître l'opinion de celui-ci sur le 16 avril, opinion qu'il me semble mal connaître. La voici (il s'agit de la retraite de Hindenburg et de l'attaque sur l'Aisne) :

Etait-il nécessaire, n'ayant pas su exécuter la poursuite dans l'inévitable flottement d'un repli, d'aller donner de la tête contre les points où l'ennemi s'était réservé tous les avantages, dans les meilleures positions, d'abris laborieusement fortifiés?... Je ne méconnais point que MM. Ribot et Painlevé ont trouvé l'affaire engagée. Auraient-ils dû, ont-ils pu l'arrêter? C'est ce que je ne suis pas en état de décider... (*L'Homme Enchaîné*, n° du 27 avril 1917).

Et dans le numéro du 18 mai 1917 :

« Tout le monde a été frappé de ce que les Allemands ont pu effectuer leur grand repli, dans l'embarras d'un matériel énorme, sans que nous eussions fait mine de les inquiéter. Ils n'ont pas manqué de s'attribuer la gloire d'une belle manœuvre,... la passivité de nos grands chefs ayant surpris tout le monde, en dehors d'eux-mêmes...

L'entreprise[1] — alors que nous n'avons pas poursuivi l'ennemi dans une retraite si favorable aux surprises, — aboutit à faire donner, tête basse, nos masses armées contre les positions nouvelles, où nous devions rencontrer le plus d'obstacles, puisque c'étaient justement celles que le Boche avait le plus de temps de choisir et de préparer.

Il est aujourd'hui hors de doute que l'observation en fut faite en temps utile, sous des formes diverses, devant des Aréopages. Des affirmations d'un optimisme éperdu devaient l'emporter...

J'ai dit, d'autre part, qu'en juin 1917, M. Clemenceau président de la Commission de l'Armée, et de la Commission des Affaires étrangères, avait donné son plein assentiment au plan d'ensemble qui prévoyait la grande offensive définitive pour juillet 1918. Une fois président du Conseil et ministre de la Guerre, en novembre 1917, il n'a d'ailleurs apporté aucune modification ni dans le haut commandement, ni aux plans de fabrication. Ceux-ci se sont déroulés dans l'ordre et dans le temps prévu.

***

Le général Mangin me reproche d'opposer obstinément la

1. L'offensive du 16 avril.

méthode Pétain (ou Foch-Pétain) à ce que j'appelle la méthode Nivelle-Mangin ou encore la jeune école de Verdun. J'oublie donc, demande-t-il, que le maréchal Pétain commandait toujours à Verdun comme commandant de groupe d'armées et qu'en particulier il a approuvé le plan des offensives du 24 octobre et du 15 décembre?

Je l'ai si peu oublié que je le rappelais à la Chambre dans mon discours du 7 juillet 1917, en remarquant toutefois que le général Pétain n'avait pas voulu tirer « de ces brillants faits d'armes des conséquences démesurées. »

Mais le reproche de fond que me fait le général Mangin, c'est, « par esprit systématique », de concevoir les questions militaires sous la forme simple d'une lutte entre deux écoles qui se partageraient l'armée. Le géomètre que je suis, faute d'esprit de finesse, n'y aurait rien compris. « Tout le monde sait, dit le général Mangin, qu'il n'y a jamais eu deux écoles dans l'État-Major Français. »

La singulière affirmation! A mon arrivée au ministère, il n'était question que du conflit entre la jeune école de Verdun et l'école de la Somme, et celle-ci n'en menait pas large. De ce conflit, la disgrâce de Foch en décembre 1916 est une manifestation éclatante. Dans la lettre du 13 février 1917 au général Micheler, le général Nivelle n'écrit-il pas qu'on ne parle pas tout à fait le même langage « quand il s'agit d'amalgamer ce qu'on a appelé l'école de la Somme et l'école de Verdun »? Une de ses formules favorites n'était-elle pas : « Sous aucun prétexte je ne recommencerai la bataille de la Somme. » Un autre grand chef aujourd'hui maréchal, se plaint dans une lettre d'avril 1917 de « la querelle que les Verdunois (Nivelle, Mangin, etc...) ont cherchée aux armées de la Somme ».

Néanmoins le général Mangin m'enseigne avec hauteur « qu'il n'y a jamais eu deux écoles dans l'État-Major français [1]. »

***

Je regrette que le général Mangin ait emprunté à des polé-

1. Je néglige la critique relative aux formules abrégées par lesquelles j'ai rappelé les batailles du 24 octobre et du 15 décembre autour de Verdun et notamment à la formule : méthode de Vaux-Douaumont. Ces victoires étant connues dans leurs plus minimes détails « jusque sur le sommet Andes » (*sic*), comme le dit modestement le général Mangin, j'ai pensé, sans aller si loin, que tout lecteur de l'almanach Hachette me comprendrait sans ambiguïté.

mistes professionnels et peu soucieux de la vérité, la perfide et insoutenable légende d'après laquelle mon discours du 7 juillet 1917 devant la Chambre aurait prévenu les Allemands qu'ils n'avaient plus d'offensives à redouter de l'armée française : le général Mangin parle, il est vrai, « d'offensives d'ensemble ». Mais on cherchera vainement ces mots dans mon discours et je suis obligé encore une fois d'opposer à de telles allégations un démenti formel. Qu'on relise à l'*Officiel* mes paroles de juin et juillet 1917, devant la Chambre comme devant le Sénat; tout homme de bonne foi sera stupéfait de l'audacieuse déformation. Elles ne sont en réalité qu'un vigoureux appel à l'énergie de tous pour les grands et suprêmes efforts qui vont être demandés à nos soldats, efforts qui seront rudes, mais fructueux en résultats, et où seront évitées les fautes de la veille.

Quant au front russe, son immobilité a permis à l'Allemagne de jeter en avril le maximum de divisions, 151 (25 de plus qu'à la bataille de la Somme), contre la redoutable offensive franco-britannique qui se prépare. Dès que la Russie menace de bouger et obtient quelques succès contre les Autrichiens, les Allemands sont obligés de s'en préoccuper : ils rappellent 4 divisions sur 151 puis une autre. Quand est prise cette décision? *A la fin de juin* 1917 : dès que l'offensive Russe est en perspective, « l'Ouest met 6 divisions à la disposition du front oriental » (Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, t. II, p. 40). Dans son livre : *Comment finit la guerre*, c'est bien à la fin de juin que le général Mangin place cette décision. Alors, comment incrimine-t-il aujourd'hui mon discours du 7 juillet?

Mais il est une autre accusation plus grave, parce que d'apparence plus solide : c'est celle d'avoir procédé à une « démobilisation électorale » que seule aurait arrêtée l'arrivée de M. Clemenceau; 700 000 hommes auraient été arrachés « à ma faiblesse ». Le général Mangin cite, à l'appui de sa critique, cette phrase d'un remarquable travail de M. P. Boutroux : « Jamais nos effectifs n'avaient subi un pareil assaut. » Nous allons voir comment le général comprend l'art de la citation.

Tout d'abord, les 700 000 hommes comprennent les hommes mis en sursis ou libérés non pas durant les huit mois de mon passage rue Saint-Dominique, mais durant les

quinze mois qui vont du 1er janvier 1917 à avril 1918.

Jusqu'à la fin de 1916, le pays a donné sans compter ses fils à l'armée, mais l'équilibre va se rompre; la France va mourir d'inanition, car depuis le début de la guerre, quatre classes nouvelles ont été appelées sans aucune compensation, les classes anciennes restant sous les drapeaux.

Dès janvier 1917 (le général Lyautey ministre) 60 000 hommes sont mis en sursis, et ce ne doit être qu'un premier contingent. En avril 1917, quand on appelle la classe 1918, il faut mettre en sursis des agriculteurs. Les plans de fabrication, l'entretien des chemins de fer, exigent de la main-d'œuvre. C'est toute une minutieuse politique d'équilibre qui s'impose, où il faut concilier les besoins économiques avec les besoins militaires : faute de quoi, la France connaîtrait la famine et la paralysie. Cette politique, nécessaire au salut du pays, poursuivie en parfait accord avec le haut commandement, le général Mangin lui accole le nom de démobilisation électorale : il n'en a pas le droit. Il prétend, dans son ouvrage déjà cité, que cette course à la démobilisation n'aurait été arrêtée que par la menace de démission du général Pétain! Il n'y a pas un mot de vérité dans cette affirmation.

Et, quant à la citation de M. P. Boutroux, la voici rétablie exactement : « L'opinion publique attendait impatiemment la libération complète des classes les plus anciennes. On peut dire que jamais nos effectifs n'avaient subi un pareil assaut. *Il fallut toute l'énergie du Gouvernement et du commandement pour concilier tant d'exigences contradictoires.* »

Ainsi, la citation exacte, bien loin d'être une critique du Gouvernement en est un éloge. Dans le dernier discours que je prononçai comme Président du Conseil, le 13 novembre 1917, je déclarai que, dans les circonstances actuelles, « *il ne pouvait être question d'enlever au front de nouvelles classes* ». L'Allemagne allait tenter un effort désespéré, pour obtenir une victoire grandiose : nous devions lui opposer le suprême effort de la France « *sans abandonner une parcelle de notre puissance militaire* ». C'est ainsi que je procédai à une « démobilisation électorale » que seule aurait interrompue le ministère Clemenceau. Quand ce dernier arriva au pouvoir, non seulement il ne rappela pas au front les démobilisés, mais il fallut consentir de nouveaux sursis.

***

Pour me borner, je ne répondrai au général Mangin ni sur l'ypérite, ni sur le feu roulant, ni sur les tanks. Mais il est deux questions, de nature très différente, sur lesquelles j'insisterai parce qu'elles sont, l'une et l'autre, des questions précises, parce que sur l'une et l'autre le général Mangin m'a contredit, et que je veux montrer d'une façon éclatante de quel côté est l'exactitude. L'une concerne la disgrâce du général Mangin en 1917, l'autre les pertes de l'offensive.

***

Pour ce qui est de la disgrâce du général Mangin, en voici, avec une rigoureuse et sèche précision, les diverses phases.

Le 19 *avril*, première entrevue avec le général Nivelle depuis le début de l'offensive : il me dit que les troupes noires ont été mal engagées devant Hurtebise, en masses compactes, sans être entremêlées de troupes blanches. Cette faute grave a entraîné des pertes considérables : il remettra probablement à ma disposition le général commandant le IIe corps colonial. (Il n'en fut plus question par la suite.)

Le 22 *avril*, au front, le général en chef me fait savoir qu'en vue des prochaines opérations, il fait passer la VIe armée dans le groupe du Nord sous le commandement du général Franchet d'Esperey : cela mettra fin aux conflits incessants entre le général Micheler et son subordonné le général Mangin.

Le 25 *avril*, au début d'un comité de guerre restreint, à l'Élysée, le général Nivelle demande brusquement à M. Maginot, ministre des Colonies, de nommer le général Mangin au commandement de l'Afrique occidentale : le ministre refuse énergiquement. C'est la première fois qu'il était question, à ma connaissance, d'enlever du front le général Mangin.

Interrogé par moi dans mon cabinet sur les motifs de cette demande, le général en chef déclare qu'il n'a aucun reproche à faire, quant à lui, au général Mangin, mais, se rappelant un aphorisme de Napoléon, il estime pourtant qu'à tort ou à raison il ne possède plus suffisamment la confiance de ses subordonnés pour exercer son commandement.

La question est grave : je lui recommande de bien y réflé-

chir. Il est entendu qu'au cours de la tournée d'inspection qu'il commence sur le front, il se renseignera.

Le 28 *avril* au soir, dans le cabinet de M. Ribot, au retour de cette tournée d'inspection, il nous demande, à M. Ribot et à moi, de relever le général Mangin de son commandement pour la raison qu'il a invoquée le 23.

Il est convenu qu'il préviendra le général Mangin le lendemain matin 29 et que le Conseil des ministres prendra sa décision sur la proposition du général en chef dans l'après-midi du 29.

Le 29 avril, au matin, le général en chef écrit au général Mangin une lettre où il l'avertit qu'à son vif regret, il a demandé au gouvernement de le relever de son commandement, parce qu'il ne possède plus, à un degré suffisant, la confiance de ses subordonnés.

L'après-midi du même jour, a lieu la réunion du Comité de guerre, puis celle du Conseil des ministres : le général Mangin est relevé du commandement de la 6e armée sur la proposition du général en chef et pour les motifs indiqués ci-dessus.

Telle est l'histoire stricte de la disgrâce du général Mangin. On n'y trouve aucune trace de pression politique ou ministérielle.

Le général Nivelle a-t-il écrit le 29 au matin la lettre que j'ai dite et le général Mangin l'a-t-il reçue? Je défie bien qu'on le conteste.

Je pourrais m'en tenir là. Les incidents qui suivent n'ont qu'un intérêt épisodique, mais ils sont significatifs.

Le 29, au sortir du Conseil, à la fin de la journée, je téléphone au général en chef la mesure prise par le gouvernement sur sa proposition; le général Nivelle me lit au téléphone le texte de la lettre qu'il a adressée, le matin, au général Mangin.

Il m'annonce qu'il m'envoie celui-ci à Paris.

Le soir, vers minuit, le général Mangin se présente à mon cabinet : le général Nivelle, me dit-il, n'insiste plus pour qu'il soit relevé de son commandement et son sort est entre mes mains. Je lui réponds qu'il est trop tard, que le Conseil des ministres a pris sa décision sur la demande *réitérée* du général Nivelle et qu'aucun Gouvernement ne saurait se prêter à de telles fluctuations de volonté [1].

1. Entre le 30 avril au matin et le 1er mai que s'était-il donc passé? Au reçu

Le 1er mai seulement, le général Nivelle me demandait, par une lettre que j'ai reproduite, un congé de repos pour le général Mangin.

Au cours des dernières opérations offensives, le général Mangin, cédant à l'ardeur d'un tempérament militaire d'ailleurs remarquable, n'a pas apporté, dans le calcul de la préparation des attaques, la méthode et la précision indispensables dans un commandement d'armée.

Ma réponse soulignait la saute d'opinion. Je lui accusais réception de sa lettre qui s'était croisée avec celle où je lui confirmais la décisision prise le 29, sur sa proposition, par le gouvernement. J'ajoutais :

Dans vos propositions orales, vous m'avez, ainsi qu'au Président du Conseil, déclaré que vous n'aviez aucun reproche militaire à adresser au général Mangin, mais que vous constatiez qu'à tort ou à raison, il n'avait plus la confiance de ses subordonnés.

Dans ces conditions, vous estimiez qu'il ne pouvait plus conserver son commandement.

C'est conformément à ces propositions que le Conseil des Ministres a décidé de prendre la mesure concernant le général Mangin.

Le 10 *mai*, au comité de guerre, je demandai au général Nivelle s'il était vrai qu'il eût affirmé au général Mangin qu'il ne l'avait relevé que sur mon ordre. M. Doumer m'avait rapporté le propos comme le tenant directement du général Mangin.

Le général Nivelle s'éleva avec hauteur contre de tels propos : « N'avais-je pas sa lettre? *Le croyait-on capable d'écrire une telle lettre par ordre?* Et lui faudrait-il se défendre contre tous les racontars? »

Or, dans sa lettre du 11 juillet 1918, que reproduit sa réponse du 1er mars, le général Mangin m'écrit :

Le 29 avril, le général en chef m'a envoyé vous dire qu'il estimait que j'avais remporté un beau succès et qu'il me gardait toute sa confiance. *Le surlendemain il vous a écrit le contraire*, et a demandé que je sois relevé de mon commandement. *Je ne puis douter de sa parole* quand il affirme qu'à cette occasion *une très forte pression extérieure s'est exercée sur lui.*

de la lettre du général Nivelle, le général Mangin avait bondi chez celui-ci. La scène qui se passa entre eux, je ne la connais que par les récits du général Mangin lui-même à plusieurs de ses amis qui n'en ont pas oublié les saisissants détails et à qui il n'a pas demandé le secret. Peu importe d'ailleurs. A la suite de cette entrevue, le général Nivelle demanda successivement aux cinq commandants de corps d'armée de la VIe armée, s'ils avaient confiance dans leur chef. On devine qu'ils répondirent : oui!

Le général Mangin nous informe, dans sa réponse du 1er mars, que le général Nivelle *en approuve de tous points l'esprit, la lettre, et la scrupuleuse exactitude.* Il approuve par conséquent l'attitude qui lui est attribuée par les lignes ci-dessus.

Tout commentaire affaiblirait le rapprochement de ces quelques phrases.

***

Le 28 *juin* 1917, sommé à la commission de l'armée de la Chambre de mettre le général Mangin à la retraite d'office, je m'y refuse et je réponds que, vraisemblablement, un corps d'armée lui sera bientôt confié par le général Pétain, poste où il a rendu d'incontestables services [1].

Le 7 *juillet*, au cours de discussions houleuses sur l'offensive, j'annonce à la Chambre qu'un conseil d'enquête examinera les responsabilités engagées.

Dans la seconde quinzaine de juillet le général Pétain m'offre de mettre le général Mangin à la tête du 9e corps. Mais sa personnalité est le centre d'une agitation croissante; son mémoire, qui renferme des renseignements secrets (dépêches, chiffres de pertes) circule dans des mains qui n'ont point qualité pour le retenir; ses amis réclament impérieusement pour lui la VIe armée. Si, comme semble le croire le général Mangin, j'avais poursuivi le dessein de le frapper, le prétexte m'eût été facile. Il fallait pourtant qu'un rappel à la discipline précédât toute offre d'un commandement, et que le gouvernement ne parût pas céder à une sorte d'intimidation. On a lu les lettres de M. Clemenceau, de J. Reinach, provoquées par la mesure — bien anodine auprès du classique « limogeage » — qui écartait le général Mangin à 15 lieues de Paris. Ces répliques, si excessives de ton (et auquelles d'ailleurs il fut répondu) constituent la meilleure preuve que ce rappel était nécessaire.

Le général Mangin m'écrit que cet éloignement de Paris ne lui permet pas de préparer sa défense devant le conseil d'enquête. Je le convoque à mon cabinet le 3 août. Entretien presque cordial, écrit le général Mangin. En effet, je rappelle (puisqu'il semble l'avoir oublié) que pendant près de vingt ans nous avons eu ensemble des relations amicales et qu'à deux moments essentiels de sa carrière, il a trouvé auprès de moi un appui décisif.

1. Procès-verbal de la Commission de l'armée de la Chambre (27 juin 1917).

Je lui reproche cette agitation, qui se fait autour de lui, ces imprudences, qui me paralysent à une heure où je voudrais le rendre au front et pourraient avoir des conséquences plus fâcheuses.

Dès maintenant, sans attendre l'avis des trois généraux, le gouvernement et le général en chef, lui dis-je, étaient prêts à lui rendre un commandement au front, mais j'avais le devoir de le prévenir que le général Pétain estimait ne pouvoir, pour le moment, lui donner qu'un corps d'armée. A cette offre, le général se détendit comme un ressort et répliqua qu'il préférait démissionner et s'engager « comme bibi de deuxième classe ». Je l'invitai à réfléchir et à me répondre par écrit dans quelques jours. Il fut entendu qu'il resterait à Paris pour préparer son travail justificatif, mais s'y tiendrait calme. Il devait aussi m'envoyer une note sur les opérations d'octobre et décembre 1916 devant Verdun.

Le 14 août, il m'adressait la lettre suivante :

Monsieur le Ministre,

Ci-joint la note sur Verdun que vous avez bien voulu me faire l'honneur de me demander.

J'ai relu mon journal de marche et constaté une fois de plus que les résultats se sont accrus beaucoup plus rapidement que mon front : quand on l'a augmenté de moitié, les résultats ont quadruplé; quand on l'a doublé, tout m'est devenu possible. En outre, pour lancer dans une telle fournaise des divisions sortant des secteurs paisibles et dont certaines avaient une réputation au-dessous du médiocre, de même que pour rompre toutes les cloisons étanches et particulièrement celles des artilleries, il fallait l'autorité sans conteste qui était alors la mienne. Si je me retrouvais aujourd'hui, comme commandant de corps d'armée, dans une situation analogue, le poids de ma tâche serait décuplé et je ne serais plus certain des mêmes résultats : c'est l'une des multiples raisons pour lesquelles je ne pourrais accepter[1] ce poste.

1. Le général Mangin estime que l'emploi de ce conditionnel marque bien que je ne lui ai rien offert. C'est trop de subtilité. Résumons le dialogue : « Voulez-vous que je vous renvoie immédiatement au front où le généralissime vous donnera tel poste? » Réponse : « Ne le faites pas, je ne pourrais accepter ce poste. » En dépit du conditionnel, est-ce que l'offre n'a pas été faite? Et puis, pourquoi, s'il n'en avait pas été question entre nous, le général Mangin me parlait-il d'un corps d'armée, lui qui jusque-là s'était borné à réclamer obstinément la VIe armée.

J'avais même envisagé avec le général Pétain l'éventualité de remettre par ordre le général Mangin à la disposition du généralissime qui l'eût placé par ordre à la tête d'un corps d'armée. Mais la chose était moralement impossible si le général Mangin réclamait d'attendre l'avis du conseil des trois généraux.

Le général exprimait ensuite le désir que la Commission d'enquête entendît les généraux sans tarder, afin que la politique ne « s'en mêlât pas ». Il terminait ainsi :

Je vous remercie de l'audience à laquelle vous avez bien voulu me convoquer et de la bienveillance avec laquelle vous m'avez écouté, un peu trop longuement peut-être. C'était le vrai moyen de faire disparaître le malentendu qui s'épaississait entre nous.

Je vous demande de croire, Monsieur le Ministre, à l'expression de mes sentiments dévoués et respectueux,

Votre obéissant subordonné, *Signé* : MANGIN.

***

En juillet 1918 une campagne d'injures se déchaînait contre moi à propos de la disgrâce en 1917 du général Mangin. On prétendait que cette disgrâce m'avait été imposée par des politiciens défaitistes, à l'indignation des supérieurs et des pairs du général Mangin.

Je publiai alors une note Havas disant :

1° Que le général Mangin avait été relevé sur la proposition formelle et réitérée du Général en chef;

2° Que j'avais offert en août 1917 au général Mangin le même commandement qu'il devait cinq mois plus tard accepter de mon successeur [1].

Le 13 juillet, je recevais du général Mangin la lettre datée du 11 et qu'il a publiée dans sa réponse du 1er mars dernier, Dans cette lettre, il me déclarait : 1° qu'il serait le cas échéant obligé de me contredire sur tous les points; 2° que je l'avais frappé à la suite de simples conversations; 3° que je ne lui avais jamais offert de commandement.

Le général Mangin ne fait aucune allusion dans ce document à la lettre qu'il a reçue le 29 avril au matin du général Nivelle.

Je lui répondais aussitôt par la lettre suivante :

Général,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 11 de ce mois.

Voici ma réponse :

1° Pour ce qui est des conditions dans lesquelles le Gouvernement a décidé, à la fin d'avril 1917, de vous relever de votre commandement, comment pourriez-vous me contredire, puisque vous ne con-

1. C'est en effet un corps d'armée (et le même, le IXe) dont le général Mangin a reçu le commandement sous le ministère Clemenceau en décembre 1917.

naissez pas ce qui s'est passé alors entre le Gouvernement et le Général en chef ni les preuves que je possède?

Il est un fait toutefois que vous ne pouvez ignorer, mais que vous semblez avoir oublié. C'est le 29 avril, dans l'après-midi, que le Conseil des ministres, sur la proposition du Général en chef, a pris la mesure vous concernant : or le matin du même jour, le Général en chef vous faisait part, par écrit, de la proposition qu'il avait faite au Gouvernement et de son motif.

2° Vous êtes bien certain, dites-vous, que je ne vous ai jamais offert de reprendre un commandement. Vous ajoutez que je n'aurais pu le faire avant la décision du Conseil d'enquête, argument non fondé, puisque le général Micheler, qui témoignait au même titre que vous devant ce conseil *d'étude* (voir le rapport), commandait une armée au front.

Or au cours de la première quinzaine d'août, dans mon cabinet, je vous ai offert de vous remettre immédiatement à la disposition du Général en chef, en vous prévenant toutefois que celui-ci jugeait impossible de vous rendre dès maintenant une armée et vous mettrait d'abord à la tête d'un corps d'armée. Vous m'avez répondu que vous aimeriez mieux vous engager comme soldat de 2e classe et que, dans ces conditions vous préfériez attendre l'avis du Conseil des trois Généraux. Je vous ai engagé à réfléchir, et quelques jours plus tard, je ne pense pas que vous l'ayez oublié, vous me confirmiez votre refus par écrit.

Je suis convaincu que le rappel de ces quelques détails vous permettra de préciser vos souvenirs et de les accorder avec les miens.

Veuillez agréer, Général, l'assurance de mes sentiments très distingués. *Signé* : PAUL PAINLEVÉ

En terminant cet exposé minutieusement exact, j'insiste une dernière fois sur le point dominant : c'est l'existence de la lettre du matin du 29 avril, par laquelle le général Nivelle avertit le général Mangin qu'il a proposé au Gouvernement de lui retirer le commandement de la VIe armée, parce qu'il n'a plus la confiance de ses subordonnés.

Cette lettre, que le général Nivelle et le général Mangin semblent aujourd'hui ignorer, traduit le jugement direct et réitéré du Général en chef. J'estime, d'ailleurs qu'il était fondé. Si le général Mangin pensait être populaire, après le 16 avril, chez les combattants de Vauclerc et de Laffaux, c'est, je l'ai déjà dit, une preuve de plus de l'habileté avec laquelle les entourages savent maintenir leurs chefs dans l'ignorance des vérités désagréables. L'entourage du général Nivelle lui laissait entrevoir l'impopularité du général Mangin, mais lui dissimulait la sienne propre.

***

J'ai peu de choses à ajouter au sujet du Conseil des trois généraux. Le général Mangin me prête, quant au rôle de ce Conseil, les plus noirs desseins, en même temps qu'il résout avec désinvolture des questions épineuses de droit qui firent alors pâlir les conseils juridiques des Ministères. Si la passion ne l'aveuglait pas, il me serait au contraire reconnaissant d'avoir confié l'examen de son cas à un triumvirat si bienveillant et si auguste. Sa composition même révèle un souci, poussé jusqu'au scrupule, de respecter la loi et la discipline.

On sait qu'un tel Conseil n'est que consultatif. Il n'a d'autre pouvoir que de renseigner et d'éclairer le Ministre. Celui-ci a donc le droit de lui poser toutes questions complémentaires qu'il juge utiles. Il faut beaucoup de mauvaise foi (ou plutôt une grande confiance dans l'incompétence du public), pour assimiler l'usage de ce droit à une pression « sans exemple » exercée sur un tribunal souverain, pour lui dicter son verdict.

Le programme du Conseil était l'étude de la tentative de rupture du 16 au 23 avril : or le rapport était muet sur la matinée du 16 avril, notamment sur les assauts de Vauclerc et de Craonne. Je demandais sur cette matinée, l'avis du Conseil. Les autres questions n'étaient pas moins nécessaires : le Conseil avait d'ailleurs fixé le jour de sa réunion pour les examiner : mais la veille même, j'envoyais le général Foch en Italie, à la suite du désastre de Caporetto, et il n'était pas rentré encore quand M. Clemenceau arriva au pouvoir. Il est bien certain que le désir des trois enquêteurs n'était pas de prolonger une mission qu'ils n'avaient acceptée qu'à contre-cœur, après une vive résistance. Et, d'autre part, ce n'était pas non plus le désir du nouveau Ministre de la Guerre qui, en octobre, m'avait réclamé instamment, comme terminé, le rapport des trois généraux. Que le Conseil dût clore ses travaux après ma démission, c'était certain d'avance, mais ce n'est là qu'un à côté.

Ce qui est intéressant, c'est de discerner la signification exacte du rapport des trois généraux.

Les généraux Nivelle et Mangin s'en déclarent satisfaits[1].

1. Quand au jugement sévère du général Brugère sur le général Nivelle, c'est bien simple : c'est moi qui l'ai « arraché à sa faiblesse ».

Lisons-le de près, pourtant, et on verra qu'en même temps que le désir naturel de sauvegarder des camarades en posture difficile, bien des critiques apparaissent entre les lignes ou sont discrètement formulées.

Celle-ci, par exemple, grosse de conséquences : « Il faut reconnaître d'ailleurs que le plan du général Nivelle *ne répondait que trop* à l'ardent tempérament du général Mangin ».

Mais surtout, examinons les conclusions : « Mangin demeure le magnifique Commandant du groupe d'attaque de VERDUN ». Et Nivelle, « quelles que soient les observations qu'on puisse présenter sur la direction donnée à l'offensive du 16 avril, n'en reste pas moins l'excellent Commandant de la IIe armée, pendant les grandes journées de VERDUN ».

Faut-il beaucoup d'esprit *de finesse* pour comprendre le sens de ces jugements réticents?

Les faits, d'ailleurs, se chargent de les commenter éloquemment. Une campagne furieuse, je l'ai dit, a été menée en 1918 pour faire croire que les généraux Nivelle et Mangin avaient été les victimes d'une infâme cabale dont s'indignaient tous leurs camarades et les soldats.

M. Clemenceau arrive au pouvoir. Il est l'ami passionné de Mangin et a promis de lui rendre sur l'heure la VIe armée. Il a échangé avec moi, à son sujet, des lettres plus que vives. Le crime que j'ai commis ou laissé commettre à l'égard de Mangin, va donc enfin être réparé, aux applaudissements de l'armée. Non, c'est un corps d'armée que M. Clemenceau lui offre et qu'il finit par accepter, le même à la tête duquel je voulais le placer en août. Et il attendra sept mois une armée!

Pour ce qui est du général Nivelle, le général Mangin énumère les décorations, croix ou médailles que les Ministres successifs lui ont décernées. La question n'est pas là. M. Clemenceau a-t-il rendu au général Nivelle un commandement sur le front? NON. Il a accordé au général Nivelle un commandement honorifique en Algérie, commandement sans batailles. Nous avons vu, d'ailleurs, son opinion sur l'offensive du 16 avril et sur « l'optimisme éperdu » du chef qui l'avait conçue.

En définitive, que me reprochent mes adversaires?

D'avoir relevé le général Mangin du commandement de la VIe armée et le général Nivelle du commandement suprême.

Ils prétendent m'accabler des conclusions de la Commission d'enquête et des soi-disant actes de réparation accomplis par mon successeur.

Or, ces actes, qui consacrent ces conclusions, — le général Mangin mis à la tête d'un corps d'armée et non pas d'une armée, le général Nivelle maintenu loin du front malgré toutes les intrigues — sont la plus complète justification des mesures que j'ai prises.

***

Passons à la légende des pertes, dont je vais faire également justice.

Dans son livre *Comment finit la guerre* (p. 138-139), le général Mangin a fait sienne cette légende qui a couru le monde. Voici sa version :

Le 26 avril 1917, Sir Douglas Haig fut appelé à Paris pour conférer avec MM. Ribot et Painlevé qui lui exposèrent les pertes énormes des armées françaises : 25 000 tués, 95 000 blessés, disaient-ils, alors que les chiffres réels établis à cette date par les états de pertes des armées étaient de 15 000 et 60 000.

Dans sa réponse du 1er mars le général Mangin réédite la même accusation. Il parle de mes *erreurs* sur l'évaluation des pertes, comme d'une chose acquise et que l'on ne discute plus. Presqu'à chaque page de cette diatribe perce, contre moi, l'insinuation de m'être obstiné volontairement, malgré des documents irréfutables, dans des statistiques très exagérées, et d'avoir ainsi contribué à l'affolement de l'opinion.

« Une lourde responsabilité pèse, de ce fait, sur M. P. Painlevé. » Telle est la conclusion du général Mangin.

Il n'est pas une de ces insinuations qui ne soit contraire à la vérité. Je n'ai commis aucune errreur, je n'ai enflé aucune statistique. Le général Mangin serait bien embarrassé pour apporter, à ses allégations, l'ombre d'une preuve; et je pourrais lui répondre que l'invasion, par les Sénégalais débandés, de l'ambulance de Courlandon, aux portes de son Q. G., a fait plus pour déprimer l'opinion que des statistiques de pertes qui n'ont jamais été publiées.

Mais le général Mangin a porté contre moi une accusation précise : celle d'avoir trompé sciemment les Alliés et le Parlement en grossissant des deux tiers les pertes de l'offensive

de rupture. Cette accusation, je n'en laisserai rien subsister. Par elle, on pourra juger des autres.

Pour plus de clarté et de brièveté, je ne parlerai d'abord que du nombre des tués [1]. Je m'excuse d'insister sur un sujet si funèbre : il y faut pourtant apporter la lumière.

Le 26 avril, quand je me suis rencontré avec le maréchal Haig ou quand je me suis rendu devant la Commission de l'armée du Sénat, je n'avais de renseignements sur ces pertes que ceux que m'avait transmis, la veille au soir, le G. Q. G. lui-même : c'est lui qui m'avait indiqué globalement le chiffre de 25 000 hommes, comme le total approximatif des tués sur le champ de bataille.

Si ce nombre était exagéré, la responsabilité en incomberait donc au seul Grand Quartier Général, le Gouvernement en particulier le Service de santé, n'ayant aucun moyen de se renseigner directement, sauf sur les évacués.

Mais ce nombre hélas! n'est point exagéré. Bien loin d'être égal à 15 000, le nombre vrai des tués dépasse sensiblement 25 000 et les documents mêmes invoqués par le général Mangin permettent de le montrer.

D'après ces documents, établis le 13 mai 1917 sous la signature du général Nivelle, nos pertes du 16 au 25 avril comprennent (outre les blessés) 15 589 tués sur le terrain *et dont la mort est certifiée par deux témoins* et 20 500 disparus; sur lesquels 4 000 prisonniers (en chiffre rond).

Que sont ces 16 500 disparus non prisonniers, disparus la plupart *depuis plus de trois semaines*. Sans doute il y a les déserteurs, il y a encore quelques égarés qu'on retrouvera dans une autre unité ou dans une ambulance. Il y a les erreurs d'écriture. Mais, au bout de trois semaines, tout cela se compte par centaines. Le général Mangin s'imagine-t-il réellement que sur ces 16 500 hommes disparus *depuis trois semaines* et non prisonniers, il y en aît des milliers qui soient vivants, errants dans la campagne ou dans quelque unité qui ne soit pas la leur? Non, ils sont pour la plupart couchés sur le champ de bataille ou (certains) entassés dans les cimetières des formations sanitaires de l'avant, forma-

1. Après une grande offensive, le nombre des blessés est compris entre trois et quatre fois celui des tués sur le champ de bataille. Les statistiques des blessés sont toujours imprécises, parce que, durant les semaines qu'exigent les vérifications la situation change sans cesse par suite des récupérations.

tions qu'a désorganisées l'afflux désordonné des blessés et où l'on ne s'est pas encore préoccupé de rechercher les noms des disparus.

Ces 16 500 disparus (non prisonniers), à mesure que les semaines passent, il n'est quelques-uns qu'on retrouve encore dans d'autres unités ou dans des ambulances, ou qui sont signalés comme déserteurs; il en est d'autres plus nombreux dont on retrouve les noms dans les cimetières de l'avant. Quant à ceux — le grand nombre — qui, au bout de trois mois par exemple, restent *disparus* sans qu'on ait d'eux aucune trace, tous ceux-là sont tués (exception faite de cas si rares qu'ils n'influent pas sur les statistiques).

Or, depuis le début des hostilités, des statistiques officielles[1] rassemblent (après un délai suffisant), les tués sur le terrain disparus, prisonniers, de chaque mois (ou de chaque décade) de la guerre.

Au mois d'août 1917, ces statistiques nous montrent que sur les 16 500 disparus non prisonniers de la période 16-25 août 1917, 13 500 restent disparus; ceux-là sont tués. Les mêmes statistiques nous montrent que, dans la même décade, 5 000 grands blessés sont morts dans les formations sanitaires de l'avant.

Ainsi donc les statistiques normales de l'armée démontrent sans contestation possible que du 16 au 25 avril le nombre des tués sur le champ de bataille au cours de l'offensive avoisine 29 000, auquel s'ajoute 5 000 morts de leurs blessures dans les formations sanitaires de l'avant.

Je ne dirai qu'un mot au sujet des blessés. Je m'en suis expliqué en détail dans ma brochure : « La vérité sur l'offensive du 16 avril ».

Les seules erreurs commises dans l'appréciation de ces pertes ne portent que sur les blessés et furent le fait de la Direction de l'Arrière du G. Q. G. Elles furent immédiatement rectifiées par le sous-secrétariat du Service de Santé, et n'eurent par suite aucune influence sur les événements.

Aucune exagération des pertes n'est attribuable ni au Gouvernement, ni notamment au sous-secrétariat du Service

1. Ce sont ces statistiques, dont j'ai parlé dans mon dernier article, et dont je ne sais pourquoi, le général Mangin s'est imaginé qu'elles étaient des statistiques exceptionnelles faites « pour les besoins de la cause » et que naturellement, à tout hasard, il a qualifié de « truquées ».

de Santé. Aucune statistique exagérée n'a été communiquée aux commissions parlementaires. Aucun journal n'a jamais publié aucun renseignement sur les pertes de l'offensive.

S'il y eut de l'émotion dans le pays au lendemain du 16 avril, ce fut au passage des blessés *qui disaient ce qu'ils avaient vu*. Le Parlement n'y fut pour rien : le gouvernement, loin de laisser publier des statistiques alarmantes, s'efforça de calmer l'opinion par ses communiqués et les commentaires de la presse. Ne déplaçons donc pas les responsabilités.

***

J'ai discuté cette question des pertes d'une façon purement objective, sans m'indigner contre les calomnies auxquelles elle a donné lieu. Résumons le débat.

Une légende mondiale nous a accusés, M. Ribot et moi, d'avoir, le 16 avril, annoncé au maréchal Haig 25 000 tués, pour les dix premiers jours de l'offensive, alors que le chiffre vrai était 15 000, et que nous le savions.

Le général Mangin a couvert de son nom cette accusation et toutes ses conséquences. Or j'ai montré : 1° que le chiffre de 25 000 tués nous avait été fourni, directement et globalement, par le Grand Quartier Général lui-même; 2° que, loin d'être exagéré, ce chiffre était inférieur à la vérité, le nombre des tués sur le champ de bataille était de 28 000 à 29 000, auxquels s'ajoutaient 5 000 blessés morts de leurs blessures (entre le 16 et le 25 avril) dans les ambulances de l'avant.

La question est jugée.

Je ne parlerai pas, moi, de *statistiques truquées*. Je crois au contraire à la force d'illusion du général Mangin, et c'est ce qui est grave. Il affirme qu'il aurait eu la victoire en 1917 si on l'eût laissé continuer « sans répit », mais sur quoi se base sa certitude? sur l'usure comparée des forces allemandes et des forces alliées. Quel sens garde cette comparaison, si elle s'accompagne d'un tel aveuglement sur ses propres pertes?

Et je songe à cette pensée célèbre que je livre à la méditation du général Mangin : « C'est le pire dérèglement de

l'esprit de ne voir les choses que telles qu'on veut qu'elles soient. »

Pour dominer une période grandiose, trouble et tragique comme celle de 1917, il faut des hommes qui sachent regarder froidement la réalité, même pénible et soient capables de patience stoïque comme de foudroyantes décisions.

Les deux grands chefs que j'ai placés, le 15 mai 1917, à la tête de nos armées étaient des hommes de cette trempe. Je les ai soutenus et aidés de toutes mes forces durant l'ingrate période où ils attendaient « les Américains et les tanks » et, avant de forcer la victoire, préparaient les moyens de vaincre.

Voilà ce que j'avais à dire. Je l'ai dit en me gardant des outrances de langage.

Le général Mangin frémit à la pensée que j'aurais pu être au pouvoir en 1918. Le frémissement est une sensation essentiellement subjective et personnelle. Je ne conteste pas le frémissement du général Mangin. D'autres, des braves pourtant, ont frémi en 1917 à la pensée que les méthodes de Vauclerc et de Craonne pourraient continuer.

PAUL PAINLEVÉ

RÉMI DES RAUCHES[1]

A LA LOIRE

Dans la cabane, les deux Barolet s'étaient couchés. Jean Fouache, fatigué, avait pu grimper jusqu'au tiroir d'en haut, qui craquait au poids de son corps. Baptistin et Laberche, attablés, achevaient de vider la dame-jeanne, en contant de mornes histoires.

— La porte! — gronda Barolet. — On sent de l'air en diable... Vous pourriez au moins pousser le battant du côté où on a la tête.

Rémi, sans bruit, ferma le battant. Les voix des buveurs s'étouffèrent. La lueur de la chandelle, qui fumait sur la table, se déplaça vers la gauche et les laissa dans l'ombre, tous deux, le père Jude et lui. Le vieillard s'était assis sur le bord de la toue; sa blouse blanche, dans les ténèbres, le muait en un long fantôme.

Ils causèrent, très bas, pour ne pas éveiller ceux qui dormaient.

— Je ne sais pas ce qu'a la Loire, — dit Rémi. — Elle est drôle... Écoutez-la cogner sous la toue : on croirait de gros cailloux qui passent.

Cela raclait durement les planches, en effet, comme si des

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars.

myriades de galets fussent montés du fond, soulevés par une force mystérieuse.

— Est-ce l'eau? — demanda le père Jude.

— Oui, c'est l'eau. Lorsqu'elle fait ce bruit-là, c'est signe que la Loire va monter... Nous l'avons entendu souvent cette année, mais jamais comme cette fois-ci.

Le père Jude se pencha sur le fleuve. Des choses blafardes flottaient au fil du courant, pareilles à des bouchons énormes; il en toucha une de la main, la sentit fondre comme une mousse savonneuse.

— Les *moutons* descendent, — dit-il; — toute la Loire en est couverte. Et l'eau est grasse, lourde d'argile... Je crois qu'une grande crue est proche.

— Je crois aussi, — dit Rémi.

Puis il courut, ayant tiré la corde du trébuchet.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda, du fond de la cabane, la voix du grand Barolet.

— Rien... ; le carrelet est vide... Mais je devais m'être trompé : c'était l'eau qui cognait dans les cambres.

Ensommeillée, la voix marmonna quelques mots confus : « Maladroit... vieux bavard... » Et se tut.

Jean Fouache ronflait. Baptistin et Laberche buvaient encore, les coudes sur la table, la tête dodelinante.

— Fort buveur, mon oncle, — disait Baptistin, — six litres, huit litres par jour... Ça ne l'a pas empêché d'arriver à septante et neuf.

— Connu plus fort, — répondait Laberche... — S'appelait Bricart; buvait au décalitre; jamais saoul; chantait seulement une petite chanson...

Les coups de vent, cependant, fraîchissaient sur le fleuve, entraînaient avec eux une fine poussière d'eau, qui mouillait les moustaches et les cils. Entre deux nuages, tout à coup, la lune parut; et la Loire brilla toute d'une froide lumière d'argent.

Les deux hommes se sentaient gagnés d'une tristesse vague, d'un découragement sans cause. Rémi se rapprocha du père Jude, dans un besoin d'être moins seul, d'éprouver davantage la présence amie du vieil homme. La lune s'était voilée de nouveau; la rivière coulait dans l'ombre, tachée des mêmes

reflets louches. Tous les bruits de l'espace se fondaient en un vaste grondement, qui semblait la voix même, la voix menaçante de la Loire.

Elle balançait lentement la toue, la soulevait d'avant en arrière, la laissait retomber avec une sournoise douceur. Elle la berçait sans violence, d'un mouvement très souple et très long; et pourtant les haubans gémissaient, les amarres grinçaient, et les ais de la cabane, à chaque instant, craquaient sous leur chemise de zinc.

Les deux hommes demeuraient silencieux. Ils auraient voulu parler, entendre le son de leurs voix d'hommes : cela leur aurait fait du bien, peut-être, les aurait distraits de cette tristesse déprimante, qui entrait en eux avec la voix de la Loire. La pensée de la Loire les hantait, et sa présence énorme. Ils étaient sûrs que, s'ils avaient parlé, c'était d'elle qu'ils auraient parlé; et ils n'osaient pas, retenus par une superstitieuse terreur.

Il faisait froid de plus en plus; les nuages s'amoncelaient au ciel, en masses informes qui semblaient immobiles, malgré les rafales grandissantes du vent. Quelques reflets encore rôdèrent sur les eaux, puis s'éteignirent : et la Loire ne fut plus que ce grondement immense, qui venu de la nuit retournait à la nuit, sans fin.

Alors le père Jude se leva, et se mit à marcher d'un bout à l'autre du bateau. Ses pas faisaient un bruit chétif, un battement grêle et court qui restait sur les planches, qui revenait, d'un pas à l'autre, à l'appui fragile des planches. Rémi, bientôt, ne les entendit plus; dans une demi-hébétude, il regardait cette silhouette pâle qui approchait, puis s'éloignait au fond des ténèbres grondantes, et revenait encore, à presque le toucher. Un tressaillement le secoua, lorsqu'il sentit la main du père Jude se poser sur son épaule.

— Écoute, Rémi...

— Qu'y a-t-il?

— Ne penses-tu pas que nous ferions sagement d'éveiller Barolet?

— Non! Non! — dit Rémi... — Et pourquoi l'éveiller?

— Parce que j'ai du souci, à cause de la Loire.

— C'est vrai. Mais que pourrait Barolet plus que nous?

— Il la connaît, — murmura le père Jude.

Et Rémi, refusant toujours :

— La connaît-il donc mieux que vous? Qu'il dorme, et que du moins nous demeurions en paix, sans Barolet, sans tous ces autres dont la cabane est pleine.

Il écouta la nuit, un moment; et il dit :

— Je crois que la Loire revient à raison.

Ils avaient moins peur, maintenant qu'ils avaient parlé d'elle. Le père Jude cessa sa promenade machinale, et revint s'asseoir sur le bord de la toue.

— Personne, — dit-il, — personne ne connaît la Loire, ni Barolet, ni moi, ni personne. Elle est sauvage, sauvagement libre; elle se garde et brise toute contrainte, d'où qu'elle vienne : malheur aux hommes, s'ils ont osé la contraindre!

— Je sais, — dit Rémi, — elle n'aime pas les hommes.

— Elle ne les aime, ni ne les déteste; elle est libre. Lorsqu'elle se bat contre eux, et qu'elle leur fait du mal, c'est parce qu'ils ont voulu la contraindre.

Il étendit son bras vers une rive, puis vers l'autre; et son geste évoqua les champs fertiles où, par les jours de soleil, les métairies font des taches roses et blanches, très gaies. De l'est à l'ouest, d'un bout du val à l'autre bout, la rumeur de la Loire s'élevait jusqu'aux nuages.

— Ne sens-tu pas comme elle est chez elle, comme ce pays lui appartient que nous croyons notre pays? C'est elle qui l'a creusé, largement, d'un coteau à l'autre coteau. Il n'est pas un coin de cette terre qui ne soit ce qu'il est à cause d'elle, pas un coin où elle n'ait coulé, où elle ne coule encore, à plein ciel ou cachée. Rappelle-toi comme elle sinue, comme elle divague, comme elle tient toute la place qu'elle peut! Autrefois sans doute elle a baigné les forêts de Sologne; tous les cailloux qui gâtent les terres, au pied de la côte, c'est elle qui les y a laissés, en s'en allant. Elle est montée au nord, vers l'autre grande forêt, mais avec quels caprices, quels retours, quelle volonté de rester chez elle, maîtresse de toute l'ample vallée! Laisse Portvieux derrière toi, et marche, vers le sud, jusqu'aux acacias du rio : ces mares d'eau limpide qui dorment sous les feuilles, c'est elle; ces grosses pierres chaotiques dont l'échine luit à travers les ronces, c'est elle. Quitte

la route, et prends à travers champs : ceci est sable, sable de Loire; et ceci est gravier, gravier de Loire. Regarde, près de cette métairie, la fosse ronde où les bestiaux s'abreuvent : c'est elle. Et c'est elle encore, ce gouffre ancien envahi d'herbes, qui vient de béer sous tes pas. Penche-toi sur le puits, dans la cour : très près de toi, dans l'ombre fraîche, tu verras briller la nappe des eaux folles, et tu la reconnaîtras... Tu n'as pas oublié la mort affreuse de ce tuilier dont les vêtements prirent feu, et qui courut se jeter dans la Loire, au hameau de Bouteille; c'était près des meulières qui bordent au large le grand remous, et qu'on voit affleurer lorsque les eaux sont basses. Il plongea, disparut; et vainement désormais le cherchèrent mariniers et pêcheurs. Le pouvaient-ils chercher dans l'autre Loire, celle qui s'en va sous terre, et qui se cache aux profondeurs du val? Ce pays est à elle; elle le tient jusqu'aux entrailles. De Bouteille jusqu'à Orléans, plus loin encore, elle coule en des cavernes crayeuses, elle y bouillonne au temps des crues, mine leurs parois, ébranle leurs assises millénaires. Ces surgeons lourds qui s'étalent à la surface même de ses eaux, c'est elle encore, qui revient à la lumière du ciel; et le tranquille Loiret, si bellement transparent et vert, n'est qu'un sourire de la Loire... J'ai vu, loin au midi, des montagnes au pied desquelles elle coule, pourpres de bruyères en fleurs, et fauves de fougères brûlées; je l'ai regardée au fond des gorges, écumeuse parmi des rocs sombres, et si loin que cette frange d'écume bondissante semblait immobile et figée. Je sais qu'elle a grandi dans la peine, qu'elle a frayé sa route, âprement, à travers de rudes contrées. Comment n'aurait-elle pas aimé nos plaines faciles, nos lents coteaux où le soleil s'attarde, et toute cette paisible lumière sur le miroir aplani de ses eaux! Elle les a pris, sauvage encore; elle s'est embellie de leur grâce, adoucie de leur mollesse heureuse, mais sans vouloir s'y abandonner : elle est restée la conquérante, la fantasque, la rivière aux menteuses langueurs, aux brusques et terribles colères... Elle n'aime pas les hommes, disais-tu? Mais pourquoi les hommes la bravent-ils comme ils font? Jour à jour ils lui volent son domaine; là où elle coulait hier, ils viennent et sèment leur blé, plantent leur vigne et construisent leur maison. Ils ramassent l'argile

limoneuse, le sable même qu'elle a laissés, les amoncellent sur sa rive, et lui disent : « Tu ne passeras plus. » Moi-même n'ai-je pas bâti ma demeure de gazon à l'orée sablonneuse du rio, parmi les osiers rouges de Loire? Que lui dirai-je demain, si elle reprend son bien, et si, rentrant là-bas après la crue, je ne retrouve qu'un peu de vase à la place tiède où je dormais?

Le père Jude longtemps demeura sans parler, la pensée au loin planant sur la cabane de rondins et de terre où, derrière la porte bien close, le fourneau et la meule, et la couche de haillons, et les livres, et le tas de branches sèches, toutes les choses familières demeuraient en leur place, attendaient fidèlement le retour du vieux maître. Il reprit, avec une résignation pleine de mélancolie :

— Que lui dirai-je, moi qui savais?... Ils songent, les paysans : « Nos levées sont hautes et puissantes; elle nous ont coûté tant de labeur que nous avons bien gagné, à toujours, le droit d'être en sûreté près d'elles. » Du moins, les malheureux, gagnent-ils bien le droit d'oublier! La vie les pousse : il faut que vive la famille, et que croisse sous le ciel l'essaim laborieux des hommes. Comme les vignes sont belles autour de la maison, hauts les blés, verts les fourrages! Après les foins vient la moisson, après la moisson la vendange; une récolte suit l'autre récolte, et les greniers s'alourdissent pendant que naissent les enfants... Mais moi qui suis tout seul, moi qui n'ai ni champ, ni famille, et qui pourrais, dans une brouette, emporter mon avoir de gueux, qu'ai-je été bâtir ma hutte parmi les osiers rouges, là où je sais que reviendra la Loire?

Il leva lentement les deux mains, les laissa retomber sur ses genoux. Et très bas :

— C'est que je l'aime, — murmura-t-il. — Je l'aime pour la beauté dont elle comble mes yeux, pour les courbes molles de ses rives, pour les grèves ardentes que le soleil fait trembler, les grèves mauves à l'ombre des osiers, les grèves bleues sous le clair de lune, pour la vive fraîcheur des courants qui dansent sur les galets roux, pour le mystère glauque des mouilles, et pour les ablettes d'argent qui sautent près des bateaux-lavoirs... Je ne suis qu'un vieux fou, tu sais bien, sans talent, sans cou-

rage, un de ceux que les travailleurs de la glèbe et des bourgs ont raison d'appeler « bons à rien ». Que n'ai-je le pouvoir magnifique d'animer mes visions et mes rêves! Maintes fois, maintes fois j'ai cru voir, à la semblance d'un clair visage de femme, sourire le visage de la Loire. J'ai rêvé, dans un bloc de marbre blond, de hanches souples et de seins aux belles courbes; j'aurais voulu, sculpteur de génie, prendre un ciseau et tailler dans la pierre, fougueusement; et voir devant mes yeux, comme un jeune miracle, surgir la forme de mon rêve. Las! Je l'aurais reconnue et j'aurais dit : « C'est la Loire », dans l'instant que déjà ce n'eût plus été elle, — à peine, captive triste ensevelie dans sa gangue de pierre, une palpitation de mon rêve. Je ne regrette rien! Je ne regrette rien! Lorsqu'une libellule passe devant ma porte et vole à la pointe des rauches, je l'écoute grésiller comme une verte étincelle, et je lui dis seulement : « Sois libellule. » Et mes yeux qui la suivent s'en vont vers la Loire; et la Loire prend mes yeux; et je lui dis seulement, au profond de mon cœur : « Sois la Loire. »

Il se pencha vers Rémi, chercha son regard dans les ténèbres.

— N'est-ce pas ainsi qu'il faut aimer? — demanda-t-il.

Rémi frissonnait, accablé tout ensemble et soulevé d'amour. Il y avait, sous les sapins, un corsage bleu qui l'appelait de loin; il y avait, dans ses deux mains, deux mains fragiles qu'il étreignait, et près de son visage un visage au nimbe de lumière, et sur ses lèvres, et dans toute sa chair défaillante, la caresse furtive d'autres lèvres. Avec ferveur, au profond de lui-même, il murmurait : « Sois Bertille. » Et cela voulait dire : « Sois femme. Sois toute la beauté poignante de la femme, et ce besoin d'aimer qui me tourmente, et toute la force, et toute l'ardeur de mes jeunes vingt-cinq ans. »

Il aurait voulu s'agenouiller près du père Jude, mettre le front sur son épaule bonne, et jusqu'au jour lui parler de Bertille, au balancement berceur de la toue, parmi cette grande rumeur dont la Loire comblait la nuit.

Une secousse venue des cambres monta vers son poignet; il tira la corde, trop tard : il entrevit, comme il courait, un gros poisson basculer sur l'armature du carrelet, et retomber dans l'eau, pesamment.

— Qu'était-ce? — demanda le père Jude.

— Taisez-vous! — souffla-t-il. — C'était un saumon... Mais taisez-vous, pour l'amour de Dieu!

Il entendait, au fond de la cabane, Barolet qui remuait sur la paille. Avec d'infinies précautions, il raccrocha les poids, hala doucement le balancier : la poulie grinça; et dans l'instant, la voix de Barolet sortit de l'ombre :

— Encore un manqué, je parie?

— Non, — dit Rémi. — Je rechevrais la toue.

— La Loire monte toujours?

— Elle monte.

Il avait repris la ficelle des cambres. Tout de suite elle bougea d'une secousse nouvelle; mais cette fois il tira très vite et, quand il se pencha sur le carrelet, il vit qu'un saumon rouge s'y ruait désespérément. Il saisit l'aveigniot, laissa « valer » la bête dans la poche que creusait le courant; de sa main libre, il cherchait à la pousser dans l'épuisette.

— Ne te presse pas, — dit Barolet, derrière lui.

Il répondit :

— Laisse-moi faire : je l'ai.

Il s'était relevé, tenant verticalement le manche de l'aveigniot, pour que le poids même du saumon tirât le filet sur son cadre, le fermât hermétiquement.

— Fais-le passer, — dit encore Barolet.

Il refusa :

— Je peux bien l'assommer moi-même.

Au bruit des coups de sabot, Baptistin et Laberche sortirent de la cabane.

— Bon sang! Quelle bête! — dit Baptistin.

— Tu trouves ça? — dit Laberche.

Le saumon s'allongeait, inerte, sur les planches. Barolet le prit dans ses bras et revint vers la chandelle, pour le peser. Il l'avait suspendu par l'ouïe au crochet d'une balance romaine; il le tenait le plus haut qu'il pouvait, raidissant l'épaule et le torse en arrière; mais la queue du saumon touchait encore le sol, et traînait, large, sur le plancher.

— Neuf kilos, — annonça Barolet.

— Bon sang! — fit Baptistin. — Neuf!

— J'ons vu plus gros, — dit Laberche.

Un bâillement gigantesque leur fit lever la tête : c'était Jean Fouache qui s'éveillait. Ils l'aidèrent à descendre, avec des rires. Baptistin déploya le mouchoir à carreaux dont il avait enveloppé sa galette : le vin coula, puis le café, puis le vieux marc.

Au bout d'une heure, le gamin qui pêchait appela de la porte.

— Dis, Arsène?... Viens donc voir.

Le grand Barolet se leva et sortit. Les autres l'entendirent plonger une bourde dans l'eau, puis causer bas avec son frère. Il reparut, les sourcils froncés, la mine soucieuse.

— Allons, — dit-il, — faut s'en aller, Baptistin. Et toi aussi, Laberche... Ça n'est plus le moment de rire.

Ils allaient protester; il ne leur en laissa pas le temps :

— Assez blagué! Vous êtes saouls comme la vendange : vous n'avez plus rien à faire ici, qu'à gêner.

Il ajouta entre ses dents :

— Et il y en aura encore deux de trop.

Ce fut lui-même qui reconduisit Baptistin à la rive. Laberche, vexé, avait refusé l'aide du gamin; il monta tout seul dans sa barque pourrie, après qu'on eut, malgré ses cris, écopé l'eau qui l'emplissait à moitié.

Longtemps après, sur la rive de Gaule, un falot s'alluma, piquant les ténèbres d'un point jaune; ils le virent zigzaguer étrangement, s'éteindre comme s'il roulait à terre, puis s'allumer encore et recommencer sa promenade titubante : c'était Baptistin qui rentrait au Mesnil. A l'opposé, les rames de Laberche continuaient de battre l'eau, à grands coups désordonnés. Il chantait à tue-tête, par bravade, pour bien montrer qu'il n'avait pas peur, qu'il n'avait besoin de personne :

Du piccolo,
V'là mon lolo,
J'en bois quand j'ai mal à la tête...

Sa chanson ridicule cahotait sur la Loire. Les hommes demeurés sur la toue l'écoutaient avec un serrement de cœur, une angoisse qui se faisait plus vive chaque fois qu'ils ne l'entendaient plus, balayée par une rafale de vent. Enfin, sur

la rive ténébreuse, un autre falot brilla, s'éloigna en zigzaguant. Et tout près, de l'autre côté, le bachot du grand Barolet émergea soudain hors de l'ombre. Il l'attacha, sans rien dire, et rentra dans la cabane. De grosses gouttes de sueur lui coulaient du front; il se versa un demi-verre de marc, l'avala d'un trait; puis, hochant la tête et regardant les planches, à ses pieds :

— Ah! bon Dieu! — dit-il seulement.

III

L'aube se leva, terreuse, sur la Loire couleur de boue. A perte de vue, elle charriait les moutons d'écume, d'une pâleur sale sur la teinte plus lourde des eaux. Le ciel semblait refléter la Loire, boueux comme elle, engluant à ses nuées la clarté pauvre qui sourdait d'en haut. Le vent soufflait toujours : on le voyait accourir de loin, par grandes risées venues du sud-ouest; elles chassaient les moutons devant elles, les culbutaient en houle confuse de troupeau, éparpillaient autour d'eux de laineux flocons d'écume. Et la pluie qui tombait les criblait de ses gouttes, y creusait comme des trous d'éponge, les émiettait peu à peu, les faisait enfin s'écrouler, mollement, sur l'eau pesante.

A l'avant de la toue, l'eau roulait des bourrelets énormes; ils enveloppaient l'étrave de leurs nœuds, filaient le long des bordages, et plongeaient soudain, à l'arrière, avec un bouillonnement profond. Lorsqu'on se penchait sur le flot, on y voyait danser, à travers un nuage opaque de limon, de petites choses fugaces qui devaient être des graviers. Des fétus de paille tournoyaient au bord des remous, des brindilles noirâtres, des feuilles déjà pourries. Bientôt des branches passèrent : elles butaient dans les fils du barrage, s'enchevêtraient les unes dans les autres, formaient à la longue un barrage nouveau contre lequel le courant s'acharnait avec colère, pesant sur les perches dont le faîte s'inclinait, secoué de grandes oscillations.

— Est-ce possible? — grognait Barolet. — La crue de neige est descendue d'abord; et puis une autre encore est

venue derrière elle : n'avons-nous pas assez peiné pour finir la campagne tranquilles?

Il s'obstinait, malgré la poussée grandissante qui faisait plier le barrage, gonflait la toile entre les perches, à la crever.

— Ça va pourtant bien finir, — disait-il. — Ça va s'en aller en deux heures... Ça n'est pas possible qu'elle monte encore...

Les mâchoires serrées, une fièvre aux prunelles, il promenait sans trêve son regard de la rive à la pointe du rabat. Il le fixa tout à coup en un point de la levée, derrière les peupliers de la mare.

— Il y a là-bas un cavalier qui galope, — dit-il.

Un instant après, il le reconnut :

— C'est Hurtevent.

Le garde avait mis pied à terre, attaché sa monture aux basses branches d'un arbre. Il descendait vers la rive, de toute la vitesse de ses jambes. Quand il fut à hauteur du barrage, il s'arrêta, mit ses mains en cornet sur sa bouche :

— Ohéhooo! — cria-t-il.

Son appel se traîna tristement sur la Loire, étouffé par le voile de la pluie.

— Ohéhooo! — répondit Barolet.

Puis ils écoutèrent. La voix du garde leur arrivait par lambeaux, dispersée à chaque saute du vent. Parfois ils ne l'entendaient plus, tant se haussait la clameur de la Loire; parfois un mot passait avec une force étrange, comme si l'homme qui criait eût été tout près d'eux. Ils distinguèrent :

— Plus le temps... Tout arracher... Digoin... Inondation...

Hurtevent repartait déjà, penché sur l'encolure de sa bête, et galopant. Le grand Barolet avait blêmi. Il laissa tomber ses bras et s'incliner son front, avec une lassitude infinie.

— Quelle misère! — balbutia-t-il.

Les autres qui étaient là se serraient autour de lui. Ils faisaient, sur la toue ballottée, au milieu du fleuve mugissant, un pauvre groupe en détresse, un mince tas d'hommes qui semblait perdu.

— Allons! — dit Barolet.

Il se raidit, les poings serrés, releva la tête d'une secousse

violente, comme pour rejeter bien loin cette défaillance qu'il avait eue.

— Et dépêchons! Il y a de l'ouvrage pour tous.

Il répartit les travailleurs, Rémi et le père Jude dans un bachot; le gamin dans un autre, avec Jean Fouache; et lui seul dans le troisième

Ils enlevèrent les fourchettes, puis la toile pièce à pièce. L'eau montait avec une hâte lourde, soulevant les barques d'une telle poussée que l'homme debout à l'avant, et qui s'accrochait aux fils du barrage, sentait ses doigts se nouer de crampes douloureuses, à chaque instant appelait l'autre à son aide, pour ne point lâcher prise à force de souffrance. Autour d'eux des branches passaient toujours, avec de lents tournoiements; des remous se creusaient, en spirales tourbillonnantes; et la nappe entière des eaux tournait jusqu'à la rive lointaine, emplissait leurs cerveaux de vertige et de bruit.

C'était un bruit égal et soutenu, sans sursauts, sans accalmies. Par moments il s'enflait davantage, par moments semblait s'affaisser, mais toujours à lente courbe, à rythme tranquille et fort, amplement. Ils n'auraient su dire d'où cela venait, de la Loire, ou du vent, ou des gouttes innombrables de la pluie. Chaque parcelle de l'espace bruissait immensément; cela coulait avec l'eau tournoyante, glissait avec le vol des nuages, tremblait dans l'air avec l'ondée. Ils travaillaient parmi le bruit, sans autre pensée que celle d'aller très vite, d'avoir achevé la nécessaire besogne. C'était intolérable, à la longue, ce tournoiement qui n'arrêtait pas, ce vacarme toujours le même, et dont ils étaient prisonniers. Ils travaillaient comme des somnambules, avec des gestes rapides et sûrs; leur travail même les soutenait, les poussait d'un geste à un autre, les obligeait d'aller plus vite encore : sur les planches les fourchettes cognaient; la toile s'affaissait à l'arrière, mêlant ses mailles à longs plis mouillés. Ils se hâtaient, dans l'angoisse d'une défaillance, d'une brisure soudaine qui romprait leur vertige : lâcheraient-ils cette perche qu'ils étreignaient, reprendraient-ils leur souffle, une seconde, et ce serait la course à la dérive, la fuite sur les eaux tournoyantes, au gouffre bruissant de l'espace.

La toile enlevée, les fourchettes jetées en paquet sur la berge, le grand Barolet ordonna :

— Vous deux, Jean et le père Jude, vous allez porter ça là-haut... Là-haut, oui, au coude de la levée; et vous mettrez les bois en faisceaux, tout debout, pour qu'ils sèchent... On n'a plus besoin de vous sur la Loire

— Vous n'allez pas retourner sur la Loire? — demanda le père Jude.

Il s'était laissé tomber à même la terre boueuse, ses vieux muscles si las qu'il pensait ne se relever jamais. Le tournoiement des eaux demeurait en sa tête, faisait bouger le sol sous son corps et, très haut, parmi les nuages, les cimes frêles des peupliers. Jean Fouache lui aussi s'était couché; il semblait avoir maigri, toute la graisse de sa face pendante au bas des joues, plus molles et blafardes que jamais.

— Vous n'allez pas retourner sur la Loire? — dit encore le père Jude.

Tous, ils regardaient le fleuve : maintenant qu'ils étaient sur la rive, ils voyaient les eaux dévaler d'un seul bloc, glisser d'une effrayante vitesse entre l'épaulement des levées. Elles luisaient, sous le ciel blanchissant; de rares bouchons d'écume les tachaient encore; des remous les creusaient çà et là; et des branches emmêlées descendaient avec elles, pareilles à des buissons flottants. Mais toutes ces choses passaient comme à travers un songe, entraînées sitôt apparues, dans le branle énorme du courant : ils ne voyaient plus rien que cette masse d'eaux luisantes, que cette force allant son chemin, cette espèce de bélier qui fonçait immensément, sous l'étreinte chétive des levées.

Les levées n'étaient plus que des barrières d'enfants, si dérisoires et minces qu'ils en détournaient leurs yeux. Elles-mêmes, par endroits, s'écartaient de la Loire, fuyaient loin dans les terres et lui laissaient la place. La Loire les rejoignait déjà, couvrant les champs d'une nappe loqueteuse qu'on voyait glisser très vite, ramper autour des îlots émergés, ronger leurs bords et bientôt les dissoudre. Depuis longtemps, les rauches avaient disparu; derrière elles, les têtes rondes des osiers traçaient encore une frange de souples feuillages,

et qui pourtant éclatait peu à peu, perdait ses grains comme un collier rompu. Les pieds des aulnes étaient dans l'eau; les échalas des vignes, au-dessus des ceps immergés, pointillaient l'eau de hachures parallèles. L'eau coulait à plein flot dans les grands bois d'amont, derrière lesquels, face à la basilique de Fleury, se cache la ferme de l'Ile-aux-Canes.

En la mémoire du père Jude, des souvenirs de lectures revenaient obstinément; une phrase surtout, qu'il avait lue dans une vieille *Histoire d'Orléans*, et qu'il entendait à travers le grondement du fleuve, comme si quelqu'un l'eût prononcée tout près, à voix haute. Il s'écouta la prononcer lui-même, avec une jouissance secrète dont il eut honte, comme d'une petite lâcheté :

« — Et lors, ô triste spectacle! Vous voyez les belles prairies herbues, ces campagnes blondoyantes et fromenteuses changées en une mer, les moissons flotter sur ces ondes bruyantes, et l'espoir de la récolte s'enfuir devant les yeux du pauvre laboureur et basané vigneron. »

— C'est bien l'instant, — dit Barolet, — bien l'instant de raconter des histoires!

Le père Jude leva les yeux vers lui. Une pâle rougeur colora ses joues; mais tout de suite il sourit; et, sereinement :

— Tu as raison, — dit-il. — M'aurais-tu parlé plus rudement encore, je ne t'en ferais point reproche, parce que j'ai mérité ta rudesse.

Il se leva, malgré sa grande fatigue, et fit signe à Jean Fouache de le suivre. Jean Fouache geignait, toujours couché; le regard morne, il évaluait l'entassement des fourchettes, et la raideur du perré qu'il faudrait escalader tant de fois.

— J'y arriverons jamais, — disait-il faiblement. — C'est sûr que j'y arriverons jamais.

— Essayons tout de même, — fit doucement le père Jude.

Il prit une fourchette sur chaque épaule, et gravit l'escarpement. Les pavés glissaient sous l'herbe mouillée; comme ses deux mains levées ne pouvaient lâcher les perches, il se faisait très mal lorsqu'il tombait sur ses genoux. Derrière lui, Jean Fouache geignait toujours :

— Bon Dieu qu'c'est haut! Bon Dieu qu'c'est lourd!... C'est sûr que j'y arriverons jamais.

La nuque tiraillée par les fourchettes ruisselantes, les genoux meurtris, les joues brûlées de sueur, le père Jude l'encourageait :

— Allons, Jean! Allons, mon brave!... Qu'est-il besoin de tant parler de Dieu? Songe seulement que, dans sa justice, notre Père comptera toute la peine de cette heure, si nous l'acceptons de bonne volonté, pour l'amour d'autres hommes nos frères... Mon frère Jean Fouache, rappelle-toi notre frère Jésus, et la peine qu'il souffrit aux durs rochers du Golgotha.

Le gros homme haussait les épaules :

— Quand vous direz!... Deux sous de goutte feraient bien mieux l'affaire... Arrêtez donc la Loire, aussi! Elle aura moins de peine que nous à transporter les fourchettes qu'on laissera.

La Loire, avec la même lourde hâte, continuait sa montée redoutable. Elle avait gagné la lande; elle y rôdait parmi les genêts en fleurs : et les fleurs s'éteignaient, pareilles à des flammes sous les eaux.

— Allons, Jean! — disait le père Jude.

Il ne sentait plus sa fatigue. Une pitié courageuse l'exaltait, lui donnait la grâce d'être fort. Chaque fois qu'il atteignait le faîte de la levée, il voyait, par toute la plaine, des hommes minuscules qui marchaient : ils sortaient des métairies éparses, et ralliaient les chemins qu'ils couvraient de longues files. Sur la route de Clarigny, des carrioles trottaient, pleines de matelas, de cages à volailles, d'un pêle-mêle de choses confuses dont l'aspect serrait le cœur; par derrière, des bestiaux à l'attache baissaient le mufle et tiraient sur leur longe. La route était noire, sous ce grouillement de horde; elle débordait largement par les prés, coulait jusqu'à la côte lointaine, dont elle battait le seuil, comme un sombre jusant.

Le père Jude se retournait. Et la Loire, à chaque fois, le frappait du même saisissement. Elle avait monté encore, englouti là-bas les têtes des osiers, effacé les lignes d'échalas, isolé les grands arbres des bois en submergeant les taillis

à leurs pieds. Sur cette rive, la lande avait toute disparu, cachée sous un linceul d'eaux plates, mouvantes à peine, et plombées de livides reflets. Il ne pleuvait plus; le vent était tombé soudain; et dans l'air immobile, presque prostré, la clameur de la Loire, maintenant, s'entendait seule : non plus le bruit du flot poussant le flot, ni le choc du courant lancé contre les rives, mais une clameur bestiale, une bramée grandissante et qui semblait sortir d'une monstrueuse poitrine, sans fin. Au milieu de la Loire, les bachots et la toue montaient avec le flot; les hommes qu'ils portaient remuaient comme des insectes, avaient l'air de soutenir, contre le fleuve déchaîné, on ne savait quelle lutte prodigieuse, quel combat téméraire et fou.

Le père Jude, encore, gravissait la levée; et toute la plaine s'étalait devant lui : la plaine inquiète, avec ses sentes fiévreuses, ses longues routes gonflées d'hommes, et l'abandon lugubre de ses champs. Les nuées s'étaient jointes une à une; confondues, elles tendaient par le ciel un immense dais violâtre, dont le poids écrasait la plaine : il se soulevait un peu autour de l'horizon, laissant voir une bande de lumière jaune, limpide et triste, une lumière vide, sans rayonnement, comme il en doit stagner autour des astres morts.

Et voici que sous les nuages, une cloche se mit à tinter. Elle tintait à battements espacés, craintivement; sa voix grêle courait au ras des terres, étouffée par le deuil du ciel. Elle s'enfla, prit son vol, de plus en plus haute et sonore; et toute la plaine frémit, à l'effleurement vif de son aile. Le père Jude, alors, se tourna du côté de Clarigny, et chercha l'église des yeux : il la trouva, toute petite, vieille et tassée au milieu des pâtures; et dans la claire-voie du clocher, il distingua sur l'horizon une chose sombre qui palpitait, pareille à un cœur blessé. « Vieille église! murmura-t-il. Bonne maison du refuge! Nef de pitié sur la mer dangereuse!... » Il y avait dix siècles qu'elle était là, fidèle, et qu'elle veillait sur les générations des hommes. Combien de fois déjà le tintement de ses cloches avait-il couru par la plaine, frappé aux portes des chaumières, clamé l'approche du malheur : « Alerte, bonnes gens! Il y a péril sur vos maisons. Les hommes d'armes galopent, sauvez-vous! L'incendie gronde, sauvez-vous! La

Loire est folle, sauvez-vous!... Sauvez-vous! Sauvez-vous! Je demeure. »

Plus loin sonnèrent les cloches de Fleury. Et les cloches de Portvieux sonnèrent. Et toutes les cloches du val sonnèrent un frémissant tocsin. Elles sonnaient à Méry, à Nevoy, au Mesnil; elles sonnaient sur Jargeau et Saint-Denis; elles sonnaient, lointaines, vers Darvoy et Sandillon. Leurs tintements se croisaient au-dessus de la Loire, soulevés au passage par sa clameur énorme, puis retombaient, comme des oiseaux las, et reprenaient leur vol à travers la campagne. Et d'autres hommes sortaient des fermes, chassant des troupeaux devant eux; et la route, sans trêve, charriait la même foule ténébreuse, la même misère sans visage, tout cet exode d'une race qui fuyait devant la Loire.

Elle montait, plus formidable à l'approche de la nuit. Ses eaux nues se gonflaient vers le ciel. Il ne restait plus, du barrage, que quelques perches d'alignement, leurs faîtes seulement qui s'inclinaient, comme des mâts de vaisseaux naufragés. Le père Jude, très pâle, regardait la place vide où flottaient tout à l'heure les bachots et la toue. Qu'étaient-ils devenus, les trois hommes? Entraînés vers quels abîmes, vers quels arbres soudain dressés, vers quelle lugubre catastrophe?

— Jean! — appelait-il... — Jean! Les vois-tu?

— Là-bas, — disait Jean, — vers les sapins. N'est-ce pas la toue qui cherche à remonter?

C'était elle. Deux hommes se tenaient à l'avant, poussant la bourde; l'autre était par derrière, dans un bachot à la remorque : ils longeaient le bois à toucher les arbres.

Heureusement, la levée oblique du Mesnil atténuait un peu la violence du courant; et la toue avançait sous l'effort des pêcheurs, lentement, l'étrave haute et battue des remous. Bientôt, ils entendirent Barolet qui criait :

— Toujours du droit! Toujours du droit!... Pousse!

L'embarcation rangea la levée. Le gamin sauta, puis Rémi. Et tous deux, le col penché, raidirent la *bauline* et halèrent.

Alors le vieil homme respira largement. Sa tâche prenait fin, toutes les fourchettes dressées en meule ronde, à la place qu'avait indiquée Barolet.

— J'y sommes arrivés! — triomphait Jean Fouache.

Ce n'était pas sa faute. Mais le père Jude, souriant, répétait :

— J'y sommes arrivés.

Le toscin, cependant, continuait de sonner par le val. Du côté des Boutrons, des hommes couraient vers la levée; ils l'escaladaient très vite; et, quand ils étaient au faîte, regardaient la Loire en levant les bras. Plus claires que toutes les autres, les cloches de Fleury sonnaient sur la Loire. Leurs tintements s'envolaient de la haute basilique, descendaient sur les eaux et passaient avec elles.

— Écoute-les, Jean, — disait le père Jude. — Ce sont les cloches de saint Benoît... Ne porte-t-elle pas ses reliques vénérables, cette foule qui descend vers le fleuve? Qui sait! Peut-être verrions-nous devant elles s'apaiser la fureur de la Loire, et les eaux murmurantes couler doucement sous le ciel bleu.

Mais une voix bourrue, toute proche, éclata :

— Qu'est-ce qu'il nous embête, celui-là, avec ses sacrées histoires!

Barolet arrivait, sombre, les yeux mauvais.

— J'avons monté toutes les fourchettes, — lui dit Jean Fouache, doucereusement.

Il répondit :

— C'est bon, Jean; comme ça, j'aurai au moins un merci à dire.

Alors le père Jude releva la tête, et regarda le pêcheur bien en face :

— Deux mercis, Barolet. Car nous sommes deux, qui avons travaillé pour toi.

L'autre, buté, tenait ses yeux fixés à terre. Il prononça, entre ses dents :

— Pour moi ou pour un autre... La belle affaire, quand on n'a rien à sauver!

Le père Jude l'entendit. Un grand tressaillement le secoua; il saisit Barolet par le bras, et, la voix tonnante :

— Menteur! — cria-t-il. — Égoïste et menteur! Mauvais homme!... Je suis resté pour toi, j'ai travaillé pour toi, tout le jour et de toutes mes forces. Rien à sauver!... Et

c'est toi qui me dis cela, toi, toi, pour qui j'ai consenti la ruine de ma maison!... Tout ce que j'avais! Tout ce que j'avais!... La Loire monte dans le rio; elle bouillonne, furieuse, sous le bois d'acacias... Où est-elle, la cabane chevelue d'herbes folles? Où les livres? Où les compagnes gracieuses qui m'accueillaient sur le chemin?... C'est pour toi que saignent mes genoux, pour toi que mes vieux bras tremblent encore d'une âpre fatigue, et que je n'ai plus rien, plus rien, de toutes les choses qui étaient miennes... Va-t'en, mauvais homme! Va-t'en! Va-t'en! Que me soit épargnée du moins la honte de t'avoir frappé!

Des gens accouraient, en tumulte. Barolet, d'une secousse brutale, se dégagea.

— Laissez-le, — dit-il. — Vous voyez bien qu'il est fou.

Et, ricanant, il s'éloigna.

D'autres hommes arrivaient toujours. La levée, d'un bout à l'autre, se couvrait d'une foule bourdonnante, et qui ne cessait de grossir.

— Où est Rémi? — demanda faiblement le père Jude.

Une voix répondit :

— Je l'ons vu tout à l'heure : il amarrait les barques au droit des peupliers.

Presque aussitôt, une autre voix dit :

— Le v'là.

Et, comme il survenait, le père Jude, sans un mot, posa la main sur son épaule, et sourit.

Le soir tombait sur les campagnes inertes. Un brouhaha montait de la levée. Les cloches ne battaient plus que par lentes volées. Quelques carrioles encore passèrent sur la route vide, grimpèrent la côte et disparurent.

Et les cloches, tout à coup, cessèrent de sonner. Et les hommes se turent. Et la voix du fleuve combla l'espace.

Dans la nuit commençante, les eaux éployaient leur immensité blême. De grandes épaves glissaient, ténébreuses, des troncs d'arbres vagues, des meules de paille, des bêtes noyées aux formes molles et terribles. Derrière les bois, vers l'Ile-aux-Canes, des bestiaux meuglaient désespérément. Un craquement s'entendit, la dernière perche du barrage fracassée au choc d'un tronc d'arbre.

— Là-bas... — dit quelqu'un. — Regardez là-bas.

Deux lourdes choses paraissaient vers l'amont, qui tournoyaient lentement, côte à côte : c'étaient deux vaches, aux flancs gonflés, aux pattes raidies. Elles passèrent, grotesques et macabres, avec leur lent tournoiement de baudruches. Longtemps, longtemps, elles demeurèrent visibles, dans la pâleur blafarde de la nuit. Et les hommes se penchaient au bord de la levée, les suivaient d'un farouche regard, cependant que la Loire, à leurs pieds, tout près d'eux, leur jetait au visage son interminable clameur, le monstrueux grondement de sa victoire.

IV

Des torches s'allumèrent, rouges et fumeuses. Des pots à feu, flambant droit dans l'air calme, plongèrent leurs reflets dans l'eau. Des ombres dures traversaient leur clarté, des gesticulations d'hommes noirs.

Des cris montaient, des appels, des ordres venus on ne savait d'où. Et d'instant en instant la levée tremblait sourdement, à la poussée formidable du fleuve.

Çà et là, de chétives lumières vacillaient sur la plaine; une fenêtre éclairée clignotait à travers des arbres : tous ne s'étaient donc pas enfuis? Se pouvait-il que des hommes fussent restés dans la plaine, sous la menace de l'inondation?

Un coureur passait, en criant :

— La Loire fait brèche!... Il y a des brèches en amont!

— Où? — demandaient des voix haletantes. — Où?

L'homme était loin. Mais un autre arrivait, qui jetait au passage :

— A Moque-Souris!

Et d'autres le suivaient, traversant la lueur des torches. La bouche ouverte, les yeux fous, ils surgissaient dans l'intense clarté, aussitôt repris par les ténèbres. Mais leurs voix s'entendaient toujours, clamant à travers la foule :

— Le val d'Ouzouer est dans l'eau!

— La Loire a fait brèche aux Gorjats!

— Brèche au Petit-Briou!

— Brèche à Sully!

— Des maisons croulent à Saint-Germain!

De longues paniques galopaient; des corps se heurtaient dans le noir; des voix rauques s'injuriaient âprement. Et c'était tout à coup un calme inexplicable, une espèce de mort lourde qui tombait, un silence tragique où l'on percevait le crépitement léger des torches, l'ébrouement d'un cheval, ou le bruit de mâchoires d'une vache qui ruminait.

— Aux Boutrons!... Une brèche aux Boutrons!

Il y eut une ruée affolée; des cris de femmes déchirèrent la nuit.

— Sauve qui peut!... La Loire fait brèche!

— Aux buttes du Mesnil, vite!

— Non! Non! A Fleury! A Fleury!

— Nous sommes coupés!

— Arrière, donc! Arrière!...

La levée, sous le martèlement des pas, tremblait dans toute sa longueur. La foule entière, soulevée comme par une rafale, courait vers l'ouest, sous les sapins. Mais d'autres voix, au-devant d'elles, s'élancèrent du fond de l'ombre :

— Les rivières débordent sur le Grand Clair!

— Les chemins sont coupés!

— Clarigny est cerné!

— La Loire bloque le Mesnil!

Et la foule, en cohue, reflua vers les grandes flammes des pots à feu, avide de ces chaudes lumières qui crevaient les ténèbres, et démasquaient du moins la traîtrise des eaux. Elle les atteignait, lorsqu'une voix l'arrêta, haute et ferme :

— Ne courez pas! Les levées tiennent.

— Non! non! Il y a brèche...

— La levée vient de céder!

— Tout près d'ici...

— Aux Boutrons!

La voix reprit, plus haute, dominant le tumulte :

— Il n'y a pas de brèche aux Boutrons; j'en viens.

Et dans la lueur d'un pot à feu, la blouse blanche du père Jude apparut. On l'entoura; des questions se pressaient vers lui. Très calme, il expliquait :

— J'y avais songé. Je savais que si la Loire passait, ce serait là... J'y suis allé, pour me rendre compte.

— Eh bien? Eh bien? — interrogeaient les voix anxieuses.

— Nous n'avons rien à craindre... — dit le père Jude.

Il s'interrompit, une seconde; et il acheva :

— ... Pour le moment.

Très calme toujours, il reprit :

— La levée tient encore, d'autant mieux que la Loire est moins dure, à cause des brèches du pays haut. Mais quand les vals d'amont seront pleins, l'eau reviendra et voudra passer : et alors, peut-être...

Il écarta les bras :

— La levée a été refaite trop vite, après la grande inondation : des terres trop légères, trop de sable... Il nous faudra travailler beaucoup, si nous ne voulons qu'elle cède.

Alors, de la foule, un homme se détacha :

— Vous savez ce qu'il faut faire?

— Je sais ce qu'on peut essayer.

— En ce cas... — dit l'homme.

D'autres, un à un, s'avancèrent. Ils entouraient le père Jude, dont la haute taille les dominait tous. Il dit :

— Que les femmes s'en aillent vers les buttes, et qu'elles y emmènent les bêtes, par la petite levée des bois. Même si la Loire fait brèche, elles y seront en sûreté... Nous autres, allons!

Ils partirent, au rougeoiement des torches. Sur leur droite, à moins d'un mètre en bas du chemin, les eaux sanglantes filaient si vite qu'elles semblaient projetées d'une seule masse, par une force inconnue, effrayante et lointaine. Un peu avant le coude des Boutrons, ils virent que leur surface se bombait, refoulée par la levée. Mais celle-ci tremblait de plus en plus, secouée jusqu'en ses assises profondes : ils s'attendaient d'un instant à l'autre à la sentir s'ébranler, déracinée toute comme un arbre, et dériver avec le flot, lourde épave chargée de vies humaines. Un peu plus loin, le chemin s'abaissait, disparu sous une nappe d'eau glissante que les torches incendièrent tout à coup.

Ils s'étaient arrêtés. Mais le père Jude, continuant sa route, entra dans l'eau.

— Suivez, — dit-il. — Je vois le chemin droit devant.

Ils traversèrent, guidés par le vieillard. La nappe était très mince, mais elle passait d'un glissement si rapide que l'eau, heurtant leurs jambes, leur rejaillissait au visage. Le chemin remonta. Devant eux, d'autres torches brillèrent; et des hommes vinrent à leur rencontre.

— Rémi! Rémi! — appela le père Jude.

— Oui! — cria Rémi.

Il accourait, une torche au poing.

— Les pieux sont là, pour les batardeaux?

— Ils sont là.

— Pas de renards?

— Si, — dit Rémi; — deux. J'ai essayé de boucher avec des claies et de la terre; mais c'est terre trop légère, par ici : l'eau la mange.

En bas, du côté de la plaine, on entendait des chocs de serpes dans les grosses branches des arbres. En avant, sur la levée même, trois grands pots à feu grésillaient, à la lueur desquels s'entrevoyaient des maillets brandis, qui soudain retombaient, roidement.

Ils approchèrent. Un homme ventru courait autour des feux, virevoltait, rebondissait, comme un hanneton autour d'une lampe.

— Hardi, les gars! — s'époumonait-il. — Bon Dieu, les gars! On n'arrive à rien.

Les pieux s'enfonçaient de part et d'autre du chemin, sur deux rangs parallèles. Le père Jude fit placer les claies, verser la terre que des hommes montaient des champs, à pleines hottes.

— Là! Là! — disait Jean Fouache. — Encore un peu, les gars!

Il trépidait, parlait sans trêve, pour ne plus entendre ces coups profonds qui ne cessaient d'ébranler la levée, ni ces murmures de sources qui rôdaient dans les ténèbres.

— Et maintenant? — demandait-il au père Jude.

— Maintenant, il faut battre la terre.

— Battons la terre, les gars! — criait Jean Fouache. — Battons, les gars! Battons!...

Le murmure de source faiblit tout à coup. Il y eut comme

un silence, que suivit un éboulement mou, un bruit de mottes roulant dans l'eau; et tout de suite, ainsi que d'une vanne entr'ouverte, l'eau jaillit du côté des champs.

— Où est-ce? Où est-ce?

— Par ici!

— Non, là-bas!

Des torches coururent, très basses, fureteuses, au ras du sol.

— Je l'ai! — cria quelqu'un.

Ils se penchèrent : le renard béait jusqu'au chemin, une crevasse large d'un pied, où l'eau s'engouffrait en torrent. Sous la lumière fuligineuse des torches, l'eau passait rouge, dardée comme une coulée de métal en fusion. Et la terre s'effritait sur les bords, semblait fondre elle aussi au bouillonnement brutal de l'eau.

Avec des fascines, avec des sacs bourrés de mottes, ils essayèrent d'aveugler la fissure. Mais l'eau passait par-dessus les sacs, les contournait, les minait par-dessous; et, traversant la toile, elle délayait l'humus dont ils étaient pleins, les dégonflait très vite, les plaquait aux lèvres de la fente, comme des guenilles.

Et soudain, derrière eux, un autre éboulement roula, que suivit le même bruit de vanne, le même jaillissement d'eau folle.

Ils revinrent sur leurs pas, escaladant les terres du batardeau. Le renard était juste au bout : les premiers pieux, déchaussés en un clin d'œil, tombèrent avec leurs claies; et toute la terre glissa de proche en proche, entraînant les pieux qui restaient, sur les deux rangées à la fois.

Ils sentaient sous leurs pieds le sol bouger et se fendre; le vacarme de l'eau s'enflait jusqu'à les étourdir; et la Loire s'acharnait, poussant de toute sa masse, par grands élans réguliers.

— En arrière! — cria le père Jude. — Vite!

La levée oscilla longuement. Ils franchirent d'un bond la crevasse bouillonnante, et coururent, en regardant par-dessus leur épaule.

Les pots à feu brûlaient toujours : ils virent leurs flammes monter soudain, et jeter jusqu'au ciel une grande lueur

éperdue; il leur sembla que la levée marchait vers les terres, bousculée par l'élan des eaux. Mais les trois flammes ensemble retombèrent, s'éteignirent, en même temps qu'un fracas énorme roulait à travers les ténèbres.

Il passa sur eux, giflant les torches. Ils coururent encore, jusqu'à la nappe d'eau glissante qui les avait arrêtés tout à l'heure; et, cette fois encore, ils s'arrêtèrent. Derrière eux, la brèche grondait; ils écoutaient, le cœur battant : des chutes brutales traversaient le grondement de l'eau, des heurts durs, des chocs de pierres qui tombaient. Alors, ils voulurent voir; et lentement, élevant très haut leurs torches ranimées, ils revinrent en arrière.

Ils marchaient sans rien dire, tâtonnant le sol à chaque pas, les yeux fixés droit devant eux. Avec le grondement de la brèche, une poussière d'eau montait à leur rencontre. La lueur des torches les précédait, rougeâtre, dans un halo brumeux.

Les premiers qui purent voir eurent le même retrait de tout le corps, la même défense épouvantée : devant eux, dans une pénombre d'incendie, un autre fleuve se ruait en trombe, bondissait d'une telle violence qu'il semblait suspendu dans l'air. La gerbe s'allongeait d'une détente terrible, qu'on aurait crue vivante et musclée. Réellement, elle sautait, comme une espèce de fauve : c'était son souffle qu'ils entendaient gronder.

Des projectiles volaient dans son sillage, des cailloux, des pierres, des moellons énormes : le cou tendu, ils les regardaient tomber.

— Avant une heure, — dit quelqu'un, — des maisons s'écrouleront dans la plaine.

— Et les blés! — dit un autre.

— Et les vignes!

— Et les bêtes qui sont restées!

Sourdement, un autre dit :

— Et les hommes...

Alors une voix s'éleva, véhémente :

— Qui est-ce qui parle des hommes? Il n'y a plus d'hommes dans la plaine!

Mais celui qui avait parlé tendit le bras, et montra les

chétives lumières qui toujours palpitaient, par l'étendue sombre des champs.

— Regarde, Rémi; regarde.

Rémi se retourna, et sentit un grand froid lui glacer les reins. C'était donc vrai. Ah! malheureux!... Depuis l'aube, il avait travaillé dans la fièvre, enlevé la toile du barrage, lâché les fils de fer au fond, remonté les bachots et la toue, qu'ils avaient amarrés, lui et les Barolet, au creux de l'anse de Guinand; il avait abattu des baliveaux à coups de serpe forcénés, taillé des pieux, remué la terre; c'était lui qui avait galopé, à cheval dans les bois nocturnes, jusqu'à Portvieux, pour rapporter les pots à feu. Et toujours, toujours, depuis l'aube jusqu'à cette minute, la pensée de Bertille demeurait en lui, et la chaleur de sa présence.

Elle l'avait embrassé hier, en le quittant; il avait refermé son cœur sur sa joie, sur son espoir et sa confiance. Comme c'était bon de travailler, de se dévouer, d'être brave! Comme c'était facile, avec cette joie toujours au cœur, cette joie confiante qui était là, qu'il retrouvait chaque fois qu'il le voulait, comme un trésor au fond d'une *cache*!

Une seule fois, dans l'instant que les cloches commençaient à sonner, il avait senti une froidure l'effleurer, une brume d'inquiétude qui montait. Elle s'était dissipée très vite, au coup de soleil de sa joie. Tant de carrioles passaient sur la route! Tant d'hommes marchaient sur les chemins! Ils s'en allaient tous, avec leurs bêtes, avec leurs meubles et leur argent. Et sans doute les maisons restaient au péril de Loire, et les champs, et la moisson prochaine; mais la vie aurait tôt réparé le mal qu'aurait fait la Loire : l'essentiel était de vivre.

Maintenant, Rémi regardait les lumières. C'était donc vrai! C'était donc vrai!... Les lumières frémissaient, perdues chacune dans l'immensité noire. Et la brèche continuait de gronder; et tout près déjà, au pied de la levée, bord à bord avec la Loire, l'autre fleuve coulait, dans un vacarme de torrent. La voix tremblante, il demanda :

— Quelqu'un est-il passé près du Cormier, ce soir?

— Moi, — dit un homme. — Je suis du Marchais... Ceux du Cormier n'avaient pas quitté encore.

— A quelle heure?

— Quatre... cinq... je n'sais plus.

L'homme ajouta, loquace :

— Un vieux têtu, le père Faussurier. Comme je passais, il braillait fort après sa femme et la Bertille, parce qu'elles avaient peur... Je le connais : il aura resté.

Rémi l'écarta, violemment, et fonça dans les ténèbres.

— Aux bateaux! — clamait-il. — Aux bateaux!

Il entendit les autres qui couraient derrière lui. Un instant encore, la lueur des torches vibra sur l'herbe; puis il fut seul, dans la nuit, les oreilles sifflantes au vent furieux de sa course. Il franchit sans la voir la nappe d'eau qui couvrait le chemin; il remonta, courut plus vite encore :

— Aux bateaux! Aux bateaux!

Il les voyait, tous les trois, amarrés au flanc de la toue. Il prendrait le plus petit; il le pousserait par-dessus la levée, tout seul, sans attendre qu'on l'ait rejoint. Il se voyait penché, les deux mains rivées aux planches. Comme c'était lourd! Il n'arriverait jamais à le faire passer de l'autre côté.

Il courait toujours, assailli d'images : elles surgissaient, s'appelant l'une l'autre, avec une force hallucinatoire. Puisqu'elle était trop lourde, il glisserait des rouleaux sous la barque. Mais où les prendre?... Aux fourchettes de la meule! Et il les voyait, dressées au coude de la levée. Il en arracherait deux ou trois, en passant; il les romprait à coups de *volin*[1], de ce même volin qu'il portait à la ceinture... Courant toujours, il le saisit, assura bien sa prise sur le manche. Et soudain, à quelques pas, une masse sombre et rigide se profila sur le ciel : la meule!... Il la touchait; de sa main libre, il empoigna une fourchette, et secoua pour la détacher des autres.

— Qu'est-ce que tu fais là, voleur? — dit une voix rogue.

Un homme était devant lui, menaçant : il reconnut le grand Barolet. Sans répondre, il lança la fourchette sur le sol, en empoigna une autre et secoua. Mais dans le même instant, il reçut sur la tête un coup de poing d'une force à l'assommer. Alors il se retourna, terrible, levant son volin.

— Gare, là!

1. Serpe.

Barolet entrevit le luisant froid de l'arme. Il sauta en arrière, avec un grognement de fureur. Et Rémi reprit sa course, les deux fourchettes sur son épaule.

Il atteignit l'anse de Guinand, trancha d'un coup de serpe l'amarre d'un bateau, le hala d'une telle vigueur que l'avant, soulevé hors de l'eau, retomba loin sur la turcie.

Le volin, rudement asséné, entailla une fourchette, puis une autre; Rémi les brisa sur son genou.

Quand il eut placé le premier rouleau, il jeta l'amarre sur son épaule, et tira. Il tirait rageusement, presque couché, avec de grands souffles rauques. Ses pieds glissaient sur le sol gras; il tombait, et continuait à tirer, enfonçant ses coudes dans la boue, se cramponnant de tous ses muscles à cette terre molle, dont il sentait la fuite visqueuse contre son ventre et sa poitrine.

Il se releva, désespéré. Il frappa du pied la barque échouée, cette longue chose immobile, et plus forte que lui. Il descendit la pente vers les champs : le grondement du torrent s'enfla dans l'ombre et l'enveloppa. Des larmes lui brûlaient les yeux. Il remonta, s'arrêta près de la barque; et, debout au faîte de la levée, le corps tendu vers les ténèbres, il hurla comme une bête perdue :

— Au secours! Au secours!

Il n'y avait personne. Ils étaient tous partis vers les buttes. Seules dans la plaine, les lumières vacillaient, prêtes à s'éteindre.

— Au secours! Au secours!

Sa voix s'étranglait, débile, emportée dans le grondement des eaux. Qu'étaient-ils devenus, les hommes du père Jude? S'étaient-ils sauvés, eux aussi? Ne voyaient-ils donc pas que les lumières allaient mourir?

D'autres lumières dansaient devant lui, rougeâtres, semblaient descendre avec la Loire. Les sens en désarroi, il croyait voir un grand chaland qui s'en venait, dévoré par l'incendie. Des pas lourds battirent le chemin : il comprit tout à coup; un cri de joie démente lui jaillit des entrailles.

Et la barque, poussée sur les rouleaux, franchit l'épaulement et descendit la pente. Son étrave toucha l'eau : les hommes raidirent leurs bras pour la maintenir, happée

soudain par le courant. L'eau cognait sur le bordage, à flots durs et serrés qui déchiquetaient la clarté des torches.

— Tenez bon! — cria Rémi.

Il sauta dans la barque, et tout de suite se baissa, pour ramasser une bourde sur les planches. Il la cherchait, quand la barque fléchit, au poids d'un homme qui sautait derrière lui.

— Je vais tout seul, — dit-il sèchement.

— Avec moi, — répondit l'homme.

Rémi se retourna, et vit la blouse pâle du père Jude. Alors, secouant la tête :

— Non! Non! — reprit-il. — Cette nuit est toute pleine d'eaux méchantes... Où que j'aille, mon père Jude, j'irai seul.

— Avec moi, — répéta le vieillard.

Et il prit l'autre bourde; et il donna lui-même le signal du départ :

— Larguez!

Le bachot frémit et monta sur le flot : la lueur des torches recula, vertigineuse, rougeoya au lointain des ténèbres, et disparut.

Ils étaient seuls, entraînés par le torrent. L'eau en était profonde, plus profonde que celle du fleuve, parce qu'on avait pris pour bâtir la levée les terres mêmes qui étaient au pied. Ils ne pouvaient que braquer leurs bourdes contre le talus, et maintenir leur barque au fil du courant : elle le suivait, soulevée comme un fétu, parcourue toute de petites ondulations brèves, qui répétaient celles du flot. Ils songeaient aux rames qu'ils avaient oubliées, aux sapins dont ils approchaient, au coude que faisait la levée, dans les bois. De temps en temps, ils essayaient de plonger leurs bourdes droit dans l'eau, cherchant l'appui d'un haut-fond.

Un choc les fit chanceler; ils entendirent un crépitement, cependant qu'une chose sombre et légère passait tout près d'eux, dans la nuit.

— Un arbre, — dit le père Jude.

Des branches brisées demeuraient sur les planches : ils les jetèrent par-dessus bord. La barque cahotait, le fond heurté, à chaque instant, par des buissons immergés. Autour

d'eux, l'eau ne grondait plus; elle faisait un long bruit de sable, qui rappelait à Rémi celui qu'il avait entendu tout l'hiver, près du barrage : c'était bien le même bruit, la même rumeur nombreuse et fraîche, plus haute seulement, tumultueuse encore, et pourtant rassurante d'être si familière.

Alors ils s'aperçurent qu'ils avaient dérivé hors du courant. La levée s'éloignait à leur gauche. Devant eux, les bois barraient la nuit de leur masse plus dense. Plongeant leurs bourdes, ils trouvèrent le fond.

Ce fut un dur trajet, parmi les haies, parmi les échalas des vignes, les fils de fer des clôtures, les arbres des vergers, les murs bas des jardins. Parfois, ils longeaient une maison abandonnée : elle se levait dans les ténèbres, muette, spectrale, avec ses portes brisées par l'eau, et qui béaient comme de sombres plaies. Parfois, hors la lucarne d'un grenier, une lumière tremblait à leur approche, leur faisait signe éperdument.

— Vois la lumière, Rémi, — disait le père Jude.

Et Rémi baissait la tête, sans répondre; et, poussant plus fort sur la bourde, il virait de bord et fuyait.

Ils traversèrent les chenevières du Mesnil. Ils traversèrent le Grand Clair, où l'eau folle ressaisit leur barque, et l'entraîna très loin, jusqu'aux premières maisons de Clarigny. Au passage, la bourde de Rémi, heurtant les pierres du pont sur la Simiare, le bouscula si rudement qu'il dut ouvrir les mains, dans l'instant qu'il perdait l'équilibre. Il se baissa, retourné par le choc, et tomba à genoux sur les planches.

— Il était temps, — murmura-t-il.

Ils retrouvèrent la bourde, arrêtée par la ramure d'un saule, reprirent l'eau calme, et poussèrent leur bachot face à l'est. Au-dessous d'eux, c'étaient de grandes prairies plates, où les têtes émergées des arbres se voyaient de très loin. Ils obliquaient, serrant de près le flot de la brèche, qui les ramenait vers la Loire.

Et de nouveau des lumières brillèrent. Et chaque fois que l'une d'elles surgissait devant eux, le père Jude la montrait à Rémi :

— Ne vois-tu pas la lumière, mon fi?

Rémi ne disait rien et poussait sur la bourde. Il se hâtait,

frémissant d'impatience. D'autres maisons glissaient, lugubres avec leurs portes noires où le flot clapotait. Il les reconnaissait toutes; et il nommait en lui-même :

— Courtemanche... La Maison brûlée... L'Arbre sec...

Un peu plus tard, il dit tout haut :

— Le Marchais.

Il courait, la bourde à l'épaule. Il entendait à son côté la respiration haletante du père Jude; et il s'énervait de l'entendre, si lasse, oppressée d'une si lourde fatigue.

— Plus vite! — disait-il. — Encore un peu... Courage!

Et voici qu'une fois de plus une lumière clignota, toute proche. Et le père Jude la montra encore, disant :

— Ne vois-tu pas la lumière, mon fi?

Alors Rémi leva les yeux vers la lumière. Elle brillait, comme les autres, à la lucarne d'un grenier; elle semblait se tendre vers eux, toute palpitante d'espoir. Sans détourner les yeux, il répondit :

— Je la vois.

La barque nageait doucement. Elle frôla une haie touffue, d'où s'exhalait l'arome nocturne des sureaux. Trouvant passage, elle se glissa entre deux cimes feuillues.

Ils devaient être dans la cour. Ils entendaient le flot battre les murs d'un clapotement vif. A quelques mètres devant eux, la maison s'allongeait, noire avec cette lumière au front. Des ombres bougeaient dans la lumière; un chuchotement de voix faisait vivant, plus loin, le clair-obscur.

Rémi colla sa barque aux pierres de la façade; et, se haussant vers la lucarne, il appela :

— Ho! du Cormier!

Des pas coururent là-haut. Un homme se pencha, une lanterne balancée au poing.

— Qui est là?

— C'est moi, père Faussurier... Rémi Baudin, du barrage de Guinand... Où est Bertille?... Oh! c'est toi, Bertille!

Elle s'était inclinée par-dessus l'épaule de son père; la lueur de la lanterne éclairait d'en bas son visage, couvrait ses joues d'une ombre chaude où ses yeux semblaient plus grands, faisait flamber les boucles légères de ses tempes.

— Oh! Rémi... Tu es venu me chercher!

— Oui, Bertille, — dit-il.

Et sans doute ne pouvait-elle savoir comme les eaux de la brèche bondissaient vers la levée des bois, ni les eaux du Grand Clair vers les maisons de Clarigny; mais de le voir ainsi près d'elle, debout à l'avant de sa barque, et de sentir monter vers elle la caresse joyeuse de sa voix, elle oubliait d'un coup l'affreuse terreur qui l'avait accablée, tout ce jour et toute cette nuit. Les cloches qui sonnaient, les gens qui fuyaient sur les routes, les voisins qui passaient en criant, la colère du père s'obstinant à rester, hurlant contre les siens et leur montrant le poing; et le silence brusque des champs, le soir mort, l'attente épouvantée, aux écoutes du grondement, là-bas, qui montait... c'était fini! Cela fuyait comme un cauchemar. Il n'y avait plus que cette barque doucement balancée près du mur, et, lui tendant les bras, celui qui était venu la chercher.

— Saute! — dit Rémi. — N'aie crainte.

Elle sauta dans les bras ouverts. Il sentit contre lui la tiédeur de la souple poitrine. Et il la porta vers l'arrière; et, retirant sa veste, il l'étendit sur les planches, pour qu'elle fût mieux assise.

— A vous autres, maintenant!

La mère Faussurier se pencha au bord de la lucarne. Petite, sèche, déjà vieille, le visage mince et fané, elle regardait le vide avec effroi.

— Ce n'est pas haut, — dit Rémi. — Je vous rattraperai bien.

Il ajouta, en riant :

— Vous n'êtes pas si lourde!

— C'est pas pour moi, — répondit-elle. — Est-ce qu'ils pourraient tomber dans l'eau?

Et se retournant vers son mari :

— Aide-nous donc, toi! — cria-t-elle avec colère. — Il est là, pire qu'une borne!... Prends-les dans tes bras, et donne-lui, si tu ne veux pas les voir périr bientôt!

L'homme ne fit pas un mouvement. Elle gémit :

— Oh! l'entêté! Oh! l'âne rouge!... Qu'on se noierait tous devant lui sans qu'il bouge seulement pied ni patte!

— Mais je sauterai bien tout seul! — dit une voix enfantine.

A la lucarne, un jeune gars d'une dizaine d'années montra sa frimousse ronde. Il regarda la barque, ce haut gaillard solide qui lui tendait les bras; et il sauta, bravement, les yeux fermés.

— Mon Dieu! Mon Dieu! — gémissait la mère. — Bougeras-tu pas, maudit? Est-ce que je peux la porter moi-même, que le cœur me tourne rien qu'à regarder cette eau? Veux-tu que je la jette à la mort?... Mais bougeras-tu, sans cœur, à la fin des fins!

— Attendez! — cria Rémi.

Il mesura des yeux la hauteur de la lucarne, et s'élança, les mains ouvertes. D'un rétablissement, il fut dans le grenier.

— Où est-elle? — demanda-t-il.

— Oh! mon Dieu... Elle est là.

Elle pouvait bien avoir six ou sept ans; elle dormait dans un creux du foin, enveloppée toute d'un grand châle à ramages, et ses deux mains sous le menton. Il la prit dans ses bras, doucement, sans l'éveiller, et la porta vers la lucarne.

— Pour vous! mon père Jude.

Et, quand le vieillard l'eut posée sur les genoux de Bertille, Rémi souleva la mère Faussurier d'une étreinte robuste, la porta elle aussi, comme une enfant.

— Quand je vous le disais, que vous n'étiez pas lourde!... Là! Là! Grouillez pas tant, par exemple, ou je lâche!

Il riait, heureux de voir la barque s'alourdir, et de songer à sa maison, là-bas, qui attendait.

— Faut-il que je vous porte aussi, père Faussurier?

Le paysan le regarda, sans rien dire. Depuis que Bertille avait sauté dans la barque, il s'était assis près de la lucarne sa lanterne entre les jambes. Il n'avait pas fait un geste, pas dit un mot, gardant le même visage impassible et glacé.

— Faut-il seulement que je vous lève, des fois?

L'autre ne bougeait toujours pas. Rémi lui toucha l'épaule :

— Dépêchons-nous, voyons! L'eau monte encore... La maison est vieille... C'est pourtant l'heure de s'en aller!

Pour la première fois, l'homme sembla s'animer. Une lueur passa dans ses yeux mornes; il desserra ses minces lèvres glabres, et dit :

— Non!

Puis, d'une voix lente, il parla :

— La femme s'ensauve; la Bertille aussi; et les deux autres. J'm'ai point opposé... J'm'oppose plus... Mais la maison n'veut point que le maître s'ensauve.

Inclinant la tête, il dit encore une fois :

— Non!

Et ses lèvres se rescellèrent; et son visage s'éteignit, redevint impassible et glacé.

— Laissez-le, allons! — fit d'en bas la mère Faussurier. — Autant vaudrait emmener toutes les pierres de chez nous.

Comme Rémi descendait, elle lui cria :

— Et prenez la lanterne!

Rémi la prit entre les jambes de Faussurier, sans qu'il eût même un tressaillement. La barque s'éloigna : ils le perdirent de vue tout de suite, mêlé à l'ombre des murs, comme une pierre, en effet, parmi les pierres de la maison.

Ils gagnèrent la côte de Rolland. Le reflet de la lanterne ondulait sur l'eau calme. Ils ne parlaient ni les uns ni les autres. Mais chaque fois que Rémi se tournait vers l'arrière, poussant la bourde, il ne quittait pas des yeux le visage de Bertille : et ils se regardaient l'un l'autre, en souriant.

Ils accostèrent au seuil d'un labour gras.

— Allez tous, — dit Rémi, — lorsqu'ils eurent débarqué. Vous avez cinq kilomètres d'ici Portvieux; mais il vous paraîtra bon de marcher sur une route... Voici la clef de la grande porte, mon père Jude; et celle de l'autre porte qui donne sur le passage, vis-à-vis Jean Fouache... Vous vous arrangerez des chambres comme des vôtres, sauf de celle du devant, qui est fermée.

— Mais toi? — demanda Bertille.

Il se pencha vers elle :

— Je voudrais bien; je voudrais bien, Bertille... Mais il en reste trop, par le val, qui m'attendent.

Elle insista, caressante :

— Quand tu t'en irais... N'y a-t-il point d'autres mariniers? Barolet déjà...

Il rit très fort :

— Barolet? Il monte la garde près de son bien! Si tu l'avais

attendu, Bertille, tu l'attendrais encore, dans le grenier... Non, non!... Ils ont besoin de moi, par le val.

— Ça ne fait rien, — dit-elle, — viens-t'en.

Elle se coulait au long de lui; elle pesait sur son bras d'une pression impérieuse et tendre.

— Viens-t'en, Rémi...

— Mais mon bateau? — dit-il encore. — L'ancre ne mord pas, dans cette terre.

— Attache-le à l'arbre, là-bas. Ils le retrouveront bien quand il fera jour.

— Non, non, Bertille!...

Sa voix mollissait; il ne se défendait plus qu'à peine. Alors le père Jude s'avança et lui dit :

— Donne les clefs... Il est temps, je crois, que nous te laissions.

Rémi lui tendit les clefs. Pour les mieux voir, le père Jude élevait entre eux la lanterne; et Rémi, tout à coup, s'aperçut que le front du vieillard était rouge.

— Mais vous saignez! — s'écria-t-il.

— Ce n'est rien, — répondit le père Jude.

— Mais quand vous êtes-vous blessé? Comment avez-vous fait? L'eau était douce, et l'on y voyait clair...

— Ce n'est pas maintenant, — dit le père Jude. — Ce doit être cet arbre dont nous avons heurté les branches, quand nous venions de partir...

— Vous croyez! — s'exclama Rémi. — Il y aurait si longtemps!... Mais comment se fait-il que je ne m'en sois pas aperçu?

— Oui... Comment se fait-il?.... — répéta le père Jude.

Et il regardait Bertille, gravement.

MAURICE GENEVOIX

(A suivre.)

LES ORIGINES

DE

« LA CHARTREUSE DE PARME »

L'exemplaire de *la Chartreuse de Parme*, corrigé par Stendhal, doit faire l'objet d'une publication savante, qui a été établie par M. Édouard Champion et tirée à quelques exemplaires. L'étude de M. Arbelet que nous avons le plaisir de publier sert de préface à cet ouvrage, où les corrections de Stendhal sont reproduites en fac-similé, de manière à donner l'illusion exacte de l'exemplaire même de l'auteur de *la Chartreuse*, et de faire saisir le labeur scrupuleux de l'écrivain.

La naissance de *la Chartreuse de Parme* reste enveloppée de quelque mystère, ce qui ne saurait contrister l'âme romanesque des stendhaliens. Ces problèmes jamais tout à fait résolus, qui permettent à l'imagination mainte hypothèse, et encouragent tous les jeux de la fantaisie et de la logique, ne sont-ils pas l'un des charmes les plus inépuisables de Stendhal?

Par un caprice du hasard, irritant pour notre curiosité, la genèse des livres que nous aimerions le mieux connaître est tout justement celle que nous ignorons le plus complètement. De nombreuses lettres, de copieux manuscrits, nous permettent de suivre presque jour par jour, depuis sa conception première, *l'Histoire de la Peinture en Italie*; et nous

ne savons pas comment furent composées des œuvres telles qu'*Armance*, *le Rouge*, ou *la Chartreuse de Parme*. Dans sa correspondance, dans ses mémoires, Stendhal garde sur elles un silence pudique. Et comme leurs manuscrits ont disparu, à jamais sans doute, il nous est presque impossible de retrouver tout entier le secret de ces naissances mémorables. Mais, ses livres une fois publiés, Stendhal, par bonheur, se relisait sans cesse. Faute des manuscrits originaux, nous possédons quelques volumes de ses grandes œuvres sur lesquels il a multiplié les corrections et les commentaires. Lorsque même, comme il arrive pour *la Chartreuse de Parme*, nous est échue la bonne fortune de conserver jusqu'à trois exemplaires enrichis de notes marginales [1], nous pouvons enfin, sinon connaître tout ce que désirerait notre insatiable curiosité, du moins tirer de la nuit, ne fût-ce que par fragments, l'émouvante histoire de l'œuvre qui germe lentement, se développe et s'achève, dans l'âme et sous la plume d'un grand écrivain.

I

HYPOTHÈSES CONTRE HYPOTHÈSES

Mais le secret de *la Chartreuse* est-il encore à découvrir? Dès longtemps les plus savants beylistes ne nous ont-ils pas révélé d'où venaient Fabrice et la Sanseverina, et Mosca, et Clelia, et leurs tragiques aventures?

Rien de plus simple, à les en croire. Stendhal, dans les vieux manuscrits poussiéreux qu'il recherchait curieusement, — une des distractions de son exil, — avait, un jour de 1832, en quelque bibliothèque de Sicile, de Naples ou de Rome, mis la main sur une ancienne chronique qu'il avait « lue comme un roman ». On y voyait la belle et brillante Vannozza aimée du cardinal Rodéric, plus tard l'infâme Alexandre VI, alors tout-puissant à la cour papale. Vannozza protège tendrement son neveu Alexandre Farnèse, et, grâce à

1. L'exemplaire appartenant à M. Chaper, celui de M. Paul Royer, celui de M. Paul Hazard.

Rodéric, le pousse dans la carrière ecclésiastique. Mais l'ardent Alexandre, en surveillant ses fouilles, aperçoit une jeune beauté qu'il enlève, non sans tuer l'un de ses défenseurs. Le pape le fait enfermer au château Saint-Ange, d'où il s'évade. Et plus tard nous le trouvons lié avec une autre femme, nommée Cleria, dont il a deux enfants. Il finit lui-même sur la chaire pontificale, sous le nom de Paul III.

Qui ne reconnaîtrait ici un abrégé de *la Chartreuse*? Une tante, de mœurs libres, et un neveu, amateur de vieilles pierres et de jolies femmes; un ministre, amant de la tante et protecteur complaisant du neveu; un assassinat sur une route, à cause d'une jolie fille; une prison, qui se dresse sur une haute tour; une longue corde, et un prisonnier qui s'échappe; un nouvel amour, fécond et durable; une haute destinée ecclésiastique. *La Chartreuse de Parme* ne serait donc qu'une histoire du xve siècle, ingénieusement démarquée.

Deux textes ont fourni à tous nos critiques de si apaisantes certitudes. L'un est une lettre à Colomb, datée du 27 août 1832. L'autre, une des chroniques italiennes que Stendhal fit copier, et que maintenant conserve la Bibliothèque nationale (man. ital., vol. 170). Le premier texte, plus développé et plus nuancé, est celui sur lequel s'appuient de préférence ces messieurs pour montrer tout ce que doit Stendhal à son obscur devancier. Et c'est grande imprudence de leur part. Car ce texte est précisément celui dont la date, l'authenticité, le caractère laissent place à tous les soupçons. Personne, apparemment, ne s'en est encore avisé; et l'on a fondé toute l'histoire des origines de *la Chartreuse* sur des pages ambiguës et douteuses.

Elles nous sont présentées, dans la *Correspondance inédite*, et reproduites par Paupe dans la *Correspondance de Stendhal*, comme une lettre, datée de « Palerme, le 27 août 1832 », et adressée à Romain Colomb. Dès l'abord, ce lieu, cette date, ce destinataire, éveillent notre scepticisme. Rien ne prouve que Beyle soit jamais allé à Palerme. Il est singulier que, le 27 août 1832, il ait déjà étudié et résumé un manuscrit qui aurait compris « quatre cent quatre-vingts pages

in-4° ». Du moins faudrait-il admettre qu'il l'a connu avant les 14 volumes de ses manuscrits italiens, que conserve la Nationale. J'ai relevé toutes les dates inscrites sur les 14 volumes; elles sont toutes très sensiblement postérieures à ce 27 août 1832. La dernière est de février 1839, la plus ancienne de mars 1833. Les dates de 1833 (avril, mai) sont particulièrement nombreuses. Il semble que Beyle ait découvert peu auparavant les originaux de ces chroniques, et qu'il en ait eu entre les mains alors seulement les copies.

Si déjà nous pouvons douter que ces pages aient été écrites à Palerme, — ce qui importe assez peu, — et le 27 août 1832, — ce qui aurait un intérêt extrême, — nous ne sommes pas sûrs non plus qu'elles aient jamais formé une lettre, et une lettre adressée à Colomb. Celui-ci, nous le savons, prenait d'impertinentes libertés avec les lettres de son cousin. Il en corrigeait le texte, il en changeait les destinataires et les dates. Il semble même que, bien souvent, lorsqu'il trouvait parmi les manuscrits de Beyle quelque morceau intéressant, mais trop court pour être placé ailleurs, fragment de voyage, impression de lecture, etc., Colomb l'insérait dans la *Correspondance*, et se l'adressait à lui-même. Son amicale vanité y trouvait une naïve satisfaction, et il croyait ainsi servir la gloire d'Henri Beyle. Mais je doute fort que Beyle, quand il avait écrit quelque page à sa convenance, fût si souvent pressé de l'offrir à son excellent cousin, dont il appréciait le dévouement, mais goûtait peu l'esprit. La prétendue lettre du 27 août 1832 pourrait donc être rangée à côté de quelques autres, dont je vois la véritable place parmi les livres de nouvelles, de critique ou de voyages, plutôt que dans la correspondance de Stendhal. Reste à savoir quand ces pages ont été composées, et comment.

Le second texte nous donnera peut-être une réponse à cette question. Ce deuxième texte, ou bien tout à fait oublié par les critiques, ou ne leur servant qu'à compléter le premier, est pourtant le seul sur lequel nous puissions faire fond. Copie d'un manuscrit italien, intitulé : *Origine delle grandezze della famiglia Farnese*, il porte plusieurs notes de la main de Beyle. En 1834, à Rome, le 17 mars, celui-ci en

écrit la préface [1], préface dont le début forme le premier paragraphe de la lettre à Colomb; — nouvelle raison de ne pas croire que cette lettre a été écrite en 1832.

Si, comme il est probable, c'est de ce texte italien qu'il s'agit dans la lettre à Di Fiore du 28 mars 1833, Beyle, au lendemain de sa découverte, était dans l'enchantement : « La jeunesse de Paul III (Farnèse), lui écrivait-il,... est divine. » En 1834, il en paraît encore très satisfait. Sur son manuscrit il note cette année-là : « Récit plein de vérité et de naïveté en patois romain. » Quatre ans plus tard, il l'admire toujours : le 27 juillet 1838, sur un autre volume de la collection, le tome 169, il écrit : « Plusieurs de ces histoires sont excellentes, mais Dominique (lui-même) ne peut pas les publier à cause de sa chaîne officielle », et il cite parmi ces histoires, scandaleuses pour un consul dans les États du Pape, *l'Origine de la grandeur des Farnèse.* Quelques jours plus tard cependant, le 16 août, il pense *to make of this sketch a romanzetto.*

Ainsi Stendhal, le 16 août 1838, veut faire, avec les quelques pages de ce manuscrit italien, un petit roman. Mais, si l'on en croyait la prétendue lettre à Colomb, ne connaissait-il pas, depuis le mois d'août 1832, sur le même sujet un autre texte. Ce texte-là ne lui semblait-il pas également plein de « naïveté »? Et il possédait, sur le récit pauvre et sec de la Nationale, cet incomparable avantage d'être infiniment plus complet et plus riche, puisqu'il comptait 480 pages. Stendhal, on s'en souvient, l'avait « lu comme un roman ». Comment donc supposer qu'ayant, depuis six années, connaissance d'un original aussi précieux, au lieu de s'en servir, Stendhal songe à prendre comme thème la brève chronique qui ne devrait plus conserver à ses yeux ni intérêt ni valeur? Et s'il n'avait plus sous la main à Paris, en 1838, le copieux récit napolitain, ne trouvait-il pas à sa porte, chez son ami Colomb, — ou bien plutôt chez lui, dans ses propres papiers, — le résumé qu'il en avait fait, résumé lui-même beaucoup plus détaillé déjà et plus varié que la chronique en patois romain?

1. On trouvera cette préface dans les *Soirées du Stendhal-Club*, 2e série, 244-245. La traduction du texte italien qui vient ensuite (245-246) n'est en fait qu'un résumé insuffisant et médiocre.

Nous sommes donc logiquement forcés d'admettre que Beyle, le 16 août 1838, ne connaissait encore que cette chronique, et ne pouvait se servir que d'elle, s'il voulait écrire un roman sur la jeunesse d'Alexandre Farnèse.

Or, si le 16 août, Beyle ne connaît pas encore le prétendu manuscrit de 480 pages, il ne le connaîtra point avant de composer, trois mois plus tard, sa *Chartreuse de Parme*, car ce n'est pas dans les bibliothèques de Paris qu'il le pouvait découvrir. Si donc Beyle a tiré sa *Chartreuse* d'une chronique relatant l'histoire de Vannozza et d'Alexandre, le seul texte dont nous puissions faire état, la seule source certaine de *la Chartreuse*, c'est *l'Origine de la grandeur des Farnèse*, à la Bibliothèque nationale.

Cette conclusion est d'importance. On le comprendra mieux encore, si l'on compare les deux textes.

Laissons les préambules, commentaires, réflexions morales, historiques et philosophiques, de quoi sont faites les deux premières pages de la « lettre à Romain Colomb ». On y lit même un « extrait de la préface de l'auteur napolitain ». Je ne jurerais pas que cette préface soit authentique. De tout ceci, sauf les cinq premières lignes : « Courier avait bien raison : c'est par une ou plusieurs catins que la plupart des grandes familles de la noblesse ont fait fortune,... etc. », rien ne se retrouve sur le manuscrit de la Nationale.

Le récit, au contraire, qui remplit les six pages suivantes de la lettre nous montre les mêmes personnages, les mêmes situations, les mêmes événements que le manuscrit italien. Remarquons toutefois que certains détails historiques ou géographiques n'apparaissent point dans le manuscrit, non plus que l'épisode de cette fête nocturne sur le Tibre, où Vannozza joue tour à tour le rôle de naïade et de poétesse [1]. Ailleurs au contraire le texte français semble une traduction directe du texte italien. Mais, le plus souvent, ils ont entre eux des rapports beaucoup plus complexes.

On avait cité, comme une image déjà fort ressemblante de

1. Je doute que Beyle l'ait inventée. Il a dû la trouver dans quelque livre ou manuscrit que nous ignorons.

Gina Pietranera, ce portrait de la Vannozza, dans la lettre à Colomb :

Aucune femme, soit parmi la noblesse, soit dans la bourgeoisie, parmi ce monde infini de nobles courtisanes, dont la beauté et la richesse firent toujours l'admiration des étrangers, ne put jamais soutenir la moindre comparaison avec Vannozza. Et, quand bien même elle eût été tout à fait dénuée de cette divine beauté, si calme, si noble, si saisissante, qui la fit la reine de Rome pendant tant d'années, et l'on peut dire sans exagération jusqu'au moment de sa mort, elle eût été une des femmes les plus recherchées à cause de cet *aimable volcan* d'idées nouvelles et brillantes que lui fournissait l'imagination la plus féconde et la plus joyeuse qui fut jamais.

Mais vous chercheriez vainement cette agréable esquisse dans le manuscrit italien; vous y apprendriez seulement que la Vannozza était gracieuse et qu'elle était belle (*la sua grazia e bellezza*); et cela ne suffit point encore pour faire d'elle une Sanseverina [1].

Quant à Alexandre Farnèse, la lettre à Colomb, comme le manuscrit, sont bien d'accord pour nous décrire son éducation magnifique, sa jeunesse studieuse, et sa science; l'une et l'autre nous le montrent s'abandonnant ensuite « aux appâts décevants de la volupté la plus effrénée ». Mais nous lisons alors dans la lettre un commentaire plein d'indulgence. On nous le montre téméraire, ce qui est flatteur, et bravant allégrement « des maris irrités »; il risque sa vie par amour, il est « le héros de beaucoup d'aventures dont on parle encore... à Rome »; enfin, comme si cet Alexandre était fait vraiment pour plaire à des imaginations françaises, « là où les autres s'arrêtaient comme devant chose impossible, lui espérait et entreprenait ».

Ce joli garçon, qui pour un peu ressemblerait déjà, comme on le dit, à Fabrice, n'apparaît malheureusement point dans le texte italien. Au lieu de ces phrases complaisantes, nous lisons que, enhardi par la protection de Vannozza, il devient « plus débauché », et « d'une extraordinaire insolence ». Qu'a-t-il à voir avec Fabrice, ce voluptueux toujours inassouvi, esclave de ses désirs brutaux? Et les deux figures du

1. F. Novati avait déjà protesté en termes excellents contre l'opinion de M. Chuquet, qui veut trouver dans une vulgaire courtisane comme la Vannozza l'origine d'une créature aussi singulière et aussi complexe que Gina Pietranera.

personnage vont se différencier mieux encore dans l'anecdote fameuse de l'enlèvement.

A cette occasion, la lettre lui prête les goûts d'un grand seigneur dilettante. Il se promène à cheval, « au milieu de la plaine solitaire qui s'étend du côté de Tivoli ». Il s'arrête afin d'examiner les fouilles qu'il a fait entreprendre dans ce paysage, si bien choisi pour une noble aventure. Passe dans un carrosse une jeune femme si belle qu'Alexandre n'hésite point à risquer sa vie pour l'enlever. Il ose attaquer presque seul les trois hommes armés qui l'escortent. Il est sur le point d'être tué, et cependant ne songe encore, en appelant ses ouvriers, qu'à retenir le carrosse près de s'enfuir. Enfin, blessé, cet amoureux héroïque rejoint la dame évanouie, la fait transporter dans une villa, et, pendant un mois, il vit là, « parfaitement heureux » avec sa conquête.

Après quelques ingénieuses péripéties, Beyle nous le montre ensuite enfermé au château Saint-Ange, et s'échappant comme on le sait. La corde, qui « était d'un poids énorme », « avait bien trois cents pieds de long », écrit-il. C'était en vérité deux fois plus qu'il n'en fallait.

Le vieux récit est plus simple; pas de dilettantisme, pas d'archéologie, pas de fouilles, pas d'héroïsme non plus, ni d'attitudes romanesques : « Un jour il fit enlever une toute jeune et noble dame, qui s'en allait en carrosse hors de Rome, et la garda avec lui dans sa villa pendant beaucoup de jours, comme si elle eût été sa propre femme; on se plaignit auprès du souverain pontife,... etc. » Enfermé au château Saint-Ange, au bout de plusieurs mois, le cardinal Roderigo et un parent des Farnèse le font fuir « par le moyen d'une corde », de laquelle on ne nous apprend ni la longueur ni le poids.

Quant à la suite de l'histoire, qui manque dans la lettre à Colomb, elle garde, sous la plume du chroniqueur italien, le même caractère brutal et simple. Farnèse n'ose revenir à Rome qu'une fois son protecteur devenu pape. Alexandre Borgia, toujours soumis aux volontés de sa maîtresse, nomme le neveu de Vannozza cardinal à vingt-quatre ans. Alors celui-ci « s'abandonna plus que jamais à la luxure et à la débauche, si bien que, pendant nombre d'années, il fit l'amour avec une noble dame, nommée Cleria, comme si elle eût été

sa propre femme ». La jeunesse passée, on le vit changer de vie et de mœurs; mais ce n'était qu'apparence; prudent, affable, libéral, il passait pour un homme supérieur (*di sublime ingegno*), « mais il n'en continuait pas moins, en grand secret, ses amours avec Cleria, en évitant tout scandale ». Cette politique adroite lui réussit, il devint pape à soixante-sept ans, et s'occupa aussitôt sans vergogne de bien établir les deux enfants qu'il avait eus de Cleria, Costanza et Pier Luigi. Il donna Parme à celui-ci, qui était pire que son père.

Tel nous apparaît, dans la chronique italienne, le prototype de Fabrice del Dongo. Cet hypocrite sensuel et grossier ressemble peu à Alexandre Farnèse de la lettre à Colomb, et bien moins encore au noble et romanesque héros de *la Chartreuse de Parme.*

La comparaison des deux récits est instructive. Et d'abord elle nous permet peut-être de comprendre la véritable nature de ce fragment, dont Romain Colomb fit une lettre. Tout nous incline à y voir un premier essai du petit roman, du *romanzetto*, que Beyle, le 16 août 1838, voulait tirer de sa chronique italienne? J'ai essayé de prouver tout à l'heure qu'avant cette date l'existence de ce fragment est difficilement concevable. Il ne peut davantage se placer beaucoup plus tard : quand Beyle, en composant sa *Chartreuse*, aura utilisé les mêmes événements, il ne commettrait pas l'imprudence de les faire reparaître dans l'une de ses chroniques italiennes. Ces quelques pages furent donc faites, selon toute apparence, entre le 16 août et le 4 novembre, que Beyle commença d'écrire sa *Chartreuse*, et plus probablement entre le 16 août et le 3 septembre, qu'il en conçut le projet.

Dans cet intervalle, Beyle aurait donc un jour repris cette « Jeunesse de Paul III Farnèse », qu'il jugeait si passionnante; et il aurait entrepris de l'embellir, en s'essayant au pastiche d'un vieil auteur qu'il suppose naïf et dévot. Pour donner une haute idée de son érudition à ses lecteurs, il aurait inventé ce manuscrit de 480 pages qu'il prétend abréger. Il aurait aussi, selon toute apparence, introduit dans son récit quelque fragment tiré d'ailleurs. Enfin, sur le pauvre thème du texte

primitif, il aurait fait travailler son imagination. Les personnages grossiers et simples du chroniqueur se transforment sous sa main. Vannozza devient brillante et légère; il met dans son âme cette fantaisie passionnée, cette allégresse corrégienne, qu'il aimait dans les femmes d'Italie. Alexandre n'est plus la brute sensuelle du xve siècle, mais déjà le héros stendhalien, dont l'amour est la grande affaire, et capable, pour cet amour, des folies les plus romanesques. Ne nous étonnons plus que cet Alexandre, que cette Vannozza, semblent apparentés à Fabrice et à Gina. Cet air de famille est bien naturel, puisqu'ils sont les uns et les autres enfants de Stendhal.

Quant à l'épisode des fouilles, dans *la Jeunesse de Paul III* et dans *la Chartreuse*, leur évidente ressemblance ne nous paraîtra plus, comme à la critique, une preuve décisive que l'un est copié sur l'autre, si c'est Henri Beyle qui a inventé l'un et l'autre.

On sait que, pour distraire les ennuis de son consulat, il allait souvent voir la découverte de quelque tombeau étrusque; que lui-même, sur son maigre budget, payait six ouvriers, à vingt-trois sous par jour, pour creuser la terre aux environs de Rome; qu'à tout instant, dans ses lettres, il parle de quelque nouvelle trouvaille archéologique. Si donc Fabrice rencontre la Marietta et tue Giletti un jour qu'il surveillait des fouilles, c'est bien parce que même aventure était arrivée à Alexandre Farnèse, mais à un Alexandre Farnèse de roman, créé par la fantaisie d'Henri Beyle; et cet Alexandre-là, qui, comme Beyle, faisait venir des Abruzzes « cinq ou six paysans » pour fouiller, comme Beyle, la campagne romaine, n'était un amateur de vieilles pierres que pour cette raison que Beyle, entre 1831 et 1836, était devenu lui-même « antiquaire en diable ».

Ainsi la prétendue lettre à Colomb, sans avoir du tout le rôle que lui ont prêté les critiques, garde un intérêt singulier. Elle n'apparaît plus comme la source dont Beyle a tiré son roman. Mais, en revanche, on peut voir, dans cette première adaptation de la chronique italienne, l'esquisse de caractères et d'épisodes que Stendhal, quelques semaines plus tard, va développer dans *la Chartreuse de Parme*.

Reste *l'Origine de la grandeur des Farnèse*, qui, seule désormais, peut être regardée comme une source authentique du roman de Stendhal. Mais quelle en fut l'importance véritable? Ce rude et simple récit nous semblera-t-il le germe premier de *la Chartreuse*, qui la contient tout entière en puissance, comme le gland contient le chêne? Oui sans doute, si *la Chartreuse de Parme* n'est autre chose qu'un roman-feuilleton, un mélodrame populaire, ou le livret d'un cinéma. Alors en effet il suffit que Beyle en ait connu l'intrigue, et la liste des personnages, pour posséder les éléments vitaux de son œuvre.

Mais, par bonheur, *la Chartreuse* n'est point le scénario d'un film. En prenant à la vieille chronique le schéma grossièrement simplifié de son intrigue, Stendhal n'avait encore qu'un cadre large et vide, où manquait tout le détail des événements; et, dans une œuvre comme la sienne, c'est ce détail seul qui fait la substance originale du récit, et l'intérêt des aventures.

Il fait aussi la vie des personnages. Car la psychologie de Stendhal ne procède point par de grands ensembles; il lui faut la lente accumulation des petits faits. L'histoire des Farnèse lui laissait tout le soin de les inventer.

Invention facile, dira-t-on, puisque, les caractères des personnages étant donnés, Stendhal n'avait plus qu'à en déduire leurs paroles et leurs gestes. Admettons en effet que, dans la vieille chronique, les passions qui font agir les protagonistes portent la même étiquette qu'elles devaient porter dans le roman de Stendhal [1]. Mais était-il bien avancé, quand le chroniqueur venait lui apprendre qu'elles se nommaient l'ambition, le désir et l'amour? Ces passions ne commencent à exister d'une existence véritable qu'avec les couleurs et les nuances que leur donnent des âmes singulières. Les personnages du chroniqueur anonyme sont des épreuves banales de types usés : la Maîtresse, puissante parce qu'elle est belle, et le Ministre, soumis à ses caprices et protecteur de ceux qu'elle aime; puis le Fils de famille, qui abuse de la fortune

1. Encore faut-il remarquer qu'il manquait dans la chronique deux ressorts essentiels à l'action du roman, la passion amoureuse de la tante pour son neveu, inconnue de Vannozza, et les scrupules religieux de Clélia.

des siens, et de leurs vices. Triviales et vides comme des masques de théâtre, que pouvaient donner à Stendhal ces silhouettes grossières? Rien assurément de tout ce qui fait l'originalité exquise des héros de *la Chartreuse*. Accolons à leurs prétendus modèles la Gina, Fabrice ou Mosca : nous ne saurions trouver entre les uns et les autres aucune intime ressemblance. Ceux-ci paraissent avoir repris les rôles de ceux-là, mais ils les jouent avec un génie qui n'appartient qu'à eux, et qui ne permet de les confondre avec personne. Il n'importe donc que Stendhal se soit souvenu de Rodéric, d'Alexandre ou de Vannozza : c'est à lui seul qu'appartiennent les âmes qu'il a données à ces fantoches.

Enfin peut-on oublier que *la Chartreuse* n'est pas seulement l'étude de grandes passions, en des êtres hors du commun? C'est aussi, — c'est surtout, diraient quelques-uns, — une peinture de mœurs et d'histoire : Milan en 1796, une bataille napoléonienne, la tyrannie, les intrigues, les haines et les vengeances d'une petite cour d'Italie en 1820... De cette *Chartreuse*-là, rien ne pouvait exister dans la vieille chronique.

C'est dire que l'on n'explique nullement la conception d'un pareil livre, quand on cite les six ou huit pages du vieux chroniqueur, et que l'on constate quelques ressemblances évidentes, mais grossières, entre ce pauvre récit et le monde de sentiments et d'idées qu'a créé Stendhal. Évitons de nous faire une idée aussi simpliste et aussi scolaire de ce que peut être, pour un grand esprit, la création d'une œuvre originale. Ne croyons pas que le roman d'un inventeur d'âmes et d'un psychologue soit fait, lorsqu'il aperçoit les grandes lignes du scénario; ne nous figurons même pas que cela compte beaucoup. Qu'importe que Fabrice soit enfermé dans une prison qui ressemble au château Saint-Ange, pour avoir tué sur une route le protecteur d'une jolie fille? Qu'importe telle ou telle autre circonstance? Clélia, Fabrice et la Sanseverina n'en garderaient pas moins, à travers d'autres incidents, les mêmes âmes et les mêmes passions, et l'essentiel de *la Chartreuse* subsisterait.

L'Origine de la grandeur des Farnèse n'a donc point, dans la conception de l'ouvrage, l'importance qu'on lui a prêtée. Nous ne pouvons y voir le germe fécond d'où sortira tout le

reste. Beyle en a fait l'armature grossière de son roman, comme un sculpteur prend quelques morceaux de fer, informes et raides, pour soutenir la glaise qu'il modèle; ceux-ci restent noyés dans la matière de son œuvre, et autour d'eux il construit en toute liberté les membres souples et la chair vivante de sa statue.

Je ne placerai donc pas l'origine première de *la Chartreuse* en cet hiver de 1832-1833, où Stendhal découvrit ses vieux manuscrits italiens. L'histoire de la Sanseverina et de Fabrice n'est point née dans un vieux palais des bords du Tibre [1], le jour qu'Henri Beyle, bravant l'épaisse couche d'une poussière amassée par les siècles, mit la main sur la chronique d'Alexandre Farnèse, en compulsant les archives d'une noble famille.

Faudra-t-il reporter la naissance de *la Chartreuse* en 1838, au temps où Beyle tire enfin de la vieille chronique cette première ébauche, la prétendue lettre à Colomb, le *romanzetto*? Alors il faudrait admettre que, au début de septembre, *la Chartreuse* n'était encore représentée que par les six pages de la *Correspondance*, brève esquisse d'une aventure du XVe siècle. Quelques semaines plus tard, par une étonnante métamorphose, événements et personnages auraient passé du XVe au XIXe siècle, et le génie vraiment prodigieux de Stendhal en aurait fait, dans une improvisation foudroyante, ce roman vaste et touffu, où tant de personnages si variés et si profonds nous montrent tour à tour la Milan de Lodi, la France de Waterloo, et, dans la petite cour de Parme, les cours et les courtisans de tous les pays et de tous les temps. Nous verrons Stendhal écrire en moins de deux mois toute sa *Chartreuse*. Laissons-lui le temps de préparer d'avance et à loisir la brusque élaboration d'une pareille œuvre. Cette

1. Ne serait-ce pas le sombre et magnifique palais Caetani, dont Beyle était le familier? Cinq volumes de ses manuscrits italiens sont remplis par la *Vie de don Ruggiero*, qui appartenait à cette maison.

Les héritiers actuels de don Michele et de don Filippo Caetani, qui, dans leurs traditions familiales, ont reçu, je le sais, le souvenir d'Henri Beyle, ne refuseront pas à l'éditeur des *Chroniques italiennes* l'accès de leurs archives. Il y trouvera peut-être tous les manuscrits originaux qu'a connus et fait copier Stendhal.

écondité si prompte semble déjà merveilleuse. Ne la rendons pas incroyable et presque absurde.

II

LA GENÈSE DE LA « CHARTREUSE »

« C'est dans l'hiver de 1830 et à trois cents lieues de Paris que cette nouvelle fut écrite. » Ainsi débute l'*Avertissement* de *la Chartreuse*. Et Stendhal raconte que, bien des années plus tôt, un billet de logement l'avait envoyé chez un chanoine de Padoue, dont il était devenu l'ami. « Repassant » par cette ville « vers la fin de 1830 », il court « à la maison du bon chanoine » défunt. Il y trouve son neveu et sa nièce, qui le reçoivent « comme un vieil ami ». Et là, tout en dégustant « un excellent zambajon », Stendhal entend narrer les aventures de la duchesse Sanseverina. « Dans le pays où je vais, dit-il à ses hôtes, je ne trouverai guère de soirées comme celle-ci, et pour passer les longues heures du soir je ferai une nouvelle de votre histoire. »

Ce récit plein de bonhomie n'inspire plus depuis longtemps confiance à personne. On sait que *la Chartreuse* fut écrite, non pas en 1830, mais en 1838. On sait aussi que Stendhal, au temps où il avait droit à des billets de logement, ne vit sans doute jamais Padoue; et que, s'il a été l'hôte d'un chanoine, ce fut à Reggio, en mars 1801. Il n'y aurait donc en cet avant-propos que l'habituelle fantaisie des romanciers, expliquant à leurs lecteurs, de la manière la plus amusante et la plus fausse, l'origine de leur ouvrage?

Faut-il cependant, parce que l'ensemble du récit n'est à coup sûr point véridique, n'en retenir absolument rien? Il me paraît singulier que Beyle, s'il invente cette histoire de toutes pièces, la mette sur quelques points exactement d'accord, et par des allusions incompréhensibles à son lecteur, avec des faits de sa vie tout à fait inconnus de celui-ci. Il est exact en effet que « vers la fin de 1830 », en novembre, pour préciser, Beyle put traverser Padoue, en gagnant Trieste, où il venait d'être nommé consul, et qui tout juste-

ment se trouve à environ trois cents lieues de Paris. Il est possible qu'à Padoue, où il avait séjourné en 1815, il ait retrouvé des amis, et il n'est pas invraisemblable que la conversation de ces amis ait laissé dans sa mémoire quelqu'une de ces anecdotes, politiques ou amoureuses, dont il était si friand.

Il passe « l'hiver » à Trieste, où il meurt d'ennui. Aussi ne perd-il pas la moindre occasion d'observer, et, pendant « les longues heures » vides de ses soirées, il a tout le loisir de ruminer ses observations.

Le monde qui l'entoure lui en fournit de curieuses; il y voit des intérêts minuscules, mais poursuivis avec une ardente ténacité, des âmes originales et primitives, de l'ignorance et de la passion : « Que d'histoires dans le genre de celles de Sismondi durant le XIIe siècle! » écrit-il. Une fois de plus, Stendhal retrouve les Italiens tels qu'il les comprend et qu'il les aime. Chez l'un, c'est « un caractère absolument semblable à un Achille du moyen âge, fou, singulier, mais agissant »; chez l'autre, une indignation généreuse; et chez celui-là une énergie prête à sacrifier la moitié de sa fortune à son parti. Dans le néant de son existence solitaire, Stendhal s'amuse à cette « école de hardiesse ».

Amusement peut-être profitable. Les intrigues qui se remuent autour de lui ne ressemblent-elles point à celles de *la Chartreuse*? N'y voit-il pas les passions de ses futurs personnages, souvent mesquines par leur objet, mais si magnifiques par leur énergie farouche et leur industrie? A suivre le jeu singulier de pareilles âmes, n'est-ce point déjà son génie de romancier qu'il exerce, et qu'il nourrit de souvenirs?

« Je tiens une anecdote égale à *Vanina Vanini*[1], pour la

1. *Vanina Vanini*, qui avait paru, deux ans plus tôt, dans la *Revue de Paris*, nous fait, par certains traits, penser à *la Chartreuse*. Cette histoire de l'Italie moderne, dans laquelle joue le principal rôle un frère en carbonarisme de Ferrante Palla, nous montre déjà une évasion du château Saint-Ange. Missirilli, après que Vanina s'est donnée, lui avoue ingénument, comme Fabrice à Clélia dans la prison, « la politique dont il avait fait usage pour s'en faire aimer ». Vanina, par son confesseur, envoie des biscuits à son amant captif de crainte du poison. Elle a un rendez-vous avec le prisonnier la nuit, dans une chapelle.

Que retenir de tout ceci? Rien, sinon que Stendhal, dès 1829 et bien avant de connaître ses chroniques italiennes, s'était exercé déjà autour de quelques thèmes et de quelques épisodes qu'il reprendra dans sa *Chartreuse*.

belle complication, écrit-il le 28 janvier; le héros s'est tué le 26 décembre 1830. » Mais la crainte de la police l'empêche d'en dire plus long, et nous ne saurons jamais si *la Chartreuse*, comme il est fort possible, dut quelque chose à cette anecdote. Retenons seulement que celle-ci avait le triple caractère d'être contemporaine, tragique et embrouillée, comme *Vanina Vanini*, et comme toutes ces autres histoires que Beyle recueillait curieusement. Son imagination vivait donc baignée dans l'atmosphère la mieux faite pour qu'il pût concevoir le moderne roman de l'énergie italienne que sera *la Chartreuse de Parme.*

Le conçut-il, quelque soir, à Trieste? Déjà peut-être, en parcourant, pour s'y rendre, cette Lombardie où il avait, trente ans plus tôt, caracolé sur son cheval de dragon, en traversant ces petites villes, dans lesquelles jadis il avait logé en vainqueur, avait-il eu la première idée de faire un livre sur la Milan d'autrefois, celle de Marengo, et de ses amours. Ou bien sa future *Chartreuse* lui apparut d'abord comme la peinture de cette tyrannie menue et cruelle qui s'exerçait à Modène, et que le gouvernement de Metternich pouvait disposer ce libéral à mieux comprendre et à moins aimer.

Mais on peut croire aussi que *la Chartreuse* procède immédiatement du *Rouge.* Ce roman venait de paraître, et Stendhal, dans ses lettres de Trieste, en parlait sans cesse à ses amis. N'eut-il point alors la pensée de lui donner un complément, et de recommencer pour l'Italie le livre qu'il avait écrit pour la France? La province où il vivait lui faisait voir tous les jours la tyrannie de la Sainte-Alliance s'exerçant sur une race italienne. Comme il avait montré dans *le Rouge* les conséquences pour une jeune énergie de la Restauration française, songea-t-il à peindre l'effet des mêmes principes de gouvernement sur l'âme généreuse d'un jeune Italien, admirateur de Napoléon, comme son frère de France, et ne trouvant, comme lui, d'autre parti dans la vie que de se faire prêtre?

Toutes hypothèses permises, mais qui n'ont point de preuves.

Elles me paraissent cependant plus vraisemblables, quand je vois la note cabalistique glissée par Stendhal à la fin du

chapitre XXII de *la Chartreuse* : « Tr. J. F. M. 31 », que je lis comme M. Paul Hazard : « Trieste, janvier, février, mars 1831. »

Ce chapitre XXII est plein de choses : on y raconte l'évasion de Fabrice, la vengeance de la duchesse et l'étrange manière dont elle donne le signal de la mort du prince, le sacrifice de Clélia qui consent à épouser le marquis Crescenzi, enfin, à la dernière page, les procédés habiles grâce auxquels la police de Parme dirigeait à son gré les esprits. « C'est ainsi, concluait Stendhal, que les petits despotismes réduisent à rien la valeur de l'opinion. » Et ici se place la note.

S'applique-t-elle uniquement à cette fin? Veut-elle dire qu'à Trieste, Beyle avait vu l'influence que peut exercer le pouvoir sur l'opinion publique? Mais était-il possible au gouvernement d'un grand État comme l'Autriche d'employer les mêmes procédés que le prince de Parme, lequel, dans son « petit » État, dirigeait l'opinion des salons en inspirant les paroles d'un médecin, qu'il payait? La vérité est que le sens de cette note reste douteux. Elle peut avoir une application toute différente et plus large, qu'il serait vain de vouloir préciser. Disons seulement que si par deux fois, dans un passage de sa préface que lui seul pouvait entendre, et dans cette note mystérieuse, Beyle a tenu à marquer le souvenir de son séjour à Trieste, c'est apparemment que les quelques mois passés par lui dans cette ville ne furent point sans exercer une influence plus ou moins directe, mais à ses yeux mémorable, sur la conception de *la Chartreuse*.

***

Mais Stendhal laisse bientôt Trieste, emportant peut-être dans sa tête quelque idée de roman. Comme si les dieux se fussent intéressés à cette *Chartreuse de Parme* qui voulait naître, pour rejoindre Civita-Vecchia, son nouveau poste, il traverse l'Italie tout justement à l'heure où elle pouvait lui montrer les spectacles dont il avait besoin. Il parcourt des provinces toutes frémissantes encore de la révolte, et pleines de récits tragiques; il en recueille sur Bologne, sur Ancône, sur Modène elle-même; il arrive enfin à Florence, où il peut

étudier les procédés les plus habiles d'un gouvernement contre-révolutionnaire.

Là, Beyle admire la politique de ce comte Saurau, qui, à en croire M. Farges, et tous les critiques à sa suite, serait le prototype du comte Mosca. Je trouve moins « évidente » que lui cette ressemblance [1]. Mais il est certain que Beyle, causant avec les gens du peuple et reçu chez les gouvernants, fit alors mainte observation profitable. Il y vit de près, sur un petit théâtre, le jeu de l'intérêt et de la peur; mieux que jamais il y comprit l'importance d'une police bien faite; il y retrouva cet infâme usage des espions mondains, dont le prince de Parme fera, comme tous les gouvernements de l'Italie contemporaine, un emploi si ingénieux. En un mot, après s'être jadis initié, quand il était fonctionnaire de l'Empire, aux méthodes administratives d'un grand État, Henri Beyle voyait maintenant par le menu tous les rouages de ces petits gouvernements italiens, dont il se préparait, consciemment ou non, à dessiner l'image symbolique dans la Parme de sa *Chartreuse*.

Pendant cinq ans Beyle vit à Civita-Vecchia, c'est-à-dire bien souvent à Rome. Par son métier et pour son plaisir, il a mainte occasion d'observer de près des âmes italiennes, de toutes les qualités et de toutes les classes, laïques et ecclésiastiques. Il ne s'intéresse plus seulement, comme jadis, aux anecdotes amoureuses, mais surtout à la politique, à ses intérêts et à ses intrigues, qui tiendront dans *la Chartreuse* une si grande place. Pourtant ce n'est point là qu'il va composer *la Chartreuse de Parme*. Si près des choses, il s'en lasse. Ses livres sont les fruits de ses nostalgies. Aujourd'hui Beyle écrit les *Souvenirs d'égotisme*, la *Vie d'Henri Brulard*, ou *Lucien Leuwen*, qui transportent son imagination loin du triste village où il se meurt de vieillesse et d'ennui.

Mais, en 1836, un ministre homme d'esprit comprend que la place de ce consul romancier n'est point dans son consulat.

1. *Stendhal diplomate*, 68; cf. 69 et suiv. Accordons à M. Farges que, parmi tous les traits d'habileté, d'élégance ou d'énergie que Stendhal avait pu recueillir auprès de maints hommes d'État, en France, en Allemagne ou en Italie, le comte Saurau dut lui en fournir quelques-uns.

Beyle revient à Paris [1], et, par un jeu inverse de sa fantaisie, c'est de nouveau l'Italie qui va devenir le sujet de ses plus constantes études.

III

STENDHAL COMPOSE SA « CHARTREUSE »

« Le vrai métier de l'animal est d'écrire un roman dans un grenier », disait Henri Beyle, un jour qu'à Civita-Vecchia il « crevait d'ennui », comme au reste tous les autres jours. Paris vint lui rendre toute son activité littéraire. Parmi d'autres travaux, il s'occupait de rédiger quelques-unes de ses chroniques italiennes. *La Jeunesse de Paul III Farnèse*, on s'en souvient, le tentait particulièrement. Mais un consul de France dans les États de l'Église pouvait-il conter la scandaleuse histoire de ce pape, qui devait sa fortune au dévergondage de sa tante, maîtresse elle-même d'un autre pape? Le 27 juillet 1838 pareille impertinence semblait impossible à Beyle. Trois semaines après, il se décide; et nous savons comment alors, si ma conjecture est exacte, il ébauche le *romanzetto*, et comment, sous sa plume romanesque, les rudes personnages du xve siècle s'affinent et se sentimentalisent...

Mais Beyle n'achève pas son *romanzetto*. C'est que, le 3 septembre 1838, une admirable idée a traversé son esprit. Ne rêve-t-il pas depuis longtemps, je le crois du moins, un roman sur l'Italie moderne? N'a-t-il pas entrevu déjà les personnages, les milieux? Sa mémoire est pleine d'anecdotes toutes prêtes, de petits faits innombrables. Mais pour faire agir ces personnages, pour grouper ces faits, il n'a point encore l'action de son roman. La voilà. Et aussitôt s'anime, s'organise dans son esprit tout cet amas un peu confus de fictions et de souvenirs. Vannozza, Roderigo, Alexandre Farnèse, se dépouillent de leurs personnalités et de leurs noms; la petite nouvelle du xve siècle devient un grand roman du

1. Thiers lui accorde un congé, mais c'est Molé qui lui permet de le prolonger pendant trois ans.

XIXe. N'y a-t-il donc point en Italie, au XIXe siècle comme au XVe, des ministres soumis aux femmes qu'ils aiment, des jeunes gens bien nés qui doivent tout à la faveur, des passions violentes et des crimes?

Et Beyle, son idée en tête, prit le chemin de l'Angleterre. A son retour, le 4 novembre, il se mit à écrire. Le 26 décembre il envoyait à son cousin Romain Colomb « six énormes cahiers », pour qu'il les fît voir à un libraire. *La Chartreuse de Parme* était faite.

Cette rapidité est admirable. Ne croirait-on pas qu'une pareille œuvre a dû être savamment et longuement composée, écrite avec réflexion et corrigée à loisir. Point du tout. C'est le fruit brusque et merveilleux de l'inspiration. Comme saisi d'une fièvre sacrée, Stendhal, en ces deux mois d'automne, rassemble ou invente, organise et dicte le plus dru, le plus riche, le plus subtil de tous ses romans. Et sans doute ne faut-il voir là que l'achèvement soudain d'une longue gestation; sans doute Beyle, qui ne met que sept semaines à écrire *la Chartreuse*, a mis sept ans peut-être à la concevoir. N'importe. Cet enfantement si rapide, cette création fougueuse, est sans doute la preuve la plus irrécusable que Beyle nous ait jamais donnée de son génie.

Imaginez-le, enfermé dans sa chambre d'hôtel, en cette étroite rue qui mène au boulevard [1]. Le bruit de Paris monte jusqu'à ses fenêtres, qu'éclaire mal le jour froid de novembre. Que lui importe? Il est loin de Paris, et de sa pauvre lumière. Il revoit le soleil qui éclairait Milan, à la veille de Marengo, lorsque à dix-sept ans, fou de gloire, de musique et d'amour, il entrait dans la ville de son éternelle nostalgie.

Et n'est-ce point lui-même qu'il décrit, dans le jeune héros

1. « J'ai envie de me pendre, et de tout quitter pour une chambre au cinquième étage, rue Richepanse », écrivait-il trois ans plus tôt. Car Beyle ne concevait point la vie parisienne ailleurs que dans l'îlot qui va de la Madeleine à la rue de Richelieu. Il avait enfin réalisé son rêve, mais nous ne savons si *la Chartreuse* fut écrite au numéro 8 de la rue Caumartin, au quatrième, dans l'appartement meublé que Beyle habitait encore le 6 septembre 1838, — ou plutôt au 30 de la rue Godot-de-Mauroy, dans l'hôtel du même nom, où nous le voyons installé en mars de l'année suivante? De toutes manières, *la Chartreuse de Parme* est née à deux pas du boulevard.

de son livre? Non pas ce gros Henri Beyle, ventru, joufflu, barbu, qui toujours souffrit d'être laid, et en souffre plus encore, aujourd'hui que la soixantaine approche, et que sa dernière conquête, au tarif de 120 francs par mois, ne lui laisse pas espérer « une fidélité miraculeuse ». Non, l'Henri Beyle qu'il voit, c'est celui de ses rêves, noble visage, taille mince, et fine allure, fait pour séduire toutes les femmes, et dédaignant la plupart; un Henri Beyle qui n'aurait pas perdu tant d'années dans les livres, et qui, moins raisonneur et plus insouciant, ne gâterait pas son plaisir en l'analysant trop; un Henri Beyle enthousiaste et sensible, comme Henri Beyle, mais auquel la vie aurait été facile, et qui serait demeuré bon et tendre; un Henri Beyle enfin qui, au lieu de tant d'amours avortés ou trompés, n'en aurait connu qu'un seul, la passion sublime dont il faut mourir, et de laquelle est mort Fabrice.

Autour de ce jeune épicurien héroïque et sentimental, figure secrète de lui-même, revivent les femmes que Beyle a désirées ou qu'il a aimées : non point celle-ci plutôt que celle-là, mais toutes ensemble, fondues et mêlées en ces deux caractères opposés, la Pietranera et Clélia; l'une où il a mis, dirait-on, ce qu'il a connu en Italie de plus brillant, de plus énergique et de plus gracieux, depuis la Gerardi, qui avait « les plus beaux yeux de Brescia », jusqu'à la Pietragrua, « catin sublime », et qui le lui prouva si vite; l'autre, qui ne sait guère que donner son cœur, et pour laquelle Stendhal a sans aucun doute la même préférence que Fabrice.

Que d'images encore se pressent, embellies par le regret, dans l'esprit en fièvre d'Henri Beyle! Par fragments, toute sa vie passée s'insinue dans l'œuvre innombrable : les souvenirs du 6e dragons, vieux de quarante ans bientôt, la figure et le nom de ses compagnons d'armes; ses campagnes dans l'Intendance, et les batailles qu'il a vues de tout près, sans se battre; le palais de Saint-Cloud, les courtisans qu'il étudiait, jeune auditeur, d'un regard déjà impitoyable, et les ministres que, fonctionnaire ironique, il servait sans admiration ni respect.

Et ce sont aussi les paysages qu'il a goûtés, et qui, « comme un archet », ont joué sur son cœur amoureux, ce lac de Côme,

cette Tremezzina, si voisine de Grianta, où il s'en allait vivre de temps en temps, quand il était milanais, et l'allée de platanes au bord de l'eau, qu'il suivait en rêvant à la délicate et cruelle Métilde.

A ces souvenirs, plus chers parce qu'ils sont plus anciens, s'ajoutent de récentes expériences. Et c'est toute cette Italie que depuis sept ans observe le consul de Trieste et de Civita-Vecchia, cette Italie où, dans les agitations politiques du XIXe siècle, survivent les manières d'agir et les passions du *quattrocento*.

Ainsi Beyle, une fois de plus, emploie son habituelle méthode. « En décrivant un homme, une femme, un site, songez toujours à quelqu'un, à quelque chose de réel », conseillait-il. Ses romans sont des œuvres d'imagination, mais toutes faites de petits morceaux du réel. Si l'on connaissait le détail de son existence, l'infini de ses lectures et de ses souvenirs, on y retrouverait sans doute épars tous les éléments dont il a fait ses livres. Son imagination n'invente pas, si l'on veut : elle organise, elle transforme. Mais c'est encore une manière, la meilleure peut-être, sinon la seule, pour créer de la vie.

Est-ce à dire qu'il faille, comme on l'a trop souvent essayé, depuis Balzac, mettre un nom précis sur chacun des personnages de *la Chartreuse*? Ne nous faisons pas d'une œuvre d'art cette conception trop simple. Beyle, pas plus que ses émules, ne fait des portraits. Il emprunte à la vie, donc à ses observations et à ses souvenirs, les éléments de ses personnages, mais, dans un mélange indiscernable, il mêle ces traits épars et en crée des types nouveaux[1]. Notre curiosité peut se plaire à dissocier ces éléments et à retrouver leur origine; mais c'est un travail incertain, et il ne faut le pratiquer qu'en y mettant une délicatesse infinie. L'essentiel est de savoir que, si l'on était Stendhal lui-même, on pourrait sans doute, comme il l'a fait dans certains de ses manuscrits, piquer un nom et une date presque à chaque page de ses romans.

1. On connaît sa formule : « Je prends un personnage de moi bien connu, je lui laisse les habitudes qu'il a contractées dans l'art d'aller tous les matins à la chasse du bonheur, ensuite je lui donne plus d'esprit. »

La Chartreuse est celui d'entre eux où il a mis le plus de son expérience et de sa vie. Il y a mis encore ses plus secrètes sensibilités. Car Beyle, en vieillissant, est devenu plus sensible. La solitude, la mélancolie de vieillir, ont fait naître en lui ce besoin douloureux d'affection que, malgré sa pudeur, il laisse percer dans ses dernières lettres [1].

Aussi partout dans *la Chartreuse* peut-on sentir une douceur nouvelle. Ce n'est plus l'œuvre d'une maturité un peu âcre, comme *le Rouge*, c'est le roman d'un vieillard qui s'attarde, avec une triste complaisance, aux images de son passé. Mais un vieillard comme Beyle s'attarde encore au regret de tout ce qu'il n'a pas été; il imagine les figures idéales de ses désirs, dont il sait désormais toute la vanité. Et son âme romanesque, aussi folle qu'elle fut jamais, a maintenant je ne sais quoi de plus douloureux, de plus tendre et de plus ardent.

Voilà pourquoi Stendhal, enfermé dans son petit appartement, et tout entier aux rêves de son imagination, jette d'une seule affilée, en cinquante-deux jours, sur ses énormes registres, les innombrables pages de *la Chartreuse*.

Ainsi s'expliquent le charme et les défauts du livre. Tout se tient admirablement dans cette action, mais tout se tient par un seul fil. Cassez-le : le malheur et le bonheur de chacun en sont bouleversés.

Si Beyle construit de cette manière son roman, c'est qu'il l'a écrit comme nous savons, c'est que tous les matins il a oublié ce qu'il avait dicté la veille, c'est qu'en relisant les dernières pages il a dû en inventer la suite. Saisi derechef par l'enchaînement des circonstances, entraîné par l'idée nouvelle qui ce jour-là s'empare de son esprit, il a d'un nouvel élan repris la route sinueuse et étroite où l'emporte son imagination de logicien et de psychologue, qui sait, au besoin, faire sa part à la fantaisie du hasard. Et ce sont ainsi chaque

1. Cet exclusif amoureux aime maintenant les enfants et les bêtes. En 1841, il achète deux chiens, car il était « triste de n'avoir rien à aimer ». Quand il est loin de Rome, il recommande sans cesse à son ami le comte Cini d'acheter des gâteaux à ses jeunes enfants, et de leur dire que M. Beyle les leur envoie. Il ne veut pas que le cœur de ces petits l'oublie.

jour de nouveaux problèmes à résoudre, que chaque jour Beyle pousse à leurs dernières déductions, pour retrouver le lendemain, avec une âme rafraîchie, ses personnages en suspens, qui attendent tout de son génie. Ne nous étonnons pas que l'action d'un roman ainsi fait soit un peu heurtée et fantasque, et que le dessin, malgré sa logique secrète, en paraisse aussi déconcertant et capricieux que le vol d'une hirondelle.

La Chartreuse achevée, Beyle l'offrit à un libraire. Ambroise Dupont lui en donna 2 500 francs, et envoya sur-le-champ le copieux manuscrit à l'impression. Le 6 février 1839, Beyle recevait les premières feuilles, et les dernières le 26 mars. Il n'eut pas seulement à en effacer les fautes, mais fut obligé de modifier toute la dernière partie du roman, que son éditeur trouvait trop longue. Nous devons à Ambroise Dupont, et à son avarice, la marche précipitée que prend tout à coup le récit, à la fin de *la Chartreuse*, et surtout en ses six dernières pages. Beyle regrettera bientôt ce dénouement écourté. « J'étais fatigué en mars 1839, avoue-t-il, et M. Dupont gémissait tout haut de se voir déjà à la page 364. » Ce dernier travail de corrections et de remaniements *in extremis* ne fut pas moins fiévreux que ne l'avait été la composition du livre, si nous en jugeons par la lettre qu'il écrit à madame Jules Gaulthier, le 21 mars 1839 : « Je suis dans ce que les hommes appellent un coup de feu. C'est-à-dire que je ne vais dîner qu'à huit heures et qu'à minuit je reprends le travail jusqu'à trois. Mais je serai libre mardi. »

Cinq mois à peine s'étaient écoulés depuis que Beyle en avait écrit la première ligne, quand *la Chartreuse* fut mise en vente, à la fin de mars ou aux premiers jours d'avril. Son apparition ne fit pas grand bruit dans le monde des lettres, et lorsque Henri Beyle, le 24 juin 1839, fut obligé de reprendre, bien à contre-cœur, le chemin de son exil, il pouvait croire que, cette fois comme les autres, l'œuvre de M. de Stendhal laissait indifférents la critique et les lecteurs.

PAUL ARBELET

(A suivre.)

DERRIÈRE LES VIEUX MURS EN RUINES[1]

17 *mai* 1916. — Il y avait eu des coups de heurtoir à la porte et toute une agitation dont je ne m'étais point inquiétée. Le moindre événement suscite toujours de nombreux commentaires. Et voici que les trois petites filles font irruption dans ma chambre, avec une femme qui se précipite en répétant la formule consacrée :

— Je me réfugie en toi! Je me réfugie en toi!

Je n'ai pas su assez vite me défendre de son approche. Elle embrasse mes mains, mes épaules, le bas de ma jupe...

Allons! je suis prise. Il me faudra, d'honneur, intervenir dans son cas. Il serait inadmissible que la femme du hakem se refusât aux devoirs sacrés de la protection... Sans doute! mais c'est à moi que l'on recourt le plus volontiers, et il me faut constamment être sur mes gardes pour échapper aux baisers solliciteurs... Yasmine et Kenza savent pourtant qu'elles ne doivent introduire personne sans mon autorisation...

Cependant la femme s'est dévoilée et je comprends leur émoi, en reconnaissant Mina au sourire niais et aux dents si longues.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 janvier et 1er février.

Mina ne rit pas aujourd'hui, elle pleure. Elle raconte une interminable histoire compliquée, sans aucun intérêt, que j'écoute discrètement, ayant aussitôt compris qu'il s'agit d'une brouille entre Kaddour et Zeïneb.

Or, je sais Kaddour léger, prodigue, infidèle et colère. Je n'ignore pas non plus le caractère fantasque de sa femme, ni sa jalousie, sa nonchalance, sa coquetterie et ses paroles plus acides que les olives confites durant des années dans le jus de citron... Et s'ils se chamaillent sans cesse, ils ne manquent jamais de se réconcilier, car ils s'exècrent en s'adorant et ne sauraient se passer l'un de l'autre.

Kaddour a, sans doute, battu Zeïneb. Elle, certainement, a mérité la correction... Qu'ai-je à faire en tout ceci? Mais une phrase de Mina me surprend... O Allah! est-ce croyable? Zeïneb serait au Moristane? Zeïneb la citadine bien élevée, enfermée avec les voleurs, les filles publiques et les fous!...

Quelle faute a-t-elle commise pour s'attirer pareil châtiment, pour affoler son époux au point de lui faire oublier toute décence conjugale?

A travers les discours de Mina, je démêle le motif de la dispute : une revendeuse ayant apporté un collier d'occasion, Zeïneb fut prise d'une irrésistible envie de posséder ce collier, et Kaddour, toujours sans le sou, le lui refusa.

— Soit, — dis-je à Mina. — Et ensuite, que s'est-il passé? Ta sœur est fort amère, quant à la langue. Elle ne ménage point les injures? Ou bien, a-t-elle griffé son mari?

— Par Mouley Yakoub! il faut lui pardonner... sa tête était troublée, elle ne savait plus ce qu'elle faisait...

— Quoi encore? qu'a-t-elle fait?

— C'est le démon qui l'inspira...

La jeune fille reconnaît les torts de Zeïneb et s'obstine à les déplorer sans m'en donner l'explication.

J'appelle Kaddour, qui rôde autour de ma chambre. Il a son air misérable des lendemains de querelle; son teint paraît plus noir, ses yeux grésillants se sont éteints et, lorsque je prononce :

— Zeïneb est au Moristane! Zeïneb, la fille d'un notaire!

Il s'effondre, bouleversé par ses remords.

— Nous nous étions disputés pour ce bijou, et, comme je

ne voulais pas le lui acheter, elle a lâché mon plus beau canari. Un canari qui m'avait coûté dix-huit réaux!

A cette pensée, la colère ranime Kaddour un moment. Je répète :

— Pour un oiseau, tu as mis au Moristane la fille d'un notaire!

La réalité l'accable de nouveau.

— Allons la chercher, — lui dis-je.

Aussitôt il est debout, impatient, joyeux. Il ne désirait que cela. Il bouscule les gens; il lance des «Balek!» étourdissants. Néanmoins, l'approche du Moristane calme sa vivacité.

— J'ai peur qu'elle ne veuille plus revenir chez moi, — avoue-t-il.

Et, au moment où je franchis la porte, il murmure précipitamment :

— Dis-lui que j'achèterai ce collier avec ma prochaine paye...

Dans le vestibule, accroupi sur une peau de mouton, je trouve un vieillard, Si Bouchta, gardien du lieu, qui égrène son chapelet.

— Je voudrais voir Zeïneb, épouse de Kaddour le moghazni. Est-ce possible?

Le vieillard s'exclame. Tout n'est-il pas permis à la femme du hakem? Ma présence sera pour la maison une bénédiction. Bienvenue! Bienvenue!

Il met la main sur son cœur, s'incline, multiplie les compliments et m'introduit dans le patio.

C'est une cour comme une autre, délabrée, mal entretenue, mais qui n'a rien de particulièrement sinistre. Des cotonnades grisâtres, des loques déteintes et sans âge, flottent devant quelques portes.

L'épouse du gardien, toute petite, toute ratatinée, toute cassée, m'introduit dans une chambre pleine de femmes aux visages nus, parmi lesquelles Zeïneb, enveloppée de son haïk, garde une allure de pudique bienséance.

— Tu viens de la part de Kaddour? — interroge-t-elle, d'une voix implorante, soumise, altérée par cette ardente tendresse que les brutalités de son époux réveillent toujours en elle.

— Kaddour t'attend...

Je n'ai pas besoin d'évoquer le collier, Zeïneb est déjà dans la cour, pressée de rejoindre le cruel amoureux qui règle avec Si Bouchta les formalités de son départ.

Toutes les prisonnières se sont agrippées à mes vêtements.

— O femme du hakem! O femme du hakem!... Ecoute moi... Je suis innocente... Je voudrais sortir d'ici... Intercède pour moi...

La vieille Halima les fait taire.

— Celles-ci ne méritent pas que tu t'occupes d'elles — dit la gardienne, en me désignant d'équivoques créatures fardées, dont les vêtements mi-européens, mi-indigènes et les bijoux clinquants proclament le métier. Elles ont dévalisé un tirailleur ivre qu'elles avaient attiré chez elles... Cette autre a fait scandale à Sidi Nojjar. — Toi, Rita, raconte ce qui t'est advenu, par la volonté d'Allah, notre Maître. —

La femme interpellée s'approche de moi. Elle est toute jeune, gentille malgré son expression fadasse et des marques de petite vérole.

— Il m'a battue, — dit-elle, en retroussant ses caftans, très haut, sur ses cuisses rayées de lignes bleues, jaunes, rouges, où quelques plaies suppurent.

— Qui t'a battue?

— Mon mari.

— Pourquoi?

— ... Malgré moi... les voies illicites... Ensuite, il s'est plaint au cadi qui m'a mise ici. O femme du hakem, ne m'abandonne pas! Je veux être répudiée, je veux retourner chez mes parents.

Elle pleure. Elle a l'air d'une fillette bien sage et toute contrite d'une faute qu'elle n'a pas commise.

Derrière moi, une voix flûtée supplie avec insistance. Je me retourne. Une gamine de huit ou neuf ans couvre mes mains de baisers. Elle est mince, chétive, ébouriffée, petit animal inquiétant aux regards déjà vicieux. Elle raconte effrontément une histoire, où je démêle qu'elle s'est sauvée de chez ses parents.

— Viens voir les fous, — me dit Halima, qui ne tient peut-être pas à ce que je m'attarde chez les prisonnières,

C'est vrai, je l'avais oublié, il y a des fous dans cette maison, et je n'entends ni cris, ni rires de démence... et puis, quelle espèce de fous cela peut-il être, que suffit à garder ce couple falot?

La vieille s'arrête devant une porte fermée par un sac en lambeaux. Elle me pousse dans la chambre, au fond de laquelle un homme est étendu sur des chiffons. Une chaîne en fer part de la muraille et vient s'attacher au cou du malheureux en un solide carcan. L'homme peut, tout au plus, faire quelques pas, vite rappelé au mur par sa chaîne. Celui-ci, du reste, ne se lève même pas de sa couchette. C'est un nègre, jeune encore, à l'épaisse toison, à la barbe ravageante. Il est pâle! ô si pâle!... En vérité, ce nègre est livide... Toute vie semble retirée de son corps et ne subsiste plus que dans sa barbe trop touffue et dans le regard lucide, calme, dont il me fixe.

— Quel est ton état?

— Il n'y a pas de mal sur toi?

Nous échangeons les formules de politesse, tout naturellement, comme des gens qui se rencontrent dans la rue; ce nègre est fort bien élevé, il connaît les règles du savoir-vivre. Se peut-il qu'il soit fou?... Il répond à mes questions avec la plus grande netteté.

— Il y a cinq ans que je suis entré ici... J'étais vigoureux alors, je marchais sur mes pieds. A présent, ils ne peuvent plus me porter.

Il désigne ses pauvres jambes, maigres, enkylosées, des jambes mortes... A quoi bon cette chaîne? Il ne saurait se sauver...

— Non, il n'est pas fou, — me dit Si Bouchta, — il est tranquille, obéissant, il ne réclame jamais... Autrefois, quand on nous l'amena, il avait des visions, il parlait, la nuit. Maintenant il dort bien.

Mon esprit se déconcerte, devant ce nègre impassible, qui ne me prie même pas d'intercéder pour son sort, comme s'il le jugeait irrévocable.

— A-t-il des parents?

— Sa mère vient le voir chaque jour et lui apporte à manger.

— Que Dieu la conserve!

Je n'ose lui donner quelque espoir, lui dire que j'essaierai de faire intervenir le hakem, le médecin... A quoi bon troubler cette résignation, si j'échoue?

Dans la pièce voisine, sombre, humide, d'où s'exhalent d'âcres odeurs, une forme est affalée que je distingue à peine.

La vieille soulève une loque, découvre un visage aux cheveux noirs, épars, aux grands yeux ouverts, au teint blême: beauté de folle, terrifiante, malsaine, dont on reste obsédé. La femme gît immobile, ne bronche même pas lorsque Si Bouchta promène une bougie tout près de sa face, où luit un regard tragique et vague.

— Voici des années, — Allah les a comptées! — qu'elle ne se lève plus, ni ne prononce une parole... — dit le vieillard.

La chaîne pend le long du mur, à peine relevée pour enserrer le col d'une créature inerte...

Des pestilences me chassent; l'angoisse étreint mon cœur. Cette folle, vraiment folle, est-elle plus troublante que le nègre raisonnable en sa cellule d'aliéné?

Je suis les gardiens, fiers de leur maison, à travers un corridor grossièrement pavé, le long duquel s'ouvrent des réduits, sans porte, comme une écurie. Au fond de ces pièces, déjà sombres, s'enfoncent des antres, des cachots, où l'atmosphère s'alourdit. Et j'aperçois, à la lueur de la chandelle que tient Si Bouchta, des êtres hirsutes, hâves, défaillants, cadavres qui remuent encore, larves agonisant dans les ténèbres.

Certains se dressent à notre approche, font quelques pas, tendent leurs chaînes... La plupart, indifférents, restent peletonnés dans leur coin.

Il y en a qui tiennent des discours sensés, jusqu'à ce qu'une phrase les arrête, qu'ils répètent indéfiniment tandis que leurs regards vacillent.

Il y a ce gros bouffi dont les yeux brillent et clignotent entre la fente des paupières, et qui rit, et qui m'appelle avec des paroles obscènes, à l'effarement de mes guides.

Et puis, un vieillard squelettique, agenouillé vers l'orient, qui tire sur sa chaîne pour se prosterner comme il convient, et marmonne des prières sans fin.

Et cette vieille aux chairs grises, aux mèches grises, aux loques grises, écroulée, puante, telle un tas d'ordures...

Pas un cri, pas un bond.

Leurs voix sont atones; ils n'ont plus la force de crier.

Leurs membres se glacent, ils se meuvent à peine, écrasés sous les fers.

Leurs vies s'éteignent, ils s'anéantissent lentement, implacablement, dans le tombeau.

Ah! je comprends comment un couple de vieillards suffit à garder les fous du Moristane.

Non, je ne veux plus rien voir, je ne peux plus endurer l'horreur macabre de ces lieux... Des fous furieux seraient moins atroces que ces misérables abrutis par leur destin...

Ici tout est ténèbre, silence et mort... De l'autre côté de ces murs, il y a la rue tiède, les souks, les passants, et ce couple, Kaddour et Zeïneb, qui se presse, amoureux, vers la petite maison pleine de canaris...

19 *mai* 1916. — J'ai rencontré Si Ahmed Jebli, le riche marchand d'étoffes, le rassasié, le généreux. Il me dit d'un air d'allégresse :

— Allah t'a mise sur mon chemin, j'allais à ta recherche. Ma maison est dans la joie depuis la guérison de Si Abd el Aziz. Elle te prie de venir ce soir, car je donne une nuit de Gnaoua[1], pour satisfaire au vœu dont je me liai lorsque mon fils chéri fut atteint par la petite vérole.

— Sur ma tête et sur mes yeux! — répondis-je.

C'est pourquoi, mystérieuse, voilée, je me rendis à mule chez Si Ahmed Jebli, dès que les ténèbres eurent enveloppé le monde.

J'avais revêtu un caftan de satin abricot et une tfina de légère mousseline jaune. Je ne portais qu'un seul bijou, au milieu du front. L'élégante discrétion de ma toilette obtint l'agrément de toutes ces dames. Elles aussi avaient soigné leurs parures, qui n'atteignaient point cependant la somptueuse magnificence réservée aux noces. Ce n'étaient que soieries et gazes, sourires sur les lèvres et contentement des

1. Guinéens. Nègres originaires de Guinée qui forment une sorte de confrérie.

cœurs. Nous nous assemblâmes dans une mesria du premier étage, d'où nous pouvions fort bien voir la fête sans être aperçues, car les invités du maître occupaient, au rez-de-chaussée, une longue salle située en dessous de la nôtre, et nous n'approchions des fenêtres grillées qu'avec la protection de nos haïks.

Le patio de Si Ahmed se prolonge en un jardin, par devant lequel il forme une large place mosaïquée. Là étaient réunis les visages de bitumes, si nombreux qu'ils ressemblaient aux sauterelles abattues sur un champ. Ils faisaient deux groupes distincts, celui des hommes et celui des femmes. De grandes torches fumeuses, fichées dans le sol, les éclairaient de reflets rougeâtres, et des cierges s'alignaient sur les tapis, dans les hauts chandeliers.

Après avoir bu et mangé jusqu'au rassasiement, les nègres préludent en sourdine. Mes compagnes regardent, attentives et recueillies. Ce n'est point, pour elles, un simple divertissement, mais un acte religieux dont elles comprennent encore le sens magique.

— Tous les puits sont-ils fermés? — demande, à une petite esclave, le chef de la confrérie.

Minéta contrôle avec conscience les pesants couvercles de marbre, car si, par inadvertance, un seul restait entr'ouvert, l'armée des djinns ferait irruption et, calamité! s'emparerait de tous les Gnaoua.

— Va boucher les conduits de la chambre aux ablutions, — ordonne Lella Lbatoul.

On ne saurait trop avoir de prudence envers ces démons, toujours prêts à s'élancer sur les humains.

Les musiciens commencent à s'exciter, leurs chants deviennent plus rauques, les joueurs de gumbri grattent leurs instruments avec une rage grandissante, et la cadence des crotales secoue furieusement la nuit. Un à un, les danseurs se lèvent, encensent leurs vêtements et leurs corps, et viennent exécuter quelques pas devant l'orchestre.

Hypnotisée, une négresse de la maison, qui passait au milieu du patio, s'est arrêtée; elle dépose son plateau de cuivre et s'avance vers les Gnaoua. Selon les rites, elle parfume ses caftans et s'apprête à danser. Puis, saisie d'une

pudeur subite, elle s'enfuit. Mais on la ramène, et peu à peu, Fatima se prend au rythme de la musique. Des réminiscences lointaines s'emparent de son être, elle danse... droite, presque sur place, en un dandinement exaspéré. Ses hanches roulent, ses épaules tressaillent, ses seins frémissent, une stupide béatitude alanguit son visage.

Les esclaves et les femmes, qui d'abord avaient ri, l'encouragent de leurs stridents yous-yous.

Fatima danse, éperdue, les yeux hagards, la croupe bondissante. Elle oublie les murs, les assistants, l'esclavage. Elle est dans son pays, en Guinée, un soir d'ivresse...

Les musiciens se démènent avec des expressions de souffrance voluptueuse. Délices et torture! cruelle jouissance de la musique!... Reflets mauves sur les fronts en sueur... Éclairs blancs des dents et des yeux à travers les faces de nuit, — et cette femme hallucinée qui danse...

Soudain l'effrayant vacarme s'apaise en un chant religieux :

O Dieu! ô Dieu! ô Prophète de Dieu!
Le Salut sur Toi, ô Mohammed! ô Prophète de Dieu!
Par Allah! nous prions sur Toi! ô Prophète de Dieu!

Les esclaves entraînent Fatima, épuisée. Sept ou huit danseurs lui succèdent.

La barbare cadence a surgi des psaumes, comme un chat bondissant hors de l'ombre. Les nègres rejettent burnous et djellabas, ils restent vêtus d'une tunique sur l'ampleur des culottes bouffantes. Les voiles dont ils s'enveloppent, — blancs, noirs, bleus, verts, selon le djinn évoqué, — se déploient, cinglent l'air et s'enroulent, semblables à des couleuvres. Les gestes s'accentuent, les jambes sèches et sans mollets se détendent avec une brusque souplesse, les bras se projettent en avant, par saccades, les visages prennent des airs d'hypnose et de bestiale félicité.

Et toujours le claquement formidable des crotales!

... Du groupe des femmes, une masse énorme s'est détachée, un amas de draperies rampant sur les mosaïques, — la maallema, la prêtresse!

Elle arrive en poussant des gémissements, jusqu'au groupe

des danseurs, vautrée, frémissante, face contre terre. Sa tête s'agite convulsivement au ras du sol. Elle semble implorer l'orchestre, elle souffre d'un mal torturant. Le djinn s'empare d'elle...

En hâte, on la dépouille de sa djellaba, on encense ses vêtements, ses pieds et ses mains, on cherche à la maintenir tandis qu'elle se tord. Tout à coup, avec un hurlement, elle se dresse et se met à danser.

Une étonnante flexibilité ploie son corps épais, le mouvemente de tressaillements, torsions d'épaules, déhanchements... Autour d'elle, les danseurs s'excitent; les musiciens, hors d'eux-mêmes, expriment une poignante douleur. Cela dure longtemps ainsi, toujours plus vite, toujours plus fort...

Et subitement, le paroxysme de cette frénésie sombre dans le psaume calme et grave, l'imploration religieuse :

O Dieu! ô Dieu! ô Prophète de Dieu!
Le Salut sur Toi, ô Mohammed! ô Prophète de Dieu!
Par Allah! Nous prions sur Toi! ô Prophète de Dieu!

... Au milieu du cercle, on dépose une coupe remplie d'eau. Un Gnaoui s'agenouille devant elle, il gémit, il supplie, il tend ses bras vers la coupe, il la conjure. Puis il la saisit avec respect, l'élève des deux mains vers le ciel et la pose enfin sur sa tête, sans ralentir ses mouvements.

Il se lève et commence à évoluer tout autour du patio, avec des ondulations de reins et d'épaules, une extase de brute. Les autres le suivent, plus nerveux; leurs pieds frappent le sol, leurs trémoussements s'exaspèrent jusqu'au délire. Et de nouveau, je me sens étourdie par cet excès de bruit et d'agitation, sans pouvoir mesurer ce qu'en dure le temps...

... Mais la mélopée vient assourdir le dernier éclat des instruments. Et c'est une surprise toujours nouvelle que ce psaume dont la sereine beauté domine et dissipe le cauchemar des nègres déchaînés.

... La femme a repris ses contorsions de reptile. Une autre s'avance, rampante, et d'autres sinuent à sa suite. On dirait des spectres surgis des tombeaux, des larves enfantées par le sol. Leurs sanglots ont des accents désespérés et leur

démence gagne tous les danseurs. Une épouvante plane sur l'assemblée.

Les sorcières se sont enveloppées de voiles rouges.

Et rouges sont les suaires des Gnaoua!

Et rouges, les reflets des torches!

Et rouges, les visages et les cœurs!...

— O Allah! — murmure Lella Lbatoul, — Sidi Hamou est arrivé! Sidi Hamou! père des flammes et du sang, le djinn redoutable, gardien des lieux brûlants!

Mes compagnes frissonnent, troublées par l'évocation.

Le choc des crotales, les chants sauvages, les hurlements, atteignent la limite de l'intensité. Les fantômes ardents se démènent autour des sorcières; tout le jardin trépide.

L'énorme prêtresse frénétique se renverse d'avant en arrière, à droite, à gauche. Sa masse n'est plus qu'un mouvement désordonné. Son voile a glissé, la sebenia se détache... ronde et crépue, sa tête roule sur ses épaules comme une boule.

Han! Han! la sorcière bondit!

Han! Han! elle se convulse extrêmement!

Han! Han! Han!

D'un suprême élan, elle s'abat raide en arrière, et on l'emporte pâmée, tandis que l'infernale cohorte accélère sa danse en un vertigineux tourbillon.

Les voiles rouges embrasent la nuit.

Et rouges sont les suaires des Gnaoua!

Et rouges, les reflets des torches!

Et rouges, les visages et les cœurs!

C'est rouge sur rouge! et rouge! et rouge!

Les arbres frémissent, les murs s'ébranlent... Une hallucination flamboyante danse devant mes yeux.

Comment cela s'est-il terminé? Je ne sais plus... Les Gnaoua sont partis... Il y a eu le silence et l'immobilité... Les choses reprennent leur air normal. Le patio vide miroite sous la lune. Étonnement du calme reconquis...

La nuit, paisible et bleue, criblée d'étoiles, s'étend doucement au-dessus du jardin. Un vent léger fait bruisser les palmes des bananiers; on perçoit le bruit du jet d'eau...

Un oiseau jette un petit cri peureux dans le recueillement nocturne...

10 *juin* 1916. — Derrière combien de remparts se cache l'arsa de Moulay Hassan où nous sommes attendus? Souvent, le chérif nous en vanta l'agrément, les eaux abondantes, les treilles dont les raisins ont un goût savoureux et rare.

Nous avons franchi la première enceinte de la ville et nos mules trottent sur une sorte de chemin élevé, plate-forme d'une gigantesque muraille qui s'en va très loin à travers le bled, protégeant d'immenses étendues arides et désertes. Le nègre, qui courait derrière nos montures, nous fait enfin tourner sur la droite, et nous pénétrons dans une de ces casbahs qui entourent les palais en ruines.

Fruste petit village aux masures couvertes de chaume, rappelant celles de France, malgré les haies de cactus. Tout y est paysan et familier. Des poules errent à travers les chemins, des enfants presque nus se roulent dans la poussière, et les femmes, de fière allure en leurs haillons drapés, s'en vont, le visage libre, selon la coutume des bédouines.

Au-dessus des murettes en terre, on aperçoit le sommet des arbres, dont la luxuriance s'exagère par le contraste des environs secs et roussis. Toutes les arsas ont des portes en misérables planches mal équarries. Celle de Moulay Hassan ne diffère pas des autres. Après une longue attente, un gardien claudiquant se décide à nous l'ouvrir.

Surprise toujours nouvelle des choses qui se dissimulent derrière la pauvreté des murs!

Un immense jardin s'épanouit, embaume et flambe, de toutes ses roses, de toutes les fleurs de ses grenadiers et de ses jasmins. Il semblerait à l'abandon, si la fraîcheur des feuillages et l'âpre parfum des menthes n'y révélaient la présence de l'eau. Sous les arbres fruitiers poussent des fèves, des courges, des tomates, des pastèques et des plantes aromatiques pour le thé. Mais ces cultures n'ont point l'ennuyeuse symétrie des nôtres. Elles s'enchevêtrent sans ordre visible, se mêlent, au hasard, de géraniums et de rosiers fleuris; forment des masses de feuillage où se complaît le regard. Malgré leur utilité, apparaît simplement leur charme.

D'étroites allées en maçonnerie se croisent à angles brusques, surélevées au-dessus du sol. Une longue tonnelle de roseaux, couverte par les vignes, offre un chemin d'ombre verte jusqu'au pavillon où le chérif nous attend.

Moulay Hassan arrive à notre rencontre, digne et lent, afin de satisfaire à l'hospitalité, sans toutefois marquer un empressement qu'il ne témoigne à personne. Sa haute stature s'enveloppe d'admirables mousselines, sous lesquelles joue le rose vif du caftan. Sa barbe, aussi blanche que ses lainages, encadre son visage majestueux... Négligemment, il manœuvre un chasse-mouche, fait de souples crins réunis en une poignée de cuir.

Il goûte nos compliments avec une complaisance hautaine, célèbre lui-même l'excellence et la fécondité de ce jardin, que nul n'égale, tout en affirmant qu'il en possède bien d'autres, plus merveilleux encore.

On accède au pavillon par quelques degrés de mosaïques, raffinement inattendu en ce champêtre décor, aussi bien que le tout petit paysage apprêté devant la salle, et qui borne la vue : un berceau de jasmin jaune protégeant une vasque... L'eau qui monte vers les feuillages, et s'égoutte dans un bassin précieux...

Jet d'eau! Contentement de l'esprit, amusé par ses caprices. Repos des yeux qui ne se lassent pas de sa fraîcheur, après la fatigue ardente et poussiéreuse de la route... Miracle de l'eau, venue de la montagne, pour sourdre en ce marbre poli, et retomber en mille gouttelettes... Symbole de jouissance parfaite, aux brûlants pays d'Islam.

— Ce pavillon fut construit, — dit le chérif, — par le sultan Mouley Abder Rahman, pour sa favorite, une Circassienne de grande beauté, dont il eut ma mère, Lella Aïcha Mbarka. Ses ancêtres et lui-même recevaient, des ambassadeurs, certaines choses d'Europe qu'il se plut à y réunir. Rien n'y fut changé depuis lors.

Fascinés par le jet d'eau et son décor charmant, nous n'avions pas regardé la salle.

Où sommes-nous? En quel pays et en quel temps?... A part les sofas, tous ces meubles nous sont familiers. Nous les avons connus chez les très vieilles gens de notre enfance et

dans les musées, car ils sont touchants, admirables ou ridicules... Les retrouver ici!... Dans une casbah du Maroc, non point comme des objets de curiosité, mais ornant une pièce vivante, où l'on vient rêver, boire du thé, dormir!...

Des horloges Empire s'alignent le long d'un mur; un petit guéridon supporte un service de Saxe dépareillé; un vieux secrétaire enroule symétriquement les veines de ses admirables bois aux tons chauds. Les étagères soutiennent des vases vieillots, des fleurs sous globe, une potiche de Sèvres, laide et bleue, des coupes en argent, ornées de guirlandes.

En face des horloges, deux fauteuils Louis XVI sont adossés à la muraille. Ils attendent... Qui?... des marquis, des ambassadeurs?... Les Marocains n'ont point coutume de s'asseoir, ils préfèrent les sofas où s'accroupir.

Ces pauvres fauteuils, inutiles, servirent peut-être à des mariées, aux jours de leurs noces... Personne, à présent, n'oserait s'y poser, ils ont l'air trop vieux, trop fragiles. Leurs soies, presque décolorées, se fendent en maintes déchirures, leurs ors sont ternis et leurs bois, vermoulus.

Au centre de la salle s'érige, sur une console dorée, le plus beau jouet à musique dont puissent jamais s'égayer les longs ennuis d'une sultane. Mouley Hassan remonte la vieille mécanique. Il en sort une petite ritournelle chevrotante et surannée, une voix amortie qui semble traverser les âges pour parvenir jusqu'à nous. Et l'harmonie en est exquise, touchante et douce comme une aïeule. Elle nous enveloppe de très anciens rêves, de sensations lointaines, imprécises, et qui font mal, tendrement, délicatement...

Tout vit à nouveau sous le globe de verre qui protège un petit paysage d'autrefois : une frégate, gréée à l'ancienne, toutes voiles dehors, se balance au milieu des flots. Elle aborde un paysage exotique, mal connu, quelque part, là-bas, dans « les îles »...

Une source de cristal coule, en tournoyant, et tombe d'un rocher au sommet duquel s'épanouit un arbre. A travers les branches, sautillent et volètent des oiseaux de paradis. Ils sifflent, remuent la tête, ouvrent leurs becs effilés, font des grâces, agitent leurs ailes bleues, vertes et mordorées, dont le temps n'a point amorti l'éclat métallique.

Devant cet étonnant paysage, ce navire soulevé par les vagues, quels rêves dut faire la sultane recluse, qui ne connaissait que les palais aux grands murs et ce jardin si bien clos?

La boîte à musique finit d'égrener son émouvante chanson, les dernières notes meurent, imperceptibles, la petite voix, un instant réveillée, rentre dans le passé... Mouley Hassan se campe devant la porte, aux côtés de laquelle deux niches semblables sont creusées. L'une est vide, l'autre garnie d'une pendule, en bronze admirablement ciselé, qui porte la marque d'un horloger de Londres, et la date 1783. Mais c'est la place vide que contemple le chérif, et il rit d'orgueil satisfait.

— J'ai connu, en cet endroit, — nous dit-il, — une autre pendule, sœur de celle que vous voyez ici. Elles avaient été offertes à Mouley Sliman par un ambassadeur d'Angleterre. Et toutes deux marchaient si exactement ensemble, que leur carillon semblait unique... Mon cousin, ce Sidi Mhammed Lifrani qui fut khalifa du sultan, prétendit avoir des droits sur l'héritage de mon aïeule, la Circassienne. Il revenait à moi seul, et comprenait de grands biens. Le cadi ne manqua point d'en juger selon l'évidence. Alors, tandis que j'étais à Marrakech, Sidi Mhammed fit enlever une des pendules, par vengeance, et il jura que je ne la reverrais jamais. A mon retour, on me dit qu'elle était cassée. Je n'en crus rien. Tous mes esclaves furent battus jusqu'à ce que l'un d'eux m'eût raconté la chose... A cette époque, Sidi Mhammed était plus puissant que moi. Que pouvais-je faire?... Je me tus.

Or, — ajouta le chérif en riant, — mon cousin est mort. Ses biens revinrent à la fille, qu'il avait enfantée avec la négresse Marzaka... Tu vas souvent la voir... L'aurais-tu remarquée, cette pendule?

J'affirmai, très sincèrement, qu'il y avait beaucoup d'horloges et de pendules chez mes voisines, mais qu'aucune d'entre elles ne valait celle-ci par la perfection du travail ni l'ancienneté.

— Qu'importe! — reprit Mouley Hassan. — Je verrai bientôt par moi-même, car, s'il plaît à Dieu, j'épouserai la fille de mon cousin dans quelques mois... Quand tu reviendras dans ce pavillon, tu y trouveras les deux pendules.

Il dit cela, nonchalamment, comme une chose toute naturelle et certaine, mais sur laquelle il est bienséant de ne point s'attarder, et, agitant son chasse-mouche avec impatience, il se mit à invectiver les esclaves :

— Aïcheta! Mbilika! ô pécheresses, qu'attendez-vous? Apportez les rafraîchissements et les pâtisseries! Je veux, — continua-t-il en se tournant vers nous, — que vous jugiez cette eau de violettes... En dehors de ma maison, nul ne sait la préparer... Voici des fruits confits dans un sirop de miel à la rose, et des pâtes d'amandes parfumées au safran, à la cannelle, à la menthe. Ma grand'mère en tint la recette d'une esclave turque fort habile... Sans doute n'avez-vous jamais goûté ces gâteaux si délicieux? J'en fais venir spécialement les pistaches par des pèlerins... Ils n'ont pas leurs pareils en délicatesse...

30 *septembre* 1916. — La chaleur sombre et se dilue dans la nuit. Apaisement, détente, volupté de l'ombre après une lumière trop cruelle!... Des parfums montent jusqu'à nous, tièdes bouffées de roses et de jasmins qui apportent des vergers une énervante langueur.

Une femme chante et sa voix, brisée comme un sanglot, semble l'haleine de la cité.

C'est un air obsédant et triste, indéfiniment répété, où vibre toute l'âme de l'Islam, sa passion, sa griserie, son indéfinissable mélancolie, et qui s'arrête soudain, en l'air, suspendu, dans une attente...

Des oliviers, au sommet de la colline, détachent leurs silhouettes sur un obscur et rouge flamboiement. Puis la lune s'élève, déformée, monstrueuse, plus écarlate qu'un coussin de cuir Filali.

Une à une les terrasses surgissent des ténèbres, reflets étagés qui s'affirment et se précisent; nappes de lumière bleue, transparente et fluide, au-dessus des ombres dures; miroirs tournés vers le ciel.

Les rayons glissent entre les arcades du menzah, et nous enveloppent.

Tout à coup, Kaddour, impétueux, dérange notre rêve.

— O Sidi! O Lella!... Venez voir ce que j'ai trouvé.

Le son des paroles blesse le silence. Nous ne sommes point disposés à entendre ni à remuer.

— Par Allah! le Clément! le Miséricordieux! il faut que vous descendiez.

Nous le suivons sans enthousiasme. La coupole perforée de sa lanterne projette, aux murs, des ombres géométriques. Il nous entraîne dans le vestibule, se penche, éclaire un petit tas grisâtre... Des chiffons?... Un burnous oublié?... O Prophète! c'est un enfant, un minuscule petit garçon qui dormait sur les mosaïques. Il se retourne en poussant un grognement plaintif et continue son sommeil.

Kaddour le soulève avec précaution; ce grand diable de sauvage a les gestes délicats d'une mère pour manier le bambin.

— Je l'ai aperçu lorsque j'allais fermer la porte. C'est le Seigneur qui l'envoie! S'il est orphelin, nous l'adopterons, — dit-il.

L'enfant se réveille enfin. Il nous fixe de ses grands yeux en velours noir, étonnés et puérils.

— Qui es-tu? Comment t'appelles-tu?

— Saïd ben Allal.

Il a une voix frêle comme un cri d'oiseau.

— Où est ton père?

— Il est mort.

— Et ta mère?

— Elle est morte.

Kaddour rayonne et rit de toutes ses dents. Sans doute, Allah prit en pitié notre maison vide. Il nous avait bien envoyé, d'aussi étrange façon, Yasmine, Kenza et Rahba, mais ce ne sont que des filles... Louange à Dieu! Voici un « célibataire » pour réjouir notre existence.

Le « célibataire » paraît avoir trois ans, quatre, tout au plus, malgré son air d'enfant triste qui serre le cœur.

Combien il est sale et maigre!

Ses haillons jaunâtres s'effilochent... Il se gratte... On dirait un petit singe cherchant ses poux. Certes Saïd en régente une colonie florissante!

N'approfondissons pas cette nuit... Kaddour lui lave cependant la figure et les mains.

A-t-il faim? Assurément il meurt d'inanition, car il se pré-

cipite sur le lait et sur le couscous, et il nous faut modérer son appétit, malgré les regards passionnés dont il suit le plat.

— Depuis longtemps tu n'avais pas mangé?

— Depuis deux jours.

Saïd n'a pas peur. — Ces Nazaréens doivent être bons puisque leur voix est douce, et qu'ils l'ont bien restauré. — Par bribes, nous reconstituons son histoire : Saïd ne connut pas son père. Quant à sa mère, une pauvre femme, dit-il, Dieu la prit, il y a quelques jours, en sa Miséricorde. Alors, Saïd partit, au hasard, à travers les rues. Des gens lui donnèrent quelquefois du pain ou de la soupe... il couchait dans les coins.

Pauvre petit, perdu en l'existence, sans un parent, sans un être pour le secourir! Comment se fait-il que les voisins, les gens du quartier, n'aient pas eu pitié de cette infortune?

Nous savons les Musulmans si généreux, que la misère, ici, existe à peine. Il y a des pauvres dans l'Islam, des meskine, il n'y a guère d'abandonnés en détresse.

Mais Saïd ne saurait nous répondre. Il dort à présent, pelotonné dans le burnous de Kaddour, comme un petit chat qui ronronne.

1er *octobre* 1916. — Des éclats de rire partent de la terrasse, Rahba et Yasmine ont frotté, savonné, décrassé le « célibataire ». Et voici qu'il échappe à leurs mains, tout nu, et gambade au soleil avec ivresse.

C'est un pauvre petit corps au ventre ballonné, aux membres trop grêles. Mais la figure de ouistiti ne manque pas d'un charme touchant et drôle avec son grand front proéminent, son minuscule nez qui s'étale, sa bouche malicieuse et, surtout, ses yeux immenses, au sombre éclat, sous les cils très longs et retroussés.

Saïd prend fort bon air dans les vêtements neufs qu'il consent enfin à passer : une chemise, un caftan vert pomme recouvert d'une belle mansouria en mousseline. Puis la djellaba de laine, dont le capuchon encadre de blanc sa petite tête brune.

Kaddour a rapporté tout cela du souk, ce matin, et il n'a pas oublié les amulettes : mains en argent, piécettes, coraux et

cornalines, qu'il s'agit de suspendre tout au long de la mèche si comiquement tressée, sur la gauche, au sommet du crâne... Saïd est donc Aïssaoui?

— En vérité! — répond-il avec orgueil, et il se met à danser en scandant rituellement le nom d'Allah.

Kaddour et les petites filles, très satisfaits, contemplent Saïd. Il a l'air d'un « fils de hakem » dans ses beaux vêtements. On l'enverra étudier à la mosquée pour qu'il nous fasse honneur.

— Je veux bien devenir un lettré, — consent le bambin.

A.-R. DE LENS

(*A suivre.*)

A LA RECHERCHE DES CARACTÈRES

Le troisième centenaire de Molière a donné lieu à de nombreuses représentations de toutes ses œuvres et il faut remarquer le succès qu'elles ont remporté. Après trois siècles et de très grands changements sociaux, alors que la langue même qu'on y parle n'est que trop éloignée de notre jargon, ces comédies et ces farces ne laissent pas d'exercer sur le public autant de pouvoir qu'au premier jour. C'est que l'œuvre de Molière est admirablement centrée sur l'homme. On peut dire qu'elle manque de subtilité, de curiosité, si l'on veut même de délicatesse : mais elle porte en plein dans l'être humain, ce qui la garde de vieillir. Cette qualité est si puissamment marquée dans le génie de Molière qu'elle suffit, dans son siècle même, à le distinguer de bien des auteurs. Que l'on compare ses observations à celles de La Bruyère : celui-ci est minutieux et malicieux comme un artisan japonais. Tous ses caractères font bibelot. On croit tenir dans le creux de sa main, sculptés en ivoire, le pauvre, le distrait, l'hypocrite, le bel esprit. C'est le type même de la littérature d'amateur. Molière, au contraire, ne peut guère être rapproché que de Racine, pour l'humanité générale de ses peintures. Corneille est bien plus arbitraire. Son œuvre reste immortelle par le sincère amour de la grandeur qui la traverse tout entière et lui donne sa direction ascendante. Elle aussi n'a pas cessé d'avoir prise sur le public. Le sublime de Corneille,

cependant, finit par être excentrique : l'héroïsme des derniers personnages créés par lui joue dans le vide, et ils ne sont plus à la fin que des précieux grandioses. Ceux de Racine, au contraire, ne font que mettre au jour les secrets de la passion. Quand on dit de certains caractères qu'ils sont cornéliens, on les rattache du coup à tout un système, et cet adjectif convient surtout à des hommes, ou, si c'est à des femmes, il faut qu'elles soient exceptionnelles. Il n'y a pas d'hommes raciniens. Ce mot ne peut s'appliquer qu'à des femmes, tellement est prépondérante l'allusion qu'il comporte à la sincérité de l'être affectif. Quant à Molière, son œuvre est d'une si majestueuse impartialité, elle tient si peu de la théorie et du parti-pris, que l'adjectif moliéresque n'a pu s'établir. Il n'aurait rien voulu dire. C'est cette impersonnalité magnifique qui fait de lui, de Racine, de La Rochefoucauld, des classiques par destination, parmi d'autres auteurs de leur siècle, qui ne le sont que par rencontre et par influence. Si, dans la grande cible qu'il mire, Molière vise un cercle plus étroit, c'est, dans l'homme, le Français. Ceux-ci ont peu d'imagination, donnent peu de temps à la rêverie, mais, raisonneurs, satiriques, sociables, ils sont aussi bien faits pour offrir des sujets à un poète comique que pour lui fournir un public. Molière, non plus, ne cherche point la poésie : il n'y atteint le plus souvent que par les libertés de la farce ou, une fois, d'une façon plus haute, par la fantaisie d'Amphitryon. Son génie répond admirablement à celui de notre nation, cet accord se maintient toujours et la France est heureuse d'avoir retrouvé son vrai poète comique.

***

Quand on voit un public français se plaire si franchement à des comédies de caractère, on se demande comment il se fait qu'on n'en écrive plus de nouvelles : ou bien la représentation des défauts et des vices a tourné au drame, ou bien les comédies sont devenues si légères qu'elles ont fini dans l'inanité. Comment peut-on s'expliquer cette disparition d'un genre?

Pour en retrouver les causes, il faut d'abord, je crois, se

représenter d'où naît le sentiment du ridicule. Celui-ci est lié à l'ordre social. On est tragique en soi, comique par rapport aux autres. Ce qui nous paraît risible n'est souvent que du dramatique qui ne se transmet pas. Quoi de plus douloureux, à les en croire, que les tourments de l'Avare ou l'inquiétude d'Arnolphe? « Eh quoi, dira le premier, cet argent que j'ai épargné avec tant de peine, qui représente pour moi tant de privations, qui est à moi, enfin, tout le monde se conjure pour me le ravir, les voleurs, mes domestiques, jusqu'à mes enfants, qui souhaitent ma mort pour l'avoir? » — « Eh quoi, dira Arnolphe, ne suis-je pas dans mon droit de ne vouloir pas être un mari trompé? J'ai recueilli et fait instruire une petite paysanne, je veux l'élever jusqu'à l'honneur de mon alliance et, en dépit de toutes mes précautions, elle me préfère un blondin. N'ai-je pas raison de m'indigner et ne faut-il pas qu'elle soit bien perverse? » Mais, justement, nous refusons de nous laisser gagner aux sentiments qui nous sont ainsi exprimés. Nous répondons à l'avare qu'il excède en sacrifiant tout ce qui touche sa famille, et jusqu'au bonheur de ses enfants, au culte de sa cassette, et nous trouvons juste qu'il soit puni. Nous disons à Arnolphe qu'il va contre la loi naturelle en voulant empêcher une jeune fille de préférer un jeune homme à un barbon. Le rire impitoyable exerce son droit de censure et de réprimande sur les personnages fautifs : il ramène les extravagants à la mesure et les fats à la modestie. Le sentiment du ridicule erre comme un archer sur les remparts d'une société bien gardée : il en interdit l'entrée à ceux qui ne sont pas assez conformes aux modèles qu'elle s'est donnés; il est le vengeur du bon goût. Mais, pour qu'il puisse exercer sa juridiction, il faut que cette société sache où elle tend, il faut que ceux qui y tiennent le premier rang travaillent sans cesse à s'affiner et à s'ennoblir. A mesure qu'ils créent des nuances de sentiment plus délicates, qu'ils rendent leur politesse plus exquise, ils opposent de nouveaux obstacles, ils donnent, pour ainsi dire, de nouveaux ridicules aux natures restées grossières. Le sentiment du ridicule est lié à l'existence d'une aristocratie, d'une élite : il ne se conçoit qu'en fonction d'un idéal. Comment subsisterait-il dans une société ouverte, béante, envahie? Ceux qui y pénètrent y

brouillent toutes les idées : ils ne seraient pas si simples que d'aller applaudir un auteur qui les berne. Une pareille réunion ressemble à ces bals masqués où il n'y a plus personne de ridicule, car, tout étant permis, on ne sait pas si le costume le plus grotesque n'est pas le plus réussi : le seigneur Henri II regarde timidement le roi nègre, sans qu'aucun des deux ose se rire de l'autre. Dans une pareille confusion, on peut imaginer qu'il reste encore des fidèles du vieil idéal. Mais, trop peu nombreux pour repousser les envahisseurs, ils peuvent bien sourire encore de l'immense mascarade, s'ils sont des sages. Ils ne peuvent plus en rire, étant des vaincus.

Pour que, dans une société, le sentiment du comique puisse se produire et s'épanouir, il faut que celle-ci soit sûre d'elle-même, satisfaite, confiante dans l'idéal qu'elle s'est fixé. Il faut en outre qu'elle jouisse d'une organisation matérielle assez solide et assez stable pour que ceux qui en font partie puissent librement intéresser leur esprit à la peinture des mœurs et au spectacle qu'on leur en propose. Si le plafond de leur vie est trop bas, si trop de soucis pèsent sur eux, ils n'auront plus l'aisance qu'il faut pour rire. Tel est présentement notre cas. Qu'on joue *l'Avare*, par exemple. Depuis que la vie est devenue aussi difficile, le public s'égayera-t-il de ce personnage d'aussi bon cœur qu'autrefois? Tout au plus s'amusera-t-on de quelques plaisanteries classiques, mais je me trompe fort, ou cette représentation sera pour plus d'un spectateur l'occasion d'un retour chagrin sur soi-même. Au lieu de se moquer du maniaque qui lui sera présenté, peut-être, en songeant aux petitesses auxquelles il est lui-même réduit, le regardera-t-il d'un esprit trop sympathique. Le caractère de l'avare était un sujet de risée quand une aristocratie prodigue et fastueuse fixait les valeurs sociales. L'avènement de la bourgeoisie, qui a mis en honneur d'autres qualités, avait déjà écarté de lui bien des railleries. Néanmoins il restait laid d'être avare. Mais voici que le renchérissement de la vie se fait sentir d'une façon si cruelle qu'il autorise une attention à la dépense qui aurait paru mesquine autrefois. Cela a donné lieu, en bien des maisons, à une véritable réhabilitation de l'avarice. Des gens, qui cachaient en eux ce vice, le laissent percer, l'étalent même, depuis que les circonstances l'ont

rendu presque recommandable, et l'on a pu voir ainsi comment une vieille tradition comique cède à des conditions nouvelles. De même, parmi les caractères que les changements de la vie ont produits autour de nous, il n'en est point qui paraisse plus chargé de ridicules que celui du nouveau riche. Pourtant c'est à peine si la satire l'a effleuré. C'est qu'il manque à l'observation un point de vue d'où le dominer. Pénétrant dans une société où toutes les autres valeurs ont été renversées, au profit de l'argent seul, le nouveau riche y arrive en maître, et un grossier prestige le couvre, en dépit de tous ses travers. On l'envie trop pour rire de lui. Dernièrement quelques hommes considérables parlaient devant moi d'un de ces potentats. Bien loin qu'ils songeassent à s'égayer à ses dépens, il y avait dans leurs discours une teinte de déférence. Je croyais entendre le petit peuple de la jungle s'entretenir tout bas du grand éléphant, dont le pas massif écrase les plantes.

Le comique ne peut s'exercer sans une différence et une opposition très marquées entre le public et le personnage qu'on lui défère. Il faut que ce dernier soit, pour ainsi dire, seul contre tous. Le rire n'est pas généreux; il garde toujours quelque cruauté, c'est l'image vide de la morsure. Il marque la revanche du corps social sur le caractère qu'on lui a livré. C'est pour cette raison, je crois, que le dernier personnage réellement comique qui ait paru sur notre théâtre, est celui d'un certain type d'homme politique. Il y avait, en effet, entre l'incivilité, l'infériorité, l'ignorance de certains politiciens, et ce qui reste communément répandu de finesse, de politesse, de culture, dans le pays qu'ils prétendaient représenter, un contraste si tranché et si criant qu'il suffisait de le rendre sensible pour qu'un rire vengeur naquît aussitôt dans le public. On pourrait citer à ce titre *le Roi*, cette œuvre particulièrement heureuse et brillante, comme une de nos dernières comédies. Mais, là encore, à mesure que nous revenons à un état plus primitif, la raillerie cesse. On ne regarde plus aux qualités personnelles des hommes au pouvoir; ils le détiennent, cela suffit pour qu'on les flatte ou qu'on les admire. Le comique ne peut subsister dans une société sans étages. Il ne se manifeste plus alors que par

les formes les plus simples, et il est certain que les bouffonneries sans paroles, les poursuites, les dégringolades du cinéma, sont d'un comique universel. Mais, au lieu de se perdre, il peut aussi se renverser. Si vraiment l'équilibre social se rompt au profit des inférieurs, ces derniers, à leur tour, s'empareront de l'arme du rire. Déjà, lorsqu'un individu plus délicat vit dans un groupe grossier, on ne tarde pas à l'y bafouer, et à flétrir du nom de pose ses sentiments les moins affectés. Si l'on ne craint pas les noires images, on peut se figurer une société tombée assez bas pour que ce soient les derniers supérieurs qui y donnent à rire, et où la huée infâme de Caliban poursuivrait les soliloques sublimes de Prospero et les divines pudeurs de Miranda.

***

Nous venons de voir quelles sont les conditions sociales liées à l'existence du comique. Passons à l'autre partie du problème, et demandons-nous si les caractères, eux aussi, ont gardé le relief et la couleur qu'il faut pour tenter le poète comique. Molière, on le sait, ne travaillait que sur des modèles et il en voyait tellement autour de lui qu'il ne croyait pas pouvoir jamais manquer de matière. L'existence d'une société fortement constituée, bien loin de nuire à la vigueur d'expression des individus, la favorise au contraire. Considérons, de tous les personnages de Molière, le plus sérieux, celui dont il a composé la figure avec le plus de soin, le Misanthrope. Alceste est l'ennemi de la société, mais qu'on ne le prenne pas pour l'homme de la nature : c'est tout le contraire, un gentilhomme et un chevalier. On ne saurait concevoir son existence sans une longue tradition, sans le culte héréditaire d'un haut idéal. Certes, de tels caractères resteront rares en tout temps, et il faut quelque chose d'héroïque, selon le mot d'Éliante, pour se piquer d'une sincérité pareille. Mais ils risqueraient de manquer tout à fait le jour où, ce vieil idéal étant éclipsé, le joug de la nécessité courberait enfin toutes les têtes. On a vu, de notre temps, plusieurs personnes s'essayer à remplir le rôle d'Alceste; confinés dans

un éloignement artificieux, ces faux indépendants ne faisaient guère que venger leur orgueil aigri. Seuls, dans la pénombre, deux hommes paraissent avoir eu ce qu'il fallait de vigueur d'esprit et de grandeur d'âme pour tenir un pareil emploi : l'un était Henri Becque, l'autre, Edgard Degas.

Revenons à des caractères moins hautains. Il est impossible de s'adonner à la lecture des anciens mémoires sans être frappé du nombre de gens singuliers qu'on rencontrait autrefois, les uns fantasques et saugrenus, les autres charmants dans leur bizarrerie même. Pour n'en citer qu'un petit exemple, les distraits étaient très fréquents, j'entends les vrais distraits de comédie, qui abondaient en bévues et qui, en croyant tenir les pincettes, tisonnaient le feu avec leur tricorne. De pareilles gens ne pouvaient vivre que grâce à la clémence des anciennes mœurs. Je me suis parfois demandé ce qu'ils seraient devenus dans la dureté du monde moderne. Les distraits n'auraient pas tardé à être écrasés.

Mais point n'est besoin de se reporter aux mémoires; que chacun de nous se rappelle seulement son enfance. Il n'était alors pour ainsi dire pas de famille où l'on ne trouvât ce qu'on appelait un original. Ce mot était bien choisi. Un original était un homme qui refusait de se plier aux conventions communes, qui se donnait la permission d'être soi et de vivre selon ses principes. Mais comme, à cette humeur rebelle, était souvent associées beaucoup de loyauté, de délicatesse et de bonté, une sorte d'indulgence entourait ces indépendants, et, sensibles eux-mêmes aux ménagements qu'on gardait envers eux, ils faisaient aux autres, non sans bonhomie, les honneurs de leur singulier caractère. Surtout nombreux, comme il est naturel, dans l'aristocratie et dans une certaine bourgeoisie, là où la *plante-homme*, selon le mot du poète, était plus vivace, ils ne manquaient pas non plus dans le peuple, parmi les artisans, même parmi les domestiques. Toutes ces saillies se sont effacées. Les hommes se ressemblent de plus en plus. Quand c'est l'égalité qu'on vante, c'est l'uniformité qu'on obtient. La tendance sociale a changé de sens. Tout, autrefois, encourageait chaque individu à être particulièrement soi-même. Comme on était plus brave dans ses habits, on l'était aussi dans son caractère. L'homme

avait alors, jusque dans ses travers, quelque chose de plus touffu, de plus plantureux, de moins sobre, une sorte d'exubérance où il jouissait encore de soi. Les pédants portaient leur pédanterie à un excès qui la rendait récréative. Les aventuriers étalaient leur luxe d'un jour. Les coquins même montraient dans leur friponnerie je ne sais quoi de plus galonné. L'homme n'a plus à présent ses coudées si franches. Les caractères ne se sont pas seulement résumés, ils se sont assombris. Si maintenant quelque singularité se fait voir, elle vient moins de la verdeur du naturel que du détraquement des nerfs, et elle relève du médecin.

***

Cet effacement des caractères ne paraît pas douteux. Pourtant il s'oppose à cette rage de se pousser, de s'isoler, de se mettre en vue, où j'avais cru, dernièrement, reconnaître un des traits dominants de l'âge moderne. Entre ces deux observations, cependant, la contradiction n'est qu'apparente. La qualité propre à ces anciens originaux, c'était la sincérité avec laquelle ils faisaient fi de l'opinion : rien n'était plus éloigné d'eux que l'idée d'attirer et de fixer les regards par des bizarreries concertées. Ils vivaient à leur guise et n'en demandaient pas davantage. Au contraire, les gens qui se signalent aujourd'hui à notre attention, ne se travaillent qu'en vue de ce que nous dirons d'eux, de sorte qu'ils sont moins, comme ils croient, des merveilles d'originalité que des modèles de dépendance. Dans leur tenue, dans leurs propos, ils ne bravent que des préjugés déjà caducs et, avec une sorte d'adresse et de ruse, ils se conforment au contraire à d'autres préjugés plus subtils, qui sont ceux actuellement en vigueur. Ils sont en vérité aussi timides qu'ils paraissent audacieux; peint et bariolé de couleurs vives, leur caractère reste criard et plat comme les figures d'affiches; il manque à leur fausse originalité la troisième dimension, qui serait d'agir : ils n'agissent pas, ils s'exposent. C'est même ce qui nous aide à comprendre qu'en un temps où l'on ne fait plus de vraies comédies, les comédiens occupent le public plus que jamais jusqu'ici. Ils font ce que tant de gens voudraient

faire, ils se montrent, ils se produisent. Ils sentent si bien eux-mêmes que c'est à eux, plus encore qu'aux pièces qu'ils jouent, que va l'intérêt des spectateurs, qu'au lieu d'obéir aux exigences de leur métier, et de renaître de pièce en pièce, ils se plaisent au contraire à supplanter la variété de leurs rôles, pour ne nous offrir que l'orgueilleuse monotonie de leur caractère.

***

Mais on m'arrête : eh bien, me dit-on, ce personnage que vous venez de dépeindre, n'est-il pas vraiment comique, et ne doivent-ils pas prêter à rire, ces zéros tourmentés, ces originaux sur commande, sans liberté, sans sincérité, sans relief? Je n'en disconviens pas. Je me tiens même assuré qu'il ne manque pas de gens pour s'amuser d'eux. Le goût de l'observation morale a été si marqué en France et si répandu, qu'il est loin d'avoir disparu. Notre temps a encore ses juges. On rencontre çà et là quelqu'un d'entre eux, à Paris, en province; mais ces spectateurs avisés, ces observateurs perspicaces sont séparés, inconnus les uns aux autres. Ils ne composent plus un public. Voici la première occasion que j'ai de faire allusion à cette élite éparse qui existe encore dans notre pays. C'est un point sur lequel je me promets de revenir.

ABEL BONNARD

LA QUESTION MONÉTAIRE

Je ne sais plus quel philosophe a dit : « La vérité n'a pas de plus grand adversaire que les préjugés et les intérêts; les premiers sont toujours longs et difficiles à vaincre; les seconds le sont plus encore à subordonner. » L'expérience est de chaque jour dans le domaine des discussions monétaires.

Depuis bien des mois, en effet, les apôtres de la saine monnaie, de la monnaie de bon aloi, pourchassent les sophismes par lesquels les bénéficiaires de la monnaie frelatée ou fictive essaient de justifier son maintien. Et cependant, l'ignorance de certains milieux paraît aussi grande qu'au début. Les marchands d'orviétan monétaire font toujours recette; les applaudissements ne leur sont pas ménagés, et ils en tirent cette conclusion naturelle qu'ils peuvent persévérer dans leur commerce.

Est-ce à dire que les applaudisseurs se fassent tous illusion sur la valeur pratique des remèdes qu'on leur propose? Très certainement non. Les applaudissements n'emportent pas toujours l'adhésion; il faut compter avec les réactions de l'escalier, et celles-ci sont parfois d'autant plus vives que l'on a cédé plus volontiers aux réflexes d'une ambiance communicative. Mais, sur le moment, la tentation est grande de donner raison à qui promet de guérir en ne demandant qu'un minimum de sacrifices et d'efforts.

Malheureusement, il y a un abîme entre ces promesses et

la réalité de la guérison. Ni les sophismes, ni les discours ne changent les données du problème. Ce serait vraiment trop simple s'il suffisait de modifier les formules comptables et d'agir arbitrairement sur l'unité de mesure des valeurs pour remettre de l'ordre dans notre économie générale et pour la rétablir dans son équilibre d'avant-guerre. Qu'on le veuille ou non, le retour à la santé est subordonné à la stricte observation d'un régime; et ce régime est conditionné par des lois supérieures qui ne relèvent pas du caprice des législateurs.

On peut essayer de violenter ces lois par des expédients d'autorité; on y risque le discrédit. Un peuple courageux qui ne désespère pas de ses destinées et qui a l'orgueil de ne pas descendre de plusieurs degrés dans le classement des nations, préférera toujours, aux solutions de violence, la solution du travail et de l'économie qui, seule, en l'espèce, est conforme à l'honnêteté et à la justice.

***

Dépréciation et *instabilité*, telles sont les deux manifestations caractéristiques de la maladie monétaire.

Il est à peine besoin d'en souligner les conséquences. Nous les avons éprouvées au cours des dernières années et nous les éprouvons encore, quoique à un degré moindre, aujourd'hui.

Lorsque le franc avait une valeur à peu près stable, on pouvait l'utiliser pour chiffrer les prévisions et les résultats des spéculations économiques ou budgétaires, sans s'exposer à de trop grands mécomptes.

Comme, d'autre part, la même stabilité relative se rencontrait dans la monnaie des principaux pays avec lesquels nous étions en relations d'affaires, les conditions d'échange du franc contre ces monnaies étaient toujours à peu près les mêmes et, dans tous les cas, se maintenaient dans des limites définies. Prévisions et résultats, en matière de transactions internationales, pouvaient donc également être chiffrés en francs, sans que la méthode présentât de trop gros risques.

Il y avait bien certains pays, au régime de l'étalon d'argent,

avec lesquels les rapports commerciaux étaient parfois rendus difficiles, en raison des incessantes variations du change de leur monnaie; d'autres n'avaient qu'une circulation de papier et n'offraient, par suite, que des tractations essentiellement instables. Mais c'étaient là des exceptions. D'ailleurs, de grands efforts avaient été faits pour asseoir, sur des bases aussi peu variables que possible, les relations de quelques-uns de ces pays — les principaux — avec les vieilles nations à économie monétaire mieux assise.

C'est ainsi que l'Angleterre, par la réforme monétaire indienne de 1893, avait réussi à cristalliser la valeur de la *roupie* autour d'un niveau fixe par rapport à la livre sterling. De même, en Argentine et au Brésil, on était parvenu, à l'aide des Caisses de conversion, à maintenir une stabilité relative du *peso* et du *milreis*. La même tentative avait été faite par les États-Unis pour la monnaie d'argent des Philippines.

Bref, dans les affaires nationales et dans les affaires internationales, les variations de valeur des monnaies n'apportaient que des troubles passagers, relativement peu importants. On parvenait assez vite à les rendre inoffensifs par le jeu des crédits et par l'entr'aide que les grands marchés de capitaux se prêtaient les uns aux autres.

Depuis la guerre, tout cela est bouleversé. La plupart des monnaies ont perdu leur stabilité; leur valeur se modifie constamment dans le temps et dans l'espace.

Le franc, dont nous nous servons tous les jours, non pas seulement pour payer, mais aussi pour comptabiliser les prévisions et les résultats des multiples opérations qui forment la trame de notre activité quotidienne, est en perpétuelle évolution : il paie tantôt plus, tantôt moins de marchandises et de services.

Les prévisions fondées sur la base de sa valeur, à un moment précis, sont démenties quelques jours après, avant que les opérations ne soient arrivées à leur terme et puissent être liquidées.

Si on l'emploie pour chiffrer des résultats acquis, même observation : on n'obtient qu'une image incertaine et fugitive de la situation qu'on lui demande de résumer. Hier ou

il y a quelques semaines à peine, cette image eût été différente de ce qu'elle est aujourd'hui; elle sera peut-être différente demain.

Les engagements pris, à un moment donné, sur des bases raisonnables, considérées alors comme normales, peuvent être modifiés dans de très fortes proportions lorsque arrive l'heure du règlement. Il suffit qu'entre temps des changements se soient produits dans la valeur de l'instrument libératoire pour que des sacrifices tout à fait imprévus soient imposés aux créanciers ou aux débiteurs.

Dans le domaine des affaires en liaison avec des opérations internationales, l'insécurité est encore plus grande. Aux variations de valeur propres au franc viennent se joindre — tantôt pour s'y ajouter, tantôt pour s'en retrancher, selon qu'elles se produisent dans un sens ou dans l'autre — les variations de valeur propres à la monnaie étrangère que l'on est obligé d'acheter pour s'acquitter au dehors. Par suite, les risques dérivés de l'instabilité du change se superposent à ceux que crée, à l'intérieur, l'instabilité du pouvoir d'achat de l'unité monétaire.

La monnaie n'est donc plus qu'un miroir trompeur. Semblable à certaines glaces qui, selon leur forme, grossissent ou amincissent les silhouettes qu'on leur présente, elle grossit ou amincit les valeurs qu'on fait défiler devant elle.

Si encore, elle les déformait toujours dans le même sens et dans des proportions susceptibles de mesure, on pourrait, à la rigueur, en s'aidant de coefficients de correction, rétablir la vérité. Mais il n'en est rien. La convexité du miroir varie constamment, et de la façon la plus capricieuse; les pressions les plus inattendues s'exercent sur lui, de telle sorte qu'à aucun moment, on ne peut percevoir la réalité de l'image qu'il présente.

Cette instabilité a de graves répercussions sur le Crédit, aussi bien sur le crédit intérieur que sur le crédit international.

Au début de la guerre, le Crédit avait subi une crise violente dont il semblait se rétablir peu à peu, tout au moins à l'intérieur. Un certain moment même, on avait pu craindre qu'il ne se développât trop vite et que ses distributeurs

naturels ne se laissassent entraîner par des apparences de prospérité résultant, précisément, de ce que les réalités économiques étaient déformées par le miroir monétaire.

Mais l'arrêt dans l'accroissement des émissions a fait disparaître ce multiplicateur factice des richesses et des valeurs. Emprunteurs et prêteurs ont alors repris contact avec la notion du risque et celle-ci a ramené, avec elle, tout un cortège d'hésitations. Un à un, les éléments de trouble économique et financier, les facteurs d'insolvabilité éventuelle ont fait l'objet d'un examen minutieux. Autant dans la période antérieure, on avait exagéré le coefficient de confiance, autant, lorsque la réaction est survenue, on a exagéré le coefficient de réserve.

Le crédit international est, lui aussi, paralysé. Sa mise en œuvre, dans les formes normales, a été rendue de plus en plus difficile par la multiplicité des risques, indépendants de la gestion propre des entreprises, qui menacent, à tout instant, les solvabilités individuelles : risques sociaux, risques politiques, risques dérivés d'une fiscalité excessive ou mal combinée et, en général, d'un aménagement défectueux des finances publiques et de la Trésorerie.

Ces solvabilités n'offrent plus une garantie suffisante et, pour ces mêmes raisons, elle hésitent à se mobiliser.

Enfin, en ce qui concerne plus particulièrement le change, il faut aussi tenir compte d'un autre facteur de perturbation, représenté par la spéculation internationale.

Celle-ci a joué un rôle considérable depuis l'armistice. C'est grâce à elle que nous avons pu opérer le report de nos dettes étrangères non compensées par des créances effectives. Mais elle continue toujours d'agir, quand bien même nous n'aurions plus besoin de ses services. Selon ses impressions, elle prend position, tantôt dans un sens tantôt dans l'autre, escomptant les mouvements qu'elle suppose devoir se produire dans la valeur réciproque des monnaies. Comme elle se fonde sur des probabilités, non sur des certitudes, l'événement déjoue parfois ses prévisions et, dès lors, de brusques réactions se produisent qui bouleversent la cote des changes.

Un pareil désarroi est tellement à l'opposé de la régularité à laquelle nous étions accoutumés avant la guerre qu'il ne

faut pas être autrement surpris du trouble qui subsiste dans certains esprits au regard des problèmes qu'il soulève.

Malgré tout ce qu'on a écrit à son sujet, malgré les controverses suscitées par les solutions proposées pour résoudre les difficultés actuelles, la question monétaire reste mal connue et nous avons pensé qu'il pouvait y avoir intérêt à ce que l'étude en fût reprise ici.

***

Quelle est la cause de cette situation?

D'une part, la disparition du régulateur des prix et des changes que constituait le libre déplacement de l'or d'un pays à un autre; d'autre part, l'abus qui a été fait du papier-monnaie et du crédit. Hâtons-nous d'ajouter que le mal n'est pas spécial à la France. La plupart des nations ont à souffrir du même désordre, les unes plus, les autres moins.

Avant la guerre, la discipline des prix et des changes était pour ainsi dire automatique. Tous les systèmes monétaires — sauf quelques exceptions d'importance économique réduite — gravitaient autour d'un axe central constitué par l'or, étalon universel des valeurs.

Sans doute, cet axe n'était pas absolument fixe; la comparaison des prix mondiaux à différentes époques montre qu'il s'est déplacé, que la valeur de l'or par rapport aux marchandises et aux services a subi des changements. Toutefois, ces déplacements ne modifiaient pas beaucoup l'équilibre de l'ensemble; les divers systèmes étaient entraînés par l'axe d'appui et ils se déplaçaient avec lui sans que fût troublée l'harmonie de leurs évolutions réciproques.

Comme nous l'avons rappelé plus haut, l'Angleterre avait raccroché le système monétaire indien au système général vers la fin du XIXe siècle, par une série de mesures très judicieuses, et que les conditions économiques du moment avaient admirablement servies. L'Argentine et le Brésil, par leurs Caisses de Conversion, s'étaient également rattachés à l'étalon d'or, l'Argentine en 1899, le Brésil en 1906, après avoir donné, eux aussi, dans les exagérations du papier-monnaie.

Directement ou indirectement, l'or exerçait donc son contrôle sur l'ensemble de l'économie mondiale. La conséquence, c'est que les prix et les changes étaient maintenus à l'état d'équilibre autour d'un niveau à peu près constant.

Lorsque, sur un marché donné, les disponibilités en capitaux liquides excédaient la masse des produits, services et valeurs susceptibles d'être échangés, les prix montaient. Cette hausse décourageait partiellement les exportations, attirait au contraire les ventes de l'étranger et ainsi réagissait doublement sur la balance des engagements du pays. Cette balance modifiait sa position : elle devenait débitrice.

Aussitôt, les cours du change marquaient ce renversement. La demande de monnaie étrangère étant plus grande et le pouvoir d'achat de la monnaie locale ayant faibli, les détenteurs de devises exigeaient qu'on leur en donnât davantage pour céder une monnaie qui avait conservé une plus grande valeur d'échange.

Mais l'or était là; il modérait les exigences des vendeurs de devises, agissant à la fois par sa puissance libératoire universellement reconnue et par le désir qu'avait chaque pays de le conserver. Dès que son pouvoir d'achat diminuait sur un point, diminution que traduisait la hausse des prix ou la baisse du taux de l'intérêt, il fuyait vers les pays où on lui reconnaissait une valeur plus grande. Et aussitôt les Banques d'émission, détentrices principales du stock métallique, d'élever leur taux d'escompte; les capitaux se mettaient alors en mouvement d'un pays à l'autre et les parités du pouvoir d'achat des monnaies se rétablissaient peu à peu.

La politique monétaire se réduisait, par conséquent, à surveiller et à maintenir le bon fonctionnement de l'étalon d'or; par là, on assurait une stabilité relative aux prix et au change.

En France, cette surveillance ne présentait aucune difficulté. Notre économie générale était en excellent équilibre. Il en était d'ailleurs de même de celle des principaux pays avec lesquels nous entretenions des rapports réguliers d'affaires. D'autre part, nous étions abondamment pourvus d'espèces métalliques : 8 à 9 milliards d'or monnayé ou en lingots, à peu près 2 milliards d'argent. Dans ces chiffres, l'encaisse de la

Banque de France comptait pour 3 milliards 1/2 d'or et 600 millions d'argent.

La Convention de l'Union Latine donnait à une partie de notre stock d'argent pouvoir libératoire international, à l'égal de l'or, pour les réglements à opérer dans les pays de l'Union. Par des arbitrages de change, ce pouvoir libératoire pouvait être transporté dans d'autres pays. Dans une certaine mesure, nos réserves argent étaient, par suite, susceptibles d'appuyer indirectement nos réserves d'or pour les paiements internationaux.

Fortement protégé par cette armature métallique, et grâce à la prudence avec laquelle la Banque de France sélectionnait les contre-parties de ses émissions, le billet de banque offrait une sécurité absolue.

La Banque, en effet, n'émettait des billets en surplus de son encaisse que contre de bonnes valeurs commerciales, représentant des richesses créées et mises préalablement en circulation. Le montant des émissions se proportionnait ainsi automatiquement aux besoins des échanges. Il n'y avait jamais déséquilibre entre le pouvoir d'achat représenté par les billets et les produits ou services susceptibles d'être achetés.

Le commerçant ou l'industriel, qui venait escompter des effets à la Banque, recevait une sorte de reconnaissance du droit qu'il avait acquis par son versement de richesses dans le patrimoine commun, de prélever, sur ce même patrimoine, une valeur équivalente. Et ce droit passait de main en main, servant à de multiples compensations, jusqu'au moment où les débiteurs des effets escomptés, l'ayant reçu à leur tour, en contre-partie de leurs propres versements à la masse, venaient le rapporter à l'Institut d'émission.

Une étroite solidarité liait ainsi les porteurs successifs de billets et les bénéficiaires des crédits réalisés par voie d'escompte. La collectivité nationale tout entière était associée à ces crédits; et cette solidarité fonctionnait sans risques, parce que appuyée sur des gages réels et sur le souci de probité, de régularité dans les paiements dont témoignait l'ensemble du commerce français.

Parmi les éléments d'actif du bilan de la Banque, il y a bien un autre chapitre où sont comptabilisées des opérations

d'un caractère différent : ce sont les avances sur titres. Ces avances ne constituent pas, au même degré que les escomptes d'effets commerciaux, une contre-partie normale des émissions de billets.

Les titres représentent, en effet, des capitaux investis, un pouvoir d'achat qui a déjà servi et qui, par suite, ne saurait être mobilisé une seconde fois sans troubler l'équilibre monétaire.

Mais combien était modéré le chiffre de ces avances! Elles étaient compensées, et au delà, par les dépôts qui sont un pouvoir d'achat momentanément inutilisé et par le stock de billets thésaurisés ou sans emploi dans les portefeuilles et les caisses privées.

Donc, à l'intérieur, le billet de la Banque de France valait l'or.

Il valait l'or aussi sur le marché international où le change nous était à peu près toujours favorable, la balance de nos engagements extérieurs se soldant, en règle générale, par des excédents.

Dans les années qui ont précédé la guerre, ces excédents étaient évalués, bon an mal an, à 1 1/2 ou 2 milliards. Ce solde, nous pouvions le placer à l'étranger ou le rapatrier en or, de sorte que les demandes de remboursement de billets contre espèces, en vue de leur exportation, demeuraient accidentelles.

Sans doute, à certaines époques, lorsque l'équilibre des règlements internationaux était profondément troublé, nous avons fait de gros envois d'or; mais ces envois avaient une portée préventive : ils représentaient notre contribution volontaire à l'effort de solidarité financière destiné à briser la crise. Sans remonter plus loin, nous rappellerons qu'en 1907-1908 la France a mis généreusement sa puissance financière et monétaire au service du marché britannique et du monde, bien que sa situation propre la mît à l'abri des répercussions de la crise américaine.

En résumé, stabilité des prix à l'intérieur, stabilité du change sur les marchés internationaux, ces deux stabilités s'appuyant sur un équilibre économique solidement établi et sur une condition monétaire fortement organisée, telle était notre situation avant la guerre.

***

La guerre a détruit cette harmonie.

Les pressions formidables qu'ont subies, durant ces dernières années, les systèmes monétaires de tous les pays, les ont décrochés un à un de l'axe central qui disciplinait leurs évolutions. Tous les freins ont sauté. Le mécanisme d'ajustement automatique des prix et des changes a été disloqué par le cours forcé, qu'il a bien fallu établir en prévision des emprunts qu'on allait être obligé de faire à la circulation.

Peut-être, en ce qui concerne la France, aurait-on pu réduire l'importance de ces emprunts par un recours plus énergique à l'impôt[1] et des appels plus fréquents à l'épargne, sous la forme d'émissions consolidées ou à long terme. Nous n'avons pas l'intention d'examiner ce côté du problème. Nous ne retenons que le résultat de la politique suivie : à la fin de 1920, les avances de la Banque à l'État s'élevaient à environ 30 milliards, en y comprenant les Bons du Trésor français escomptés à la Banque par certains gouvernements alliés.

C'est dans les émissions de billets faites en contre-partie de ces avances qu'est l'origine et la cause fondamentale du désordre monétaire actuel.

Nous allons examiner les répercussions sur les prix et sur les changes de l'inflation consécutive à ces émissions anormales.

D'abord, la répercussion sur les prix.

Il y a une différence capitale, à laquelle on ne saurait trop prêter attention, entre l'émission de billets de banque normale et l'émission en contre-partie des avances de la Banque à l'État. Il est d'autant plus nécessaire de souligner cette différence, que c'est d'elle que vient tout le mal.

Pourquoi l'émission de billets de banque, en régime normal,

1. Dans la *Revue de Paris*, 1er et 15 novembre 1921, sous le titre : *Une solution au problème financier*, M. de Fels a exposé comment nos facultés fiscales s'étaient trouvées paralysées par la mise en vigueur d'un système nouveau d'impôts, à l'application duquel ni le Pays ni l'Administration n'étaient préparés.

ne trouble-t-elle pas l'équilibre des prix? Nous l'avons vu plus haut, c'est parce que la création du billet *est postérieure* au versement, dans le patrimoine commun, de produits ou de services. Il y a, par suite, toujours, dans la masse des richesses à échanger, une valeur susceptible de compenser le pouvoir d'achat que le billet représente.

Lorsqu'il s'agit de billets émis en contre-partie d'avances à l'État, la situation est tout autre. Leur pouvoir d'achat n'a pas alors de compensation dans une richesse *préalablement* versée à la masse. C'est un pouvoir d'achat supplémentaire qui est mis en circulation et qui ne peut s'exercer qu'au détriment des autres billets normalement émis. Et c'est pourquoi une telle circulation est mauvaise; elle est viciée dans ses origines mêmes.

Lorsque nous disons que les billets gagés par les Bons du Trésor remis à la Banque, en garantie de ses avances à l'État, constituent une mauvaise circulation, il faut bien comprendre que *notre critique ne vise pas la solidité indiscutable du gage*, mais sa nature. Si les Bons du Trésor ne peuvent servir à appuyer une émission saine de billets, c'est parce que ces billets sont destinés à faire immédiatement office de monnaie, tandis que les Bons remis en contre-partie ne représentent qu'une hypothèque sur la production et l'épargne futures du pays. En attendant que cette hypothèque puisse se liquider, — et, étant donnée l'importance de la dette qu'elle garantit, il faut prévoir que cela demandera de longs délais — la *circulation correspondante est obligée de vivre en parasite sur la masse des échanges.*

Le résultat : c'est la hausse des prix.

Cette hausse, on l'a vue se développer graduellement, au fur et à mesure que se multipliaient les billets émis au profit de la Trésorerie. La multiplication du pouvoir d'achat entre les mains des créanciers de l'État, aux titres les plus divers, entraînait un accroissement de la demande des produits et des services; et comme les produits et les services n'étaient pas multipliés parallèlement, dans la même proportion, les prix montaient jusqu'à ce que l'équation de l'offre et de la demande fût rétablie.

A cette action en surface, *dont le résultat s'est traduit par*

l'attribution d'un surprofit aux vendeurs — ce qui explique que l'inflation conserve encore tant d'adeptes, — il s'en est ajouté bientôt une autre qui a fait pénétrer le mal en profondeur et l'a enraciné, en quelque sorte, dans notre économie. Les divers éléments du coût de production se sont successivement ajustés à la nouvelle situation monétaire. Cet ajustement a eu lieu avec plus ou moins de lenteur et de façon plus ou moins complète, mais, de proche en proche, la hausse s'est généralisée; elle s'est installée à demeure.

Ajoutons qu'il y a eu, pendant la guerre, cette circonstance aggravante que les dépenses payées à l'aide de ce contingent supplémentaire de billets étaient, pour la plus grande partie, des dépenses de pure destruction. De sorte que le déséquilibre s'aggravait toujours davantage entre les capacités d'achat et les choses à acheter.

La nocivité de cette circulation parasitaire n'aurait pu être enrayée que si on l'avait retirée assez rapidement, avant qu'elle eût produit tous ses effets. Il eût fallu pour cela que l'État immobilisât, à son profit, soit par l'emprunt soit par l'impôt, un pouvoir d'achat équivalent, prélevé sur les capacités de dépenses des citoyens. Mais cette immobilisation n'a pas eu lieu et le montant des avances de la banque au Trésor a continué de croître. Comme les émissions correspondantes venaient sans cesse troubler l'ajustement des prix dans les diverses catégories de production, il en est résulté cette instabilité dans les conditions des échanges que nous avons vu portée à son maximum au printemps de 1920.

On peut se faire une idée du désordre des prix consécutif à ces émissions anormales, en rapprochant les indices des prix de gros en France, pour l'année 1913 et pour le mois d'avril 1920. L'écart entre les deux périodes est de 488 p. 100. Aux États-Unis, dans le même temps, l'augmentation n'avait été que de 126 p. 100. Si, au lieu de s'en tenir au rapprochement de ces indices d'ensemble, on regarde, en ce qui concerne la France, l'évolution des divers éléments qui servent à l'établissement de l'indice moyen, on voit qu'en 1913, l'écart entre les indices spéciaux extrêmes n'était guère que de 13 p. 100, — ce qui représente une vie économique

en équilibre très satisfaisant, — tandis qu'en avril 1920, l'écart atteignait 135 p. 100.

D'autres causes sont intervenues pour créer cette situation, et il ne faut pas en accuser uniquement les émissions anormales de billets; toutefois, celles-ci ont eu une influence prépondérante.

Le désarroi du change n'a pas été moindre.

Avant la guerre, les variations de valeur du franc sur le marché international étaient insignifiantes. Notre change se tenait aux environs du pair et il est même fréquemment arrivé que le billet de la Banque de France a fait prime sur l'or. Durant les hostilités, les emprunts placés sur les marchés étrangers ou dans les banques et les avances des trésoreries anglaise et américaine ont permis de maintenir sa dépréciation dans des limites relativement faibles, malgré le gros déficit de notre balance résultant de l'accroissement de nos importations (matériel militaire, munitions, matières industrielles, denrées alimentaires).

A l'armistice, la devise française perdait un peu moins de 3 p. 100 sur le marché de Londres et un peu moins de 5 p. 100 sur le marché de New-York. L'arbitrage, quoique gêné par certaines réglementations et restrictions, maintenait le contact des autres devises avec la livre sterling et le dollar; l'ensemble de la cote profitait ainsi de l'effort de stabilisation qui s'exerçait sur ces deux changes principaux.

Quelques mois après l'armistice, le concours des trésoreries alliées a été retiré. La solidarité financière établie pendant la guerre a été rompue par l'Angleterre d'abord, par les États-Unis peu après. Au printemps de 1919, nous nous sommes trouvés réduits à nos seuls moyens pour régler les énormes achats extérieurs qu'il nous a fallu faire pour notre reconstitution. Le franc s'est alors rapidement déprécié; en 1920, il a perdu jusqu'à 62 p. 100 par rapport à la livre sterling et 70 p. 100 par rapport au dollar.

Comme pour les prix, plusieurs causes ont amené cette situation. Mais les émissions anormales de billets à cours forcé ont eu, ici également, une énorme influence.

Pour bien comprendre comment cette réaction s'est pro-

duite, il faut se rappeler l'étroite solidarité qui existe entre le change d'une monnaie par rapport à une autre et leurs pouvoirs d'achat sur leurs marchés respectifs.

Prenons un exemple : Pour payer en Angleterre des marchandises que nous y avons achetées, nous devons nous procurer des livres sterling, la livre sterling étant la monnaie qui a force libératoire sur le marché britannique. Mais pour obtenir ces livres sterling, qui représentent un pouvoir d'achat égal au prix des marchandises que nous devons payer, que donnons-nous en échange? Des francs, c'est-à-dire un pouvoir d'achat qui permettra à notre vendeur de livres sterling d'acquérir en France une certaine quantité de marchandises d'une valeur équivalente à celle des marchandises que nous avons nous-mêmes achetées en Angleterre.

C'est par conséquent sur la base du pouvoir d'achat du franc et du pouvoir d'achat de la livre sterling que se conclura l'échange des deux monnaies. Toute variation de l'un ou l'autre de ces deux pouvoirs d'achat modifiera les conditions de cet échange.

Il est à peine besoin d'ajouter que le raisonnement vaut pour toutes les monnaies. Si l'utilisation des monnaies doit être immédiate — c'est ce qui se produit lorsque la balance est en équilibre — les conditions de l'échange sont déterminées par le pouvoir d'achat actuel. Si l'utilisation est différée, c'est le pouvoir d'achat présumé, à l'époque où cette utilisation doit avoir lieu, qui entrera en ligne de compte.

En réduisant le pouvoir d'achat du franc à l'intérieur, les émissions anormales de billets ont donc contribué à déprécier aussi sa valeur par rapport aux monnaies étrangères. Mais elles n'y ont pas contribué seulement de façon directe, par une réaction immédiate, elles y ont contribué indirectement par la menace de leur aggravation. Cette influence indirecte a même été le facteur principal de l'instabilité du change français depuis le printemps de 1919.

Pourquoi, plus spécialement, depuis le printemps de 1919?

Parce que, pendant la période des hostilités, les phénomènes de réaction monétaire n'ont joué que partiellement. La thésaurisation du billet par les campagnes a paralysé, dans une large mesure, la répercussion que les émissions anor-

males étaient susceptibles d'avoir sur les prix; d'autre part, les concours que nous avons pu obtenir pour nos règlements à l'étranger ont paralysé leur répercussion sur le change.

A partir du printemps de 1919, au contraire, ces réactions ont joué à plein. Elles ont même été amplifiées par la brutalité avec laquelle elles se sont produites. Les billets thésaurisés ont été rejetés par grandes masses dans la circulation à la suite des achats de terres qu'ont faits les paysans; il en est résulté une hausse désordonnée de toutes choses. Le change l'a subie, lui aussi, sans contrepoids, parce que les concours des trésoreries anglaise et américaine nous ont été supprimés.

Nous nous sommes trouvés dans l'impossibilité d'obtenir du crédit dans les formes habituelles et il a fallu offrir des francs à la spéculation étrangère pour qu'elle nous donne en échange les monnaies diverses dont nous avions besoin. Or, il est bien évident que ces acheteurs de francs, n'en ayant pas l'utilisation immédiate, étaient mis en défiance par la moindre menace de nouvelles émissions. Ils mesuraient ce que pourrait devenir, dans le temps, le pouvoir d'achat de ces francs qu'ils mettaient pour ainsi dire en portefeuille, et, selon leur impression, ils modifiaient leurs exigences.

L'influence de ce facteur a été d'autant plus grande que le montant des francs qu'il a fallu échanger ainsi, contre des monnaies étrangères, a atteint un chiffre plus considérable.

Il est difficile de donner une évaluation, même approximative de ces avoirs étrangers, constitués en dépôts de banque; leur chiffre a dépassé très certainement une quinzaine de milliards. Rappelons que le déficit de notre commerce extérieur, pour les années 1919 et 1920, aurait atteint 46 milliards d'après les statistiques de l'Administration des Douanes.

Encore une fois, il y a eu d'autres causes à l'avilissement du franc, et ce n'est pas uniquement la faute des émissions anormales de billets si notre change est arrivé au degré de dépréciation qu'il a connu en 1920, mais elles ont eu incontestablement une très large part de responsabilité.

***

Dès lors que ces émissions ont de si déplorables effets, nous devons prendre la résolution de ne plus y recourir. Ce sera la conclusion de cette première partie de notre étude.

La Banque ne crée pas des capitaux, comme on le croit trop souvent. Elle ne fait que faciliter la circulation de ceux qui existent et que leurs détenteurs ont librement engagés dans les échanges.

Le billet de banque n'est pas, par lui-même, une valeur; il ne devient une valeur que lorsqu'il est émis en représentation d'une richesse créée. Dans le cas contraire, il n'est plus un billet de banque vrai : *il est un papier-monnaie qui emprunte les apparences du billet de banque pour pouvoir vivre en parasite sur la bonne circulation.*

Lorsqu'on propose de reprendre les émissions de billets de banque qui ne seraient pas gagées par des valeurs réelles déjà en circulation, sous le prétexte de faciliter soi-disant le Crédit, on ne demande rien d'autre que d'autoriser un prélèvement forcé sur l'actif des porteurs de bonne foi.

Que, dans certaines circonstances, et dans un intérêt supérieur, ces prélèvements se soient trouvés justifiés, personne ne le conteste. Mais rien ne serait plus désastreux que de les édifier en système; ce serait nous rejeter à nouveau dans l'anarchie des prix et dans l'anarchie du change.

Donc, *plus d'inflation.*

JULES DÉCAMPS

PARMI LES LIVRES

Chaque temps a sa psychologie et se fait une idée de l'âme humaine. On s'aperçoit bientôt que cette idée était un modèle mécanique, une construction, un jouet. Qu'importe? Elle a permis, pendant vingt ou trente ans, de représenter la vie comme un système ordonné. On ne peut guère faire l'histoire du roman, ni celle du théâtre, sans tenir compte de ces conventions admises par le public. *Mithridate* ne s'entend point si l'on ne sait qu'avant le lever du rideau, chaque spectateur était persuadé qu'un grand prince est nécessairement amoureux. *Hernani* deviendra une énigme quand, le romantisme s'étant évanoui sous les coups de M. Lasserre, le public ne saura plus qu'un bandit est toujours beau, généreux, sombre et adoré des femmes. Ces temps venus, doña Sol ne se distinguera plus de Carmen.

M. Estaunié, écrivain singulier et d'une étrange puissance, a créé un de ces poncifs. Il a imaginé, il y a quatorze ans déjà, en écrivant *la Vie Secrète*, que l'apparence monotone de la vie était trompeuse. En vain les êtres semblent simples, calmes, égaux, innocents; ils sont rongés et torturés de secrètes passions. L'apparence unie cache la réalité, qui est violence et tempête. Et nous prenons place, sans le savoir, dans des scénarios invisibles.

Cette idée est dans l'air. Les auteurs les plus divers y viennent par des chemins opposés. Le théâtre de M. Maeterlinck a pour principe ce dédoublement de la vie en une vie extérieure, qui est en apparence gouvernée par nous, et en une vie profonde, conduite par la destinée, laquelle ne nous con-

sulte pas. M. Estaunié pourrait fort bien écrire *Pelléas et Mélisande*. Il en composerait, dans un style nerveux, incorrect et pathétique, un drame tourmenté, tour à tour masqué d'ombre et brutalement éclairé, où les portraits seraient poussés jusqu'à la caricature, et où paraîtraient la méchanceté de la nature, l'incohérence de l'esprit humain et la basse férocité des hommes.

Mais il y a plus. Un médecin viennois, Freud, fonde dans le même temps une théorie, selon quoi l'esprit humain est précisément composé de plans successifs, les uns apparents, les autres cachés; et ceux-ci gouvernent toute notre vie. Dans les profondes ténèbres de l'inconscient, s'accumulent les tendances refoulées. Ce sont les antiques forces de l'instinct, la luxure et le meurtre, vaincues dès longtemps par ces sentiments récents et honorables qui dessinent en bien et en mal, comme par un appareil blanc et noir, la façade vertueuse de notre âme. Mais les vieilles puissances antérieures au bien et au mal, ne sont pas si sûrement enchaînées qu'elles ne se fassent jour à travers les sentiments avoués et dignes de considération. Sans que nous les reconnaissions, elles modifient nos actes. Ce sont elles qui inspirent ces lapsus où se trahit notre vraie nature. Ce sont elles qui nous donnent ces oublis, conformes à nos secrets désirs et que nous croyons involontaires. Ce sont elles qui s'évadent tout à fait dans le rêve. En vain, leur opposons-nous une censure aussi inconsciente qu'elles-mêmes. Elles se déguisent, prennent la forme d'allusion ou de symbole, deviennent arbre ou caverne, et s'épanouissent en images innocentes, et qui semblent pures à qui n'en connaît pas le sens secret. Cette lutte du moi refoulé et du moi avoué, qui est le principe du Freudisme, pourrait aussi bien être le sujet d'un roman de M. Estaunié.

Quant à savoir pourquoi cette tendance à dédoubler l'âme en profondeur est précisément une tendance de notre temps, je ne me charge pas de l'expliquer.

Revenons aux idées de M. Estaunié. Du même principe dont il a fait *la Vie Secrète*, il a tiré son nouveau roman, *l'Appel de la route*. L'ouvrage, très compliqué, ajusté avec beaucoup d'art, armé de toutes sortes de ressorts qui ouvrent

toutes sortes de tiroirs, ne se laisse pas démonter aisément. Essayons cependant d'en dévisser l'ébénisterie.

Ce que le public a vu d'abord, c'est que le roman est composé d'une aventure unique, mais vue par trois personnes, qui en font tour à tour le récit; et ces trois récits sont complètement différents, ce qui ne saurait surprendre. Ce sont trois vues fragmentaires d'un même objet. Il est évident que le même fait change de sens selon qu'un personnage ou un autre est pris comme protagoniste. Cela se voit même au théâtre, où un acteur vigoureux, en retenant l'attention sur son personnage, dénature toute la pièce. Il n'y a pas plus lieu d'en être surpris qu'il n'y a lieu de s'émerveiller si l'Arc de Triomphe diffère de proportions, selon qu'on le voit de l'avenue d'Iéna ou des Champs-Élysées. Il me semble que ce triple récit est un très ingénieux procédé de M. Estaunié. En faisant tourner l'événement devant nous, comme une statue sur une selle dans un atelier, on le fait mieux connaître. Ce qui semblait hasard devient raison. « J'ai toujours pensé, dit M. Estaunié, que si une intelligence humaine était en mesure de percevoir les millions d'aventures individuelles qui s'entrecroisent à une heure donnée, la notion du hasard s'effacerait pour elle. L'enchevêtrement de tant de faits, dus en apparence aux seules fantaisies du sort, est en réalité le produit d'une logique implacable. » Cet enchaînement des faits apparaît sous le triple éclairage donné par l'auteur; mais enfin cet éclairage n'est qu'un artifice, et il n'y faut pas chercher le sens de l'ouvrage.

Ce sens est lui-même assez complexe. Le premier récit nous montre un jeune médecin, nommé Duclos, qui, en 1907, est venu vivre à Semur, pour y succéder à son père. Un soir, à onze heures, il est appelé auprès d'une malade frappée d'une attaque. On le conduit dans une maison de pauvre apparence : corridor étroit, plafonds bas. Il attend un moment dans une pièce poussiéreuse, éclairée par une bougie, moitié atelier, moitié salon. On le mène enfin près de madame Lormier, qui agonise, veillée par son mari et par sa fille. Le mari est un homme d'une soixantaine d'années. « Il a dû jadis être assez beau, dit M. Estaunié, mais on ne s'en aperçoit pas, tant il n'y a place sur ses traits que pour une discordance frappant jusqu'au malaise. D'une part, le front, la courbe

du nez, les contours de la bouche, tout le modelé des chairs expriment la timidité ou peut-être la peur, et d'autre part, les yeux ont un éclat insupportable. L'iris et la pupille, y étant rigoureusement du même noir, on dirait des yeux vernis; ce sont à la fois des yeux où on ne lit rien, et des yeux involontaires : exactement le contraire du reste du visage. » — La fille n'a point d'âge discernable, et elle est laide.

Après la mort de Mme Lormier, Duclos devient peu à peu le médecin de cette maison. Jusqu'ici rien de plus simple. Cependant cette apparence de gens fort ordinaires va se dissiper et nous allons reconnaître des êtres passionnés et singuliers. Ceci est la manière même de M. Estaunié, et l'état de médecin, qu'il a donné à Duclos, rend la confidence et la révélation plus faciles.

Un jour, Duclos est appelé en toute hâte par M. Lormier, qui craint pour sa fille une angine de poitrine. En fait, il ne s'agit que de névralgies. Mais sous le coup de l'émotion, le père laisse échapper le secret de la passion jalouse qu'il a pour cette fille, sa seule raison après un mariage décevant. Ce Lormier, réduit en servitude par sa femme, est devenu un inventeur. Mais c'est encore l'amour paternel qui l'a poussé. « Soulevé par la chimère, dans la fièvre, dans le désespoir, dans l'ivresse, je n'ai plus cessé de poursuivre la découverte qui devait doter ma fille. » Cette découverte, il vient de la réaliser : une lampe électrique qui, à prix égal, donne le double de lumière. Mais il n'y pense même pas, tant il est enivré, depuis la mort de sa femme, d'avoir repris possession de sa fille. « Trois mois, dit-il, trois mois d'un rapprochement ineffable... Vous ne connaissez pas Geneviève, cela va de soi : une âme de feu, un cerveau dont les éclairs me déconcertent, un cœur de cristal... »

Geneviève Lormier passe la plus grande partie de son temps dans sa chambre du troisième étage, d'où elle voit le mouvement de la rue. Nous apprenons à la connaître par une conversation qu'elle a avec Duclos : elle apparaît d'esprit net, violente, secrète et passionnée. « Si j'étais vraiment pieuse, dit-elle, j'aimerais Dieu à la folie, c'est-à-dire jusqu'à l'extrême et sans réserve. » Et encore : « Si je m'avisais d'aimer je crois que je ne regarderais pas aux moyens. »

Entre ce père chimérique et exalté, cette fille positive et ardente, la dissemblance est trop forte pour que le conflit ne menace pas à chaque moment. C'est justement cette tragédie imminente qui intéresse Duclos : « Inconsciemment j'avais pressenti que, différents à ce degré, ils devaient vivre sous la perpétuelle menace de conflits irrémédiables. Mademoiselle Lormier m'intéressait moins encore que le drame souterrain minant peut-être deux vies, en apparence si parfaitement unies. »

Le drame ne tarde pas, en effet; mais il est comme recouvert par ce silence calme qui baigne toute la province. Duclos n'aperçoit que des lueurs intermittentes et vite étouffées. Il mesure la jalousie du père, quand M. Lormier le soupçonne de courtiser Geneviève. Et la faiblesse incohérente du pauvre homme se trahit, car, prenant pour confident ce même médecin qu'il vient de soupçonner, il lui avoue que sa femme a laissé une fortune considérable, mais qu'il n'en dit rien, pour ne point exposer Geneviève à la disgrâce, commune aux filles riches, d'être épousée pour son argent. Au fond ne veut-il pas rendre le mariage plus malaisé, retarder le moment où on lui prendra sa fille ! Il cache à celle-ci sa nouvelle fortune, et il prie romanesquement Duclos d'en démentir la rumeur. Vaine prudence? Lormier se prémunit contre celui qui doit venir lui ravir son enfant, et cet étranger est déjà venu. On dirait que ce père passionné en a le soupçon. « Demain, dit-il, un autre paraîtra. Que dis-je, demain? Suis-je assuré qu'il n'a pas pris les devants, qu'il n'est pas installé dès ce soir dans le cœur de ma fille? »

Les Traversot ont une situation considérable à Semur; quoique leur fortune soit sensiblement déchue; or, dans le même temps où cette histoire commence, le bruit courait qu'Annette Traversot allait épouser M. de la Gilardière. Ce la Gilardière était un jeune homme joli et élégant, qu'on disait riche et qui menait un certain train. Arrivé depuis six mois, également recommandé au clergé et au sous-préfet, il était devenu aussitôt l'associé libre de la banque Chasseloup.

L'hôtel qu'habitent les Traversot est voisin de la maison des Lormier. Un jour que Duclos et mademoiselle Lormier causent sur le seuil, La Gilardière vient à passer, l'air

conquérant. Mademoiselle Lormier s'informe du mariage annoncé, comme tout le monde; mais son trouble est étrange, et ses phrases mystérieuses. Que veut-elle dire en insinuant que mademoiselle Traversot devrait avoir moins de confiance dans un inconnu? Sait-elle quelque chose du fiancé?

Autre mystère. Dans le même temps, M. Lormier sent que sa fille lui échappe. Ce qu'il craignait est arrivé : l'autre s'est installé dans le cœur de Geneviève. Il y a, entre elle et lui, un tiers invisible. « Quand ma fille ne croit pas que je la surveille, avez-vous vu ses yeux?... Des yeux d'absente! Quand, après un long silence, je m'efforce de lui parler, avez-vous vu l'effort de son visage pour revenir au présent? » Mais à quoi bon ces symptômes mêmes? « Qu'ai-je besoin de voir? dit-il à Duclos. Si par hasard vous avez jamais aimé, ce dont je vous plaindrais, fallait-il que vous *vissiez* pour apprendre qu'on était las de votre présence? Vous le *sentiez*. Ce que l'on sent est autrement certain que ce que l'on voit. » Mais qui est cet *autre*, qui s'est emparé de Geneviève? Elle ne le nomme point, et le père désespéré se bat contre des chimères.

Voilà donc deux histoires menées parallèlement, d'une part le mariage La Gilardière-Traversot, d'autre part l'amour secret de mademoiselle Lormier et le drame muet entre le père et la fille. Y a-t-il quelque rapport entre l'une et l'autre aventure? Duclos le soupçonne, et s'accoutume à les tenir pour liées. Mais il ne saurait dire quel est ce lien.

Brusquement le mariage Traversot est rompu par l'aventure la plus incroyable. Dix mille francs sont volés chez Chasseloup, dans des conditions telles que toute la ville, par un de ces courants d'opinion qui semblent absurdes, mais qui sont orientés par des causes profondes, accuse La Gilardière. Deux jours après les billets sont retrouvés, précisément dans son bureau. Quant à lui, il a disparu.

Les Lormier quittent aussi la ville. Quatre ans plus tard, à Versailles, Duclos rencontre M. Lormier, vêtu de noir. Geneviève est morte, après être entrée au Carmel. On a remis à son père une sorte de confession, qui n'est point de sa main, mais où elle confirme ce que M. Lormier avait soupçonné. Elle est entrée au Carmel après un amour

malheureux. Et par une étrange coïncidence, elle a eu là pour confesseur l'abbé Manchon, qui est le propre frère de La Gilardière.

C'est tout, et c'est en effet à peu près tout ce que nous savons d'ordinaire des drames que nous côtoyons. Nous voyons des êtres qui souffrent et qui meurent. Certaines coïncidences nous donnent à penser; encore sont-elles perdues entre beaucoup d'autres, qui ne signifient rien. Ce mystère même ajoute au pathétique de la vie : car il n'y a pas de pathétique sans incertitude.

Cependant Duclos a raconté cette histoire devant son ami Tinant. Or, celui-ci comme il achevait sa thèse de philosophie, a été chargé d'accompagner en Italie un jeune homme, lequel n'était autre que La Gilardière. M. Tinant a reconnu toute l'aventure, dont il a été le confident. Et il va nous la raconter à son tour, en nous expliquant les faits inconnus à Duclos. Son récit forme la seconde partie de l'ouvrage. Très habilement. M. Estaunié a voulu qu'elle fût toute différente de la première. Le récit de Duclos n'était que pressentiments, incertitudes, souffrances silencieuses, marges de ténèbres qui séparent les êtres. Le récit de Tinant est au contraire un drame clair et bien construit.

Tinant, sur la recommandation d'un de ses parents, s'est présenté chez madame Manchon de la Gilardière, qui désirait donner un compagnon à son plus jeune fils, René, pour un voyage en Italie. Madame Manchon était une femme d'esprit net et de caractère tyrannique. Veuve à trente-huit ans, elle avait heureusement et énergiquement fait prospérer la fabrique de papier laissée par son mari. Après avoir vendu cette entreprise, elle habitait, rue Cassette, un vieil hôtel d'aspect triste et cossu. Tinant y rencontre le fils aîné, l'abbé Manchon. « L'abbé montrait une figure ingrate, dépourvue de lumière et plus encore de grâce. Le geste gauche, la parole rare, il semblait toujours sur le point d'éclater en reproches, comme si les mots ou la compagnie ne cessaient de l'offusquer. » Une demoiselle de compagnie, nommée Lapirotte, anxieuse et effacée, répond à chacun par des acquiescements; mais par moments une lueur de rancune passe sur ses traits.

Voilà les personnages : voici maintenant le drame. Madame Manchon, qui adore son fils René avec jalousie, et qui entend gouverner elle-même la vie de ce garçon séduisant, chimérique et nerveux, a décidé qu'il serait banquier, et que tout d'abord il ferait, revenu d'Italie, un stage à Semur, auprès de Chasseloup. Son frère le recommande à l'abbé Valfour, et les deux prêtres ont l'idée de lui faire épouser Annette Traversot. Les jeunes gens se voient et s'aiment.

Mais l'une et l'autre famille fait la grimace. Les villes de province n'aiment pas beaucoup les étrangers. Madame Traversot demande, non sans une hauteur défiante, qui sont ces Manchon, dont un fils se fait appeler La Gilardière. De son côté, madame Manchon est exaspérée à l'idée que René lui échappe, et elle refuse net son consentement. Mais ce n'est ni l'une ni l'autre qui doit provoquer l'événement. Le véritable auteur du drame, c'est le chœur des habitants de Semur, qui murmure des calomnies et quelquefois des vérités plus meurtrières encore. Quelqu'un mène secrètement ce chœur : c'est mademoiselle Lormier. Elle a rencontré René une seule fois, un jour de pluie, hors de la ville. Elle l'a ramené sous son parapluie et le jeune homme lui a débité les galanteries d'usage; après quoi, il n'a plus pensé à elle; mais elle l'aime d'un amour soudain, et funeste.

C'est donc René, cet *autre* qui s'est interposé entre M. Lormier et sa fille; mais c'est René, ignorant du rôle qu'il joue, dévastant deux cœurs sans le savoir, et amoncelant sur sa propre tête le plus terrible orage. Geneviève a dit tout à l'heure que si elle aimait, elle ne regarderait pas aux moyens. Elle aime, et M. Estaunié va peindre, épouvanté lui-même, les sourdes menées de cet amour muet. Il se trouve justement que madame Lormier a eu pour amie mademoiselle Lapirotte. Les rancunes de la demoiselle de compagnie opprimée par madame Manchon vont fournir des moyens aux complots que trame Geneviève, amoureuse sans être aimée; et toutes deux auront un allié puissant dans l'esprit de haine et de scandale, qui est l'âme des petites villes.

Tout à coup le bruit éclate, sans qu'on sache comment que René, est un fils naturel. Toute la ville en murmure, l'abbé Valfour fait grise mine, madame Traversot est de glace.

René, au milieu de ces périls, est désarmé, confiant, insouciant, étonné, indigné, intrépide. Il se moque de ces inventions insensées. Il est bien sûr de son extrait de naissance.

Cependant les événements se précipitent. Non contente de répandre ces calomnies sournoises, Geneviève vient, sous un prétexte, à la banque Chasseloup; elle voit René, elle lui rappelle leur promenade, elle ose faire d'effrayantes promesses. « Ah! comme je serai bien tout entière à celui que je choisirai! J'adore mon père : il ne comptera plus. Je crois en Dieu : je ne saurai plus s'il existe. Une seule volonté au fond de moi : vivre pour lui, avec lui... » — « Mademoiselle, interrompt poliment René, n'estimez-vous pas que, pour vous comme pour moi, il convient d'interrompre ici un entretien qui ne peut être qu'inutile? » Alors Geneviève change de ton, et en vient à la menace. Elle donne huit jours à René pour rompre ses fiançailles, et elle s'en va.

Les huit jours passent. Au moment où le délai expire, arrive brusquement l'affaire du vol. Or mademoiselle Lormier a passé à la banque ce matin-là. Outré d'être soupçonné, et devinant d'où vient le coup, René se rend chez elle. A ses reproches, elle répond ces mots imprévus. « Avant de me condamner, vous feriez mieux peut-être d'interroger votre frère. »

C'est une idée de M. Estaunié que toutes sortes de faits et d'indices oubliés au fond de la mémoire, peuvent à un appel non seulement ressusciter tous ensemble, mais se grouper et composer une évidence. « De toutes parts des voix arrivent, observations inconscientes, étonnements de trop courte durée pour avoir paru valables, menus faits sans signification précise et qu'on a dédaignés, faute d'y rien saisir. Éparses dans le temps, on ne les avait pas entendues; réunies, elles assourdissent. L'âme humaine est la seule grève où le flot passe sans effacer la trace du flot qui précéda. »

Ces indices, tout à coup groupés, font pressentir à René un mystère. Il va à Paris, il voit son frère, il l'interroge; et dans une scène hardie et pathétique, l'abbé confesse ce qu'il sait. Un jour leur père, avant de partir pour la chasse, lui a fait jurer qu'il chasserait René de la maison; on l'a ramené mort. Ainsi René n'en peut plus douter : il est un bâtard.

Sa douleur ne laisse plus de place à l'amour qu'il avait pour Annette Traversot; il part pour l'Afrique, il s'engage à la Légion, il est tué.

Et voici qu'un troisième interlocuteur, qui est l'auteur lui-même, a été, par un hasard aussi miraculeux, le témoin de l'épilogue : la rencontre à Versailles de M. Lormier et de madame Manchon.

Cette histoire pathétique se suffisait et il semble qu'elle comportait assez de philosophie. Est-il un spectacle plus propre à faire réfléchir que celui de tous ces êtres dont aucun n'est méchant, et dont chacun, sans le vouloir et simplement parce qu'il est, comble les autres de souffrance? René est bien innocent, et pour l'avoir rencontré, Annette Traversot restera fille et Geneviève Lormier est morte, M. Lormier est désespéré. Et quelle est la raison de tant de catastrophes? Le cruel amour sans doute; parce que Geneviève Lormier l'aime tout à coup, René va aller se faire tuer au Maroc. Mais il y a autre chose. Le principe de ces malheurs est une faute ancienne, celle de la mère. C'est le péché, reconnu aux sanctions et lentement découvert, qui est le drame même. Œdipe est le patron de tous les personnages de Freudisme.

M. Estaunié a voulu aller plus loin, et étudier la douleur même. C'est en raisonnant de la douleur que les trois compagnons en sont venus à se raconter ces trois histoires qui n'en font qu'une; et l'abbé Manchon, à la fin du livre, fait la philosophie de la souffrance; elle apporte deux biens qui sont le détachement et le sentiment de l'infini, auquel elle nous contraint d'en appeler pour qu'il répare son injustice. Elle nous force à marcher sur la voie dont nous ne connaissons pas le terme, elle est « l'appel de la route » qui mène à la justice de Dieu.

***

Des romanciers nouveaux, il n'en est guère de plus sensible que M. François Mauriac. Il vient de publier dans les cahiers verts de M. Daniel Halevy, *le Baiser au Lépreux*.

C'est une étrange force qu'un courant d'idées. On en est

imprégné sans s'en être aperçu. Il n'y a aucune affinité entre l'esprit de M. Mauriac et les doctrines de Freud. Je ne sais même si le romancier a lu la *Signification des Songes*, ni l'*Introduction à la Psychanalyse*. Et cependant, après quelques pages, on reconnaît dans *le Baiser au Lépreux*, on reconnaît cette même tendance, si sensible chez M. Estaunié, et qui est la tendance fondamentale du Freudisme : considérer l'âme humaine comme faite de couches superposées, entre lesquelles il se fait des échanges et des brassages, de telle sorte que les parties profondes gouvernent, invisibles encore, les mouvements de la surface.

Le roman est l'histoire de la belle Noémi d'Artiailh, riche d'un sang généreux, avec des lèvres rouges et des yeux pareils à des fleurs noires. On la fiance à Jean Péloueyre, dont voici le portrait :

Il était si petit que la basse glace du trumeau refléta sa pauvre mine, ses joues creuses, un nez long, au bout pointu, rouge et comme usé, pareil à ces sucres d'orge qu'amincissent, en les suçant, de patients garçons. Les cheveux ras s'avançaient en angle aigu sur son front déjà ridé : une grimace découvrit ses gencives, des dents mauvaises.

Eh bien, pensez-vous, voilà l'histoire d'une fille mal mariée. Ce n'est pas une aventure nouvelle. Sans doute, mais voici ce qui est nouveau dans l'invention.

Tout d'abord Noémi ne se doute pas qu'elle fait un fâcheux mariage. Elle a peu de fortune, et Jean en a beaucoup. Tout le bourg est ébloui de la chance qu'elle a, et loue Dieu de lui avoir donné un bonheur qu'elle a bien mérité. Ses parents sont heureux. Toute l'affaire a été arrangée par M. le curé, qui a des lumières particulières pour la conduite des âmes. Comment Noémi irait-elle contre le sentiment commun? Ajoutez qu'elle est très pure, et qu'elle se fait seulement une idée confuse de la disgrâce qui l'attend. Elle ne proteste donc point. Une nuit, elle a une crise de sanglots, en songeant qu'elle aurait dans ses draps ce grillon chétif et noir. A sa mère accourue, elle déclare qu'elle veut entrer au Carmel. Sa mère la rassure sans peine.

Petite âme ménagère, toute tendresse et piété, Noémi était bien incapable de rien répondre. Elle ne lisait pas de romans; elle servait

chez ses parents, elle obéissait; on lui assurait qu'un homme n'a pas besoin d'être beau, que le mariage produit l'amour comme un pêcher une pêche... Mais il eût suffi, pour la convaincre, de répéter l'axiome : On ne refuse pas le fils Pélouyre!

Noémi se marie donc : après dix jours de voyage, le nouveau ménage revient au bourg. La jeune femme semble heureuse; au sortir de la grand'messe, on la voit, très élégamment parée, serrer les mains en souriant. Elle soigne son beau-père avec la passion d'une sœur de Saint-Vincent-de-Paul. Quand son mari revient de l'affût aux palombes, elle le guette dès le vestibule, la lampe haute, l'accueille et lui offre son front à baiser. Elle reçoit les métayers et vérifie les comptes du régisseur. Aux yeux de tout l'univers, elle dissimule son secret, ou plus vraiment le secret de son corps meurtri, qui a horreur de Jean. A dix heures, la vieille Cadette apporte les bougeoirs.

Jean Pélouyre, dans les ténèbres, devinait la rétraction du corps adoré et s'en éloignait le plus possible. Quelquefois Noémi, avançant une main vers ce visage moins odieux puisqu'elle ne le voyait plus, y sentait de chaudes larmes. Alors pleine de remords et de pitié, comme dans l'amphithéâtre une vierge chrétienne d'un seul élan se jetait sur la bête, les yeux fermés, les lèvres serrées, elle étreignait le malheureux.

Noémi aime vraiment son mari, et elle en a horreur. En vain se reproche-t-elle cette horreur; elle se hait de n'être pas une épouse selon Dieu, mais elle tremble de dégoût dans le lit conjugal. La seule présence de Jean dans la maison l'opprime. Elle sourit à son mari, comme une agonisante qui croit au ciel sourit devant la mort. Cependant sa vie s'épuise; ses lèvres se décolorent et ses yeux sont meurtris. Jean voit tout cela; il s'accuse et se croit seul coupable. Jamais ils ne se querellent; jamais ils ne s'adressent un reproche, même muet. Seuls, leurs yeux se demandent pardon. Ils disent la prière en commun; un matin, ils se retrouvent au chevet d'un pauvre, et dès lors, ils font ensemble la visite aux malades. Un jour enfin, sur le conseil du curé, Jean annonce qu'il ira à Paris pour assembler les documents d'un ouvrage d'histoire. Noémi déclare qu'elle ne le quittera point. Et comme on lui remontre qu'elle est nécessaire à la maison, elle — le détourne de partir. C'est un effort qu'elle a promis à

Dieu et qu'elle s'impose chaque jour. Elle le fait sincèrement, mais si Jean paraît céder, elle ne poursuit pas son avantage. Son jeune corps rebelle, heureux malgré elle de l'espoir de cette libération, se ranime déjà. Le triste mari la voit refleurir parce qu'il la quitte. Pendant son absence, elle resplendit de santé. Il revient après plusieurs mois, miné de chagrin, malade. Inutile absence! Rien n'est changé entre eux. Il décide de coucher dans un petit lit en fer, tant qu'il n'aura pas été ausculté. « Noémi aurait voulu protester, feindre d'être déçue. Elle ne trouva aucun mot, et posa ses lèvres sur le front mouillé de Jean Péloueyre; mais il détourna la tête, ne pouvant supporter la gratitude horrible de ce baiser. »

Il guérit promptement et le drame muet, douloureux, sans issue, recommence. Il y a la tendresse, le devoir; et il y a la chair qui ne connaît rien de ces sentiments honorables, et qui se révolte.

L'épouse luttait en désespérée, contre son dégoût, et cette lutte l'exténuait. Plusieurs fois elle appela Jean Péloueyre la nuit afin qu'il vînt près d'elle, et comme il faisait semblant de dormir, elle se levait, lui donnait des baisers, ces baisers qu'autrefois des livres de saints imposaient aux lépreux. Nul ne sait s'ils se réjouissent de sentir sur leurs ulcères ce souffle des bienheureux. Mais Jean Péloueyre, lui, en vînt à s'arracher à ces embrassements et c'était lui qui avec horreur criait : « Laissez-moi. »

A ce moment précis du livre, l'auteur est maître de choisir. Il a la liberté de faire jouer ou de retenir à son gré un certain nombre de forces, dont l'intervention ou la suppression déterminent le roman. C'est un moment que vous n'auriez pas de peine à retrouver dans toutes les fictions sentimentales. Au début de l'ouvrage, l'écrivain, captif des données qu'il a lui-même imposées au problème, n'est point maître de son action; il n'a qu'à suivre la nature et les lois; mais tout à coup, il redevient libre. Je me le représente comme un mécanicien, au milieu de leviers : qu'il pousse l'un ou l'autre, et l'ouvrage change de forme. Imaginez en effet qu'il fasse jouer les forces d'adaptation, si puissantes dans la nature et si bienfaisantes : le tourment de Noémi et de Jean ira en s'atténuant et finira par se calmer. Imaginez au contraire qu'il fasse jouer les forces de l'instinct. On a vu passer dans

le livre un beau garçon avantageux, qui se flatte de conquérir Noémi. Noémi cédera.

M. Mauriac n'a pris aucun de ces deux partis. Il n'a pas introduit de force nouvelle. Il a laissé jouer jusqu'au bout celles qui agissaient d'abord, et qui vont donc faire sentir jusqu'au bout du livre leur action uniforme, continue, et dont l'effet seulement sera sans cesse accru par cette continuité même. Ces forces, le lecteur les connaît : et quoiqu'elles soient complexes, pour leur donner des noms commodes nous les appellerons l'amour chez Jean et la vertu chez Noémi. Désespéré de ne pouvoir conquérir sa femme, et sachant par l'expérience de son premier voyage qu'elle ne vit bien que loin de lui, Jean décide de disparaître. On le savait délicat. Il prend volontairement la tuberculose au chevet d'un ami. Il meurt. Mais cette mort ne rompt point les liens qui attachaient Noémi. Sur elle aussi, les forces qui l'ont poussée d'abord vont la maintenir dans le même chemin : « Toute route lui était fermée, écrit M. Mauriac, vers le renoncement. » L'instinct se révolte un instant, et il est vite dompté. Noémi ne peut se soustraire à la fidélité au mort. Elle administre la maison; elle est pieuse, sans lectures et sans méditation; une fois par semaine, elle réunit les enfants de Marie autour de l'harmonium; elle mange bien; elle devient une bourgeoise un peu épaisse.

***

La librairie Crès, en même temps qu'elle publiait *la Conscience dans le mal*, de M. Gilbert de Voisins, a donné une nouvelle édition du *Bar de la Fourche*, par le même auteur. *Le Bar de la Fourche* est un chef-d'œuvre. C'est un récit très sobre et très vigoureux, où Olivier Saruex, après des années d'aventure, raconte la vie de son maître et compagnon Vincent van Horst, chercheur d'or dans le Far-West. Ce van Horst est une brute, mais une belle brute, une espèce d'hercule, qui est tout à coup dompté par Annie, la fille du vieux Smith. Trois fois il tue pour elle. Il tue Kid, qui la bousculait; il tue Celdaguès, qu'elle aimait; il tue Smith, qui la lui refusait. Van Horst aurait tué, homme par homme, tous les

habitants du camp. Saruex, qui est garçon au bar de la Fourche, assiste à tous ces drames. « Je comprenais, dit-il, quel beau spectacle c'est que de voir un homme souffrir quand il souffre de toutes ses forces vives. Ah! peu m'importait que van Horst eût tué! peu m'importait que cet amour pour Annie, contrarié, meurtri, froissé, se fût changé en amour de la lutte, en plaisir de vaincre, en goût de sang! Van Horst ne pouvait avoir cette femme qu'il désirait si jalousement, il s'en consolait par de moindres joies, et voir du sang couler en est une extraordinaire. »

Avec un peu d'effort on retrouve le même principe dans *la Conscience dans le mal*, que les lecteurs de cette *Revue* connaissent bien. C'est aussi l'aventure d'une passion qui emporte un être. Mais cette fois, il s'agit d'une femme. Cette femme a pour ceux qui l'entourent autant de prestige qu'en avait van Horst pour les habitués de Saloon : mais ce prestige n'est plus fondé que sur un obscur désir. On dirait que toute l'histoire est baissée d'un ton. M. Gilbert de Voisins a gardé le même goût pour les personnages pittoresques. Mais au lieu des aventuriers de la Colombie, il ne nous montre cette fois que les pensionnaires d'un cirque, au repos en Normandie. Enfin, comme dans *le Bar de la Fourche*, il y a une dénonciation; mais elle est faite par une manucure. Enfin dans l'un et dans l'autre livre, la passion aboutit à une catastrophe. Mais dans l'un, elle était tragique; ici, elle n'est qu'émouvante. Annie livrait van Horst, ficelé au pied d'un arbre, à un essaim d'abeilles irritées. Ici le directeur du cirque, époux offensé, mais en même temps pieux et prudent, condamne simplement sa femme à rester avec celui qu'elle aime, et qui n'a pour elle qu'un peu de goût. Ce directeur de cirque, tout pénétré de l'esprit de la Bible, est d'ailleurs une plaisante figure, et qui doit être véritable. Car il y a quelque chose qui lui ressemble dans la préface du *Dressage des fauves*, de Bostock. Le dompteur raconte qu'il eut une crise de conscience. Il se demanda s'il avait le droit de faire travailler les animaux que le Ciel avait faits libres. Et, ayant réfléchi, il décida que son œuvre était bonne, car il les rendait meilleurs. Depuis l'origine du monde, les philanthropes ne parlent pas autrement. Le manager de M. Gilbert de Voi-

sins est une sorte de Bostock, qui réunit des clowns, des écuyers et des monstres pour leur moralité et pour leur salut. Le tableau de cirque est d'ailleurs pittoresque, et tout le récit, bref et frappant, est d'une qualité excellente.

***

M. Roland Dorgelès a les plus beaux dons d'un romancier réaliste. Il voit fin et juste, et ses tableaux sont parlants; son style est chaud, robuste et vivant. On retrouve ces qualités dans *Saint Magloire*. Je goûte moins, je l'avoue, le conte philosophique qui fait le sujet du roman. Magloire Dubourg est allé en Afrique évangéliser les noirs, et il est devenu une espèce de saint laïc. Après quarante ans, il revient en France, pour y prêcher l'amour : « Il faut la crier à perdre haleine la parole sublime de Jésus : aimez-vous! c'est elle qui empêchera la catastrophe finale où tout va s'écrouler. » Et en prêchant l'amour il sème le désastre. C'est un agréable sujet de conte, mais qui n'est plus assez neuf pour qu'on le prenne au sérieux. Mis en un gros roman, il semble d'une architecture un peu lourde. Et comment M. Dorgelès n'a-t-il pas vu qu'il y aurait dans son ouvrage une espèce de contradiction entre le plan, qui est tout de parti pris, et la substance même de l'œuvre qui est la vie observée et imitée? Ce mélange de réalité et de fiction, ou plutôt cette réalité souple enfermée dans une fiction rigide, fait penser à une plante dans une caisse. Le livre est d'ailleurs de la lecture la plus attachante, et il amuse par le fond des tableaux réussis. Celui de l'interview que les journalistes prennent au saint est achevé. Il est toujours très vain de faire des souhaits, car un auteur écrit ce qui lui vient à l'esprit. Mais on peut attendre de M. Dorgelès une œuvre variée, frémissante de lumière et d'air vif, pittoresque en portraits, pathétique en aventures, profonde par les sentiments observés. Et ce sera vraiment un assez beau livre.

HENRY BIDOU

LA CRISE ANGLAISE

Londres pendant quelques jours n'a parlé que de la démission de M. Lloyd George. Le Premier Ministre allait-il quitter brusquement le pouvoir? Qui le remplacerait? Que donneraient les élections qui suivraient le changement de gouvernement? Autant de questions de politique intérieure qui ont passé au premier plan. La situation exceptionnelle de M. Lloyd George explique assez l'émotion de l'opinion anglaise; et d'ailleurs dans une certaine mesure les problèmes de politique internationale pouvaient subir le contre-coup de la crise ouverte à Londres. M. Lloyd George est ministre depuis douze ans; depuis six ans il est chef du gouvernement. Il a joué un rôle dans tous les grands événements de la guerre et de la paix. Il a été l'un des auteurs les plus actifs du traité; il a été l'un des principaux inspirateurs de la politique d'application de ce traité; il a conçu de grands projets sur la reconstitution économique du monde. Critiqué vivement par les uns, ardemment défendu par les autres, il a acquis en Angleterre une situation privilégiée. Son passé politique très avancé ne l'empêche pas d'être, aux yeux du grand nombre, l'homme qui symbolise la politique d'union nationale, le chef à la fois ingénieux et enflammé des affaires britanniques. Et le peuple a confiance dans l'étoile du magicien venu du pays de Galles.

Soudain le bruit a couru qu'il allait quitter le pouvoir. Lui-même a confirmé la nouvelle. A peine les fêtes données

pour le mariage de la princesse Mary étaient-elles terminées que le Premier Ministre a fait connaître que, s'il n'obtenait la promesse du fidèle concours de tous les partis de la coalition avec laquelle il gouverne, il remettrait sa démission au roi. Aussitôt les conciliabules ont commencé. Le Cabinet s'est réuni pour examiner la situation. Les partis se sont concertés. Les chefs ont eu des entretiens nombreux. Le départ de M. Lloyd Georges qui était grandement souhaité par beaucoup d'hommes politiques a paru moins désirable quand il a paru prochain. M. Lloyd Georges, qui a de la fougue et qui, quand il a pris une décision, agit vite, savait bien ce qu'il faisait en annonçant la possibilité d'une retraite rapide. Depuis quelques semaines il était plus vivement attaqué; il voyait ses projets contrariés par l'opposition; il sentait la crise latente se développer : il a saisi l'instant qui lui a paru propice pour amener un dénoûment. C'est une sorte d'ultimatum que par sa lettre à M. Austen Chamberlain il a posé aux conservateurs.

Ces incidents s'expliquent par l'état des partis en Angleterre et par la formation de la coalition qui soutient le gouvernement. Dans le Royaume-Uni comme en d'autres pays la guerre a amené un rapprochement des partis. Il s'agissait de vaincre : la politique de parti a fait place à la politique d'union. M. Lloyd George a donné dès les débuts de la guerre son appui à cette innovation. De chancelier, il est devenu simple ministre des munitions. En 1916, il est devenu chef du gouvernement, mais il aurait accepté d'entrer dans un ministère qu'aurait dirigé M. Bonar Law ou M. Balfour et c'est sur l'insistance de ces deux ministres conservateurs qu'il a pris la direction du gouvernement. Toujours fidèle à cette politique après l'armistice, il a fait les élections, et la coalition a survécu. M. Lloyd George gouverne depuis 1918 en s'appuyant sur une majorité formée de trois quarts de conservateurs et d'un quart de libéraux. Or en tous pays, et plus peut-être en Angleterre que partout ailleurs, une pareille conception qui s'explique par la gravité du temps de guerre se heurte aux habitudes de la politique des partis et de la vie parlementaire. Ce n'est pas l'initiative d'un ministre ou d'un groupement qui menace les coalitions, c'est la force même de

l'organisation parlementaire qui en rend la prolongation difficile. Une coalition représente pour un Parlement, habitué aux partis, quelque chose d'exceptionnel, d'anormal, de provisoire. Personne n'ignorait cette situation. Mais M. Lloyd George pensait qu'elle devait se prolonger jusqu'aux élections générales, qu'il se proposait d'ailleurs de faire assez vite, et qu'il pouvait en effet fixer à son heure, puisque la dissolution est une pratique courante dans la vie politique anglaise.

Au mois de janvier, M. Lloyd George sembla résolu à procéder dès février aux élections. Cette proposition reçut un accueil inattendu. Alors que tous les jours, le Premier Ministre voyait son gouvernement critiqué, et ses adversaires travailler à l'affaiblir, l'idée d'un appel aux électeurs, lancé par les libéraux, ne plut pas à tous les conservateurs. Tandis que des unionistes comme M. Austen Chamberlain soutenaient M. Lloyd George, Sir George Younger, chef des associations électorales conservatrices, se déclarait absolument opposé aux élections. Ainsi la coalition, qui éprouvait depuis un certain temps quelque difficulté de vivre, se trouvait nettement compromise par une fraction des conservateurs. Dès ce jour, il était inévitable que le conflit éclatât entre M. Lloyd George et Sir George Younger. Déjà en 1918, Sir George Younger, organisateur du parti unioniste, avait fait, au goût de M. Lloyd George, la part trop large aux candidats conservateurs. En ces derniers temps, Sir G. Younger ne s'est pas acquis de titre à la reconnaissance de M. Lloyd George. Non seulement c'est lui qui a contrecarré le projet d'élections de février, mais c'est lui qui, au lendemain du discours conciliant prononcé par M. Chamberlain au Conseil de l'Association Unioniste, le 21 février, s'est empressé de réclamer le divorce entre les deux partis coalisés. C'est lui qui a continué à entretenir l'esprit de révolte; et ses partisans ont obtenu la majorité dans le Conseil renouvelé de l'Association. Dans tout le pays, il s'appuie sur les chefs des organisations unionistes locales, qui craindraient de perdre leur emploi si la coalition subsistait, et par une rencontre qui n'a rien d'inexplicable, mais qui demeure curieuse, les libéraux indépendants, adversaires de M. Lloyd George, sont d'accord avec les journaux de la presse Northcliff pour

déclarer que Sir George Younger a raison et connaît l'état d'esprit réel des électeurs.

M. Lloyd George, selon sa manière, n'a pas attendu les événements : il a attaqué. Dès le débat sur le discours du trône, le *Times* avait relevé plusieurs phrases de M. Lloyd George qui exprimaient une extrême lassitude du pouvoir et le désir de passer au plus vite les responsabilités à quelqu'un d'autre. Un peu plus tard, le Lord Chancelier, vicomte Birkenhead, au dîner du Junior Constitutional Club, avertissait nettement ses auditeurs que le Premier Ministre ne supporterait pas indéfiniment les critiques et les humiliations dont il était l'objet depuis quelque temps. Les bruits de démission prenaient de plus en plus de consistance, non seulement dans les journaux qui lui sont hostiles, mais dans ceux qui lui sont tout dévoués, comme l'*Observer* : la situation actuelle, disait-on, est intolérable; M. Lloyd George a l'air de n'être plus là que par tolérance; qu'il reprenne sa liberté et qu'il laisse les Unionistes gouverner à leur guise, sans les combattre s'ils restent fidèles à sa politique; sinon, il n'aura qu'à vouloir pour refaire l'union du parti libéral et les plonger dans le néant. Enfin le *Daily Telegraph* annonçait le 1er mars que, mécontent des dispositions du Parlement, privé de l'appui loyal sur lequel il devait pouvoir compter, en butte à toutes sortes d'intrigues qui le visaient personnellement ou qui tendaient à disloquer la coalition, le Premier Ministre avait déclaré au chef du parti unioniste, M. Austen Chamberlain, que cette situation ne pouvait pas durer. La partie droite de la coalition était ainsi amenée à prendre une grave décision en même temps qu'une grande responsabilité : du choix qu'elle allait faire dépendait le maintien ou le départ de M. Lloyd George.

Dès le 2 mars, M. Austen Chamberlain, au dîner du Carlton Club d'Oxford, prenait position en faveur de M. Lloyd George et prononçait des paroles qui ne laissaient aucun doute sur ses intentions : « M. Lloyd George, déclarait-il, m'a dit, comme il avait dit à mon prédécesseur, que si, à un moment donné, l'intérêt national me paraissait, à moi ou à mes collègues, demander qu'il se retirât, il donnerait volontiers sa démission en notre faveur et que, du dehors, il continuerait à nous

prêter son appui loyal et sa coopération cordiale. L'autre jour, il m'a répété cette offre. Il m'a prié de consulter formellement mes collègues du Cabinet et de recueillir leurs vues. Je les ai consultés et nous avons unanimement répondu à M. Lloyd George qu'à notre avis, l'intérêt national, l'intérêt même de notre propre parti ne gagneraient rien, mais perdraient à sa démission. Regardez hors de chez nous : quelle est la Puissance qui parle avec le plus d'influence et de poids dans l'Europe d'aujourd'hui? C'est notre pays, roc immuable parmi des sables mouvants. » M. Lloyd George peu après s'entretenait avec M. Chamberlain, Lord Birkenhead, Sir Robert Horne et Sir Arthur Balfour à qui le Roi venait de confier l'Ordre de la Jarretière, en récompense de ses services à Washington. Tous étaient d'accord pour affirmer publiquement la fidélité du parti conservateur à M. Lloyd George. Restait à régler la situation de Sir George Younger. Ce n'était pas chose aisée. Lord Birkenhead, dans un de ses derniers discours, l'avait comparé au garçon de cabine qui, en pleine tempête, prétend remplacer le capitaine à la barre. Les journaux le comparaient à Jonas que l'on veut jeter par-dessus bord pour sauver le navire, mais qui ne se laisse pas faire et qu'une partie de l'équipage n'entend point sacrifier ainsi. C'est qu'en effet seul le Conseil de l'Association Unioniste avait qualité pour retirer à Sir George Younger les fonctions de président de l'Association et que nul ne pouvait l'obliger à démissionner. Il est maître de la « machine » électorale, maître des fonds du parti, et risquait de garder la moitié des Conservateurs derrière lui.

Mais au delà de ces considérations électorales, il y avait aussi les plus vastes problèmes, et toute l'Angleterre connaît les difficultés de l'heure présente. Grèves sérieuses dans le Transwal, conflits persistants entre l'Irlande du Sud et l'Ulster, troubles dans l'Inde, effervescence en Égypte, inquiétudes des chrétiens et des musulmans à Jérusalem, enfin dans le Royaume-Uni lui-même crise de chômage, malaise social et économique. M. Lloyd Georges a réglé certaines de ces questions, et ses décisions ont été approuvées. Des hommes aussi différents que Lord Derby et Lord Grey ont accueilli avec faveur le résultat obtenu en ce qui concerne les affaires

d'Irlande. Pour l'Égypte, M. Lloyd George a pris une résolution hardie qui, en des temps moins riches en préoccupations, aurait retenu l'attention du monde entier : il a proclamé l'abolition du protectorat et la souveraineté nationale de l'Égypte, tout en réservant les droits de l'Angleterre touchant la sécurité des communications impériales, la défense de l'Égypte contre les ingérences du dehors, la protection des intérêts étrangers, et la garantie des intérêts britanniques au dedans. Les déclarations faites à Londres par M. Lloyd George et au Caire par Lord Allenby ont eu un résultat immédiat : Sarwat Pacha a constitué un ministère égyptien. Et si toutes les difficultés ne sont pas aplanies, l'Angleterre du moins à manifesté officiellement son désir de voir l'Égypte prendre toutes les prérogatives d'une nation et s'assurer la situation internationale d'un État souverain. Enfin pour conjurer la crise économique de l'Angleterre, M. Lloyd George a proposé son plan de reconstruction de l'Europe. Or, quelles que soient les critiques adressées à ce plan, M. Lloyd George se préoccupe de répondre par ce projet à une inquiétude qui est celle de toute l'Angleterre. Un pays de plus de 45 millions d'habitants qui importe les cinq septièmes de ce qu'il consomme, qui n'a jamais pour plus de vingt jours de vivres, qui peut être affamé par un ennemi, qui ne peut acheter et payer de subsistance que par des exportations, a une politique économique et navale qui est au fond la même pour tous les partis. Était-ce le moment, quand il était aux prises avec de si grands problèmes, de laisser M. Lloyd George donner sa démission?

La seule nouvelle d'une retraite possible a obligé tous les hommes politiques, dans les premiers jours de mars, à un examen approfondi de la situation. Il est apparu que la coalition des conservateurs et des libéraux, qui dure depuis plusieurs années, était condamnée, mais que si M. Lloyd George s'en allait, elle serait tout à fait morte. Les circonstances étaient-elles favorables à un changement? Tout le monde a été d'accord pour reconnaître que dans le cas où la retraite de M. Lloyd George se confirmerait, le pouvoir passerait au parti conservateur. Seul un Cabinet unioniste pourrait prendre le pouvoir dans la Chambre des Communes,

telle qu'elle est composée. Mais les usages constituants veulent qu'avant de rien entreprendre il fasse appel au pays. Que réservaient les élections? Les résultats des élections au Conseil de Comté de Londres, très favorables aux modérés, favorisaient l'espoir des conservateurs. Beaucoup d'autres élections partielles, comme celles de Manchester et de la banlieue de Londres, donnaient à réfléchir. L'alliance tacite, mais réelle, entre travaillistes et libéraux indépendants, dans nombre de circonscriptions, pouvait faire douter des résultats. Il est remarquable que ces éléments de la discussion qui s'est poursuivie pendant les premiers jours de ce mois aient inspiré des conclusions fort différentes aux chefs politiques et aux électeurs. Les chefs politiques demandaient à M. Lloyd George de rester au pouvoir. L'opinion exprimée par beaucoup de journaux était, au contraire, que Sir George Younger avait fidèlement exprimé le mécontentement du public conservateur, qu'on se trouvait en présence d'une crise profonde, et qu'il n'y avait d'autre solution qu'un changement de gouvernement.

Que pensait cependant M. Lloyd George? Cette situation ne le prenait pas au dépourvu. Quelque temps auparavant il avait exposé quelle était sa conception. Les discours de M. Lloyd George avec leur mélange d'impétuosité, d'adresse, d'ironie et de puritanisme sont très curieux. Il est toujours l'homme qui dans une harangue, prononcée avant la guerre, fixait brusquement l'attention en s'écriant dans une interjection lyrique : « Veilleur, comment est la nuit? » Il excelle à se rendre compte des courants d'opinion; il les suit; et il donne volontiers à ses auditeurs comme formules les idées mêmes que ces auditeurs lui ont inspirées. Examinant donc la politique générale, il y a quelques semaines, M. Lloyd George avait exposé un plan qui peut être résumé ainsi : la guerre a créé une situation presque, sinon tout à fait, sans précédent; l'état du commerce dans le monde entier est pire qu'il n'a jamais été; la demande de marchandises ne reprendra que si le crédit est restauré et le crédit ne va pas sans la confiance et la stabilité; le rétablissement de la paix en Europe dépend de la Grande-Bretagne plus que de tout autre pays; or la Grande-Bretagne n'y réussira pas avec le système des deux

partis; elle n'y parviendra que par la politique d'unité nationale; il serait donc funeste de revenir aux anciennes luttes de parti tant que la tâche de l'unité nationale n'aura pas été accomplie. Et M. Lloyd George concluait en disant que la paix n'est l'apanage ni des libéraux, ni des conservateurs : il évoquait Gladstone et Bright, Canning et Peel; il déclarait qu'il ne fallait pas tirer sur les ailes de la paix, un libéral de-ci, un conservateur de-là, au point qu'elle ne puisse plus les mouvoir.

Mais au moment même où il faisait cet éloge de la coalition, M. Lloyd George prenait soin de prévoir et de préparer une évolution. Il parlait des extrémistes qui en étaient exclus, et il précisait qu'il ne s'agissait pas seulement des extrémistes de gauche, mais de ceux de droite. Si l'on rapproche ces indications de l'offensive qu'il dirige contre Sir George Younger, on peut croire que dès ce moment M. Lloyd George pensait à la constitution d'un parti du centre. Il est curieux de constater que cette conception ne s'applique pas uniquement à l'état du Parlement britannique, et que d'autres parlements ont inspiré des idées du même ordre. A mesure que la guerre s'éloigne, que les compétitions deviennent plus vives, et que les partis reprennent leur physionomie particulière, la politique d'union nationale devient celle d'un parti du centre. Si, en Angleterre, il en était ainsi, les manœuvres des intransigeants auraient une conséquence imprévue. Lorsque viendraient les élections, on verrait M. Lloyd George à la tête de sa poignée de libéraux, M. Chamberlain, Lord Birkenhead et Sir Arthur Balfour à la tête des conservateurs raisonnables se présenter côte à côte devant le pays, unis de façon permanente en un parti de conservation et de progrès qui combattrait la réaction à droite, le communisme à gauche, parti national auquel se rallieraient toutes les bonnes volontés. Il y a quelques jours M. Winston Churchill, à Loughborough, a défini une fois de plus cette politique qui lui est chère : politique libérale, et progressiste, résolue à maintenir les principes et les traditions d'un Empire uni.

C'est M. Balfour qui a été chargé d'annoncer la fin de la crise et d'assurer M. Lloyd George qu'il pouvait compter sur l'appui des conservateurs pour mener à bien la grande

œuvre qu'il a entreprise : établissement de l'État libre d'Irlande; autonomie égyptienne, règlement de la situation internationale, Conférence de Gênes, réduction d'impôts. Les forces profondes qui ont déterminé la crise n'en continueront pas moins d'agir, et la coalition est destinée à se transformer. Le Gouvernement anglais occupe dans la politique générale une si grande place que les événements qui viennent de se dérouler dépassent de beaucoup la politique intérieure du Royaume-Uni. Nous ne pouvons qu'y être attentifs, et en tirer les enseignements utiles à notre propre action. La crise anglaise nous aura aidé à mieux saisir ce qu'il y a d'essentiellement britannique dans la manière de poser certaines questions internationales et de comprendre le règlement d'affaires que nous concevons un peu autrement. Les relations de la France et de l'Angleterre ne dépendent, ni d'un côté ni de l'autre de la Manche, de quelques hommes : elles répondent à des réalités; elles tiennent à la nature même des choses et quels que soient les ministres et les ministères les mêmes problèmes se posent. Comme la politique n'est pas une abstraction et qu'elle est faite par des hommes, nous ne pouvons nous désintéresser des questions de personne et de caractère. Mais il nous est facile d'apercevoir que les grands intérêts de la politique britannique sont sentis de même par des ministres qui peuvent nous paraître très différents. Nous nous ferions des illusions si nous croyions que les idées directrices de la politique internationale seraient très changées selon les chefs de gouvernement. M. Lloyd George, avec ses dons manifestes, ses qualités et ses traits de caractère qui nous surprennent et parfois nous inquiètent, n'est peut-être pas l'homme d'État qui a les conceptions les moins exclusivement britanniques : mais il n'est pas assurément celui qui les a le plus.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

Le Gérant : ED. PAUPHILET.

LIVRES NOUVEAUX

LA TENDRESSE. L'HOMME A LA ROSE

par **Henry Bataille.**

Le grand public ne manquera pas de sanctionner l'accueil enthousiaste que ces deux pièces avaient trouvé auprès des spectateurs parisiens. Elles prendront, dans les bibliothèques, la place qui leur revient, parmi les chefs-d'œuvre de l'art dramatique. Nul doute que ces deux œuvres ne soient appelées à revoir à maintes reprises les feux de la rampe. Elles provoqueront des attachements plus durables encore et seront souvent feuilletées par des mains amies; par leur profond accent de vérité humaine, elles apparaîtront toujours comme de splendides leçons. La légende s'éloignant de l'homme! La gloire vaut celui-là même qu'elle illustre! Symbole assez troublant pour tous ceux qui ne peuvent point légitimer leur renommée par quelque œuvre durable! Les accents âpres et ironiques de don Juan ne pouvant plus rentrer dans son vêtement de gloire ne devraient-ils pas parvenir à leurs oreilles, discrets rappels à la modestie, semblables à ceux dont s'émaillaient les triomphes romains!... Et plus large encore et plus émouvant l'enseignement donné par Barnac dans la Tendresse : sur cette sœur cadette de l'Amour, qui vaut peut-être bien son aînée.

RABINDRANATH TAGORE

par **Léandre Vaillat.**

Après avoir tracé à grands traits la biographie de Rabindranath Tagore et rendu à sa puissance poétique et à sa finesse psychologique l'hommage qu'il fallait, l'auteur a essayé de mettre en valeur ses hautes qualités morales. Au travers de l'œuvre de Tagore, des délicats tableaux de *l'Offrande lyrique* comme des pages subtiles de *la Maison et le Monde*, il est loisible à chacun de percevoir le côté profondément humain du maître Hindou. Son esprit puissant et vigoureux est accessible à toutes les pitiés. Dégagé de tout préjugé, faisant véritablement figure de sage antique, il poursuit avec une admirable douceur, sans se départir un instant de sa pondération et de sa mesure, l'idéal le plus pur et le plus élevé. Autour de ce protagoniste de la renaissance hindoue, Léandre Vaillat a judicieusement groupé quelques-uns de ses collaborateurs : son frère Abindranath Tagore, peintre et esthéticien; sir Jagadish Bose, savant physicien, etc.

LA CHÂTELAINE DE SHENSTONE

par **Florence Barclay.**

Lord Ingleby, châtelain de Shenstone, n'a au monde qu'une grande passion : son petit chien Tom. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner particulièrement que la nouvelle de la mort du noble lord — tué au front au cours d'essais d'explosifs de son invention — provoque le décès quasi instantané du petit chien. La châtelaine de Shenstone, Myra, moins aimée, franchit ces heures douloureuses et va réfugier son deuil, incognito, dans une petite ville de la côte. Dans la pension de famille où elle s'est installée vit un homme triste et beau : Jim Airth. Les deux êtres sont attirés l'un vers l'autre. Un heureux accident les réunit. Mistress O'Mara — c'est le nom sous lequel s'abrite lady Ingleby — manque de se noyer. Elle est sauvée par Jim. Scène émouvante : trois chapitres durant, Myra et Jim sont accrochés à une falaise dans la plus périlleuse situation. Il faudrait être naïf pour supposer qu'ils n'en sortiront pas. Ils se tirent donc de ce mauvais pas et vont s'épouser. Mais hélas Jim n'est pas Jim, c'est un comte écossais qui a provoqué involontairement la mort de Lord Ingleby, au cours du fameux accident... Fatalité! C'est le seul être au monde avec lequel Myra ne puisse pas s'unir. Mais il faut à l'occasion transiger avec ses principes... Ces deux nobles créatures sont faites l'une pour l'autre. Comment résister à cela? Le mariage aura donc lieu. Succession d'aimables enfantillages, ce roman a une certaine grâce puérile qui n'est point déplaisante.

LA « NARQUOISE »

par **Charles Nicolle.**

La *Narquoise*, flûte royale, est chargée par le cardinal de Bréci, ministre de Louis XV, de diverses missions politiques ou militaires dans la Méditerranée. M. Antoine de Clamesnil, commandant du dit navire, se voit par surcroît confier la garde de cinq prisonniers. Les raisons de leur incarcération sont assez variées : deux d'entre eux, un prêtre et un comédien, sont accusés de jansénisme; un jeune couple d'amoureux est simplement victime de la haine de la favorite du Cardinal, et, Argine, la dernière captive, est une actrice célèbre, coupable d'avoir repoussé un grand seigneur. Détentions plutôt arbitraires et dont le but le plus clair est de réunir entre ciel et flots cinq personnages originaux et vivants. Et le périple s'accomplit en somme fort tranquillement; le commandant devient amoureux de l'actrice; la flamme des jeunes amants ne s'alanguit point; l'acteur regrette les planches, le prêtre janséniste amuse tous ces hôtes plus ou moins volontaires par ses fantaisies et sa verve. Aussi sont-ce bien plutôt les incidents de voyage et les discussions philosophiques ou historiques auxquels l'auteur a donné tous ses soins. Il y a apporté, avec de l'imagination, une subtilité et une érudition qui donnent à l'œuvre entière un incontestable prix.

LES AMANTS DAMNÉS

par **Jacques Lombard.**

L'éditeur Lemerre publie aujourd'hui une œuvre puissante de M. Jacques Lombard. Ce jeune auteur n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la *Revue de Paris*. Ses souvenirs des Dardanelles, parus en 1916, ont obtenu le plus légitime succès, sanctionné d'ailleurs officiellement : ces pages remarquables ont été couronnées par l'Académie française. *Les Amants damnés* répondent pleinement aux promesses de cet éclatant début. On lira avec émotion cette sombre aventure d'amour : une composition serrée, une savante progression des effets dramatiques donnent à cette histoire sauvage une haute tenue littéraire, qui la tient constamment éloignée du mélodrame. Et les amants damnés, encore que profondément modernes, — la première partie du roman se place dans les dernières années de la guerre — évoquent bien ces sanglantes images de l'Enfer dantesque, parmi lesquelles l'auteur a voulu les placer, ainsi qu'en témoigne l'épigraphe de son livre.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

La Revue de Paris *continue à faire payer son abonnement à l'étranger* 72 francs *par an.*

Elle prend ainsi à sa charge l'augmentation des tarifs postaux appliquée depuis le 1er janvier 1922.

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.